This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

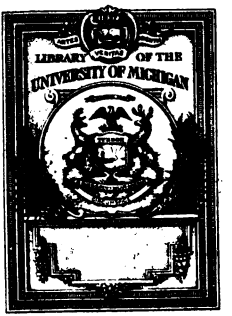
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

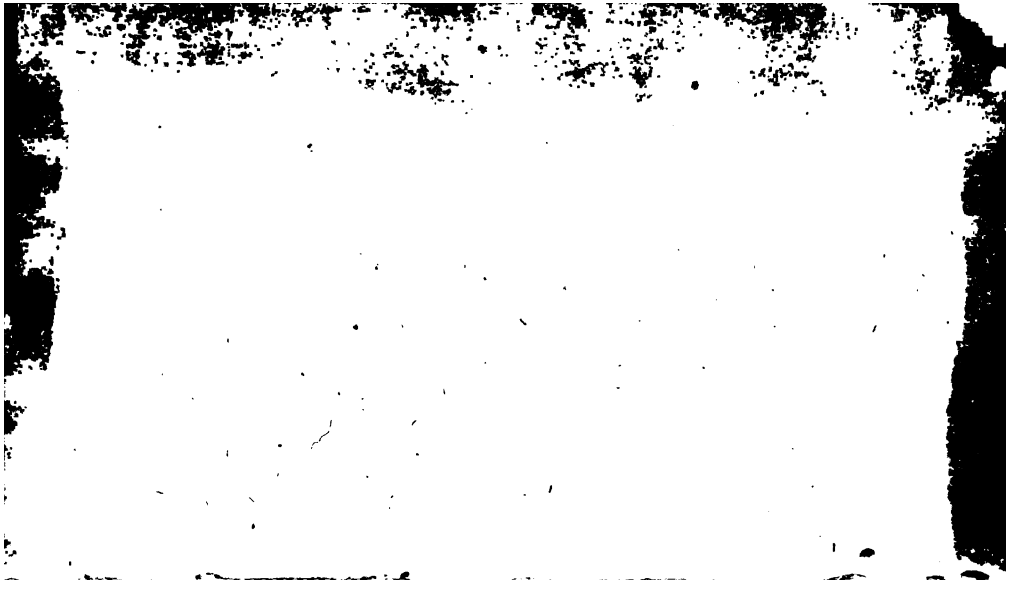
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

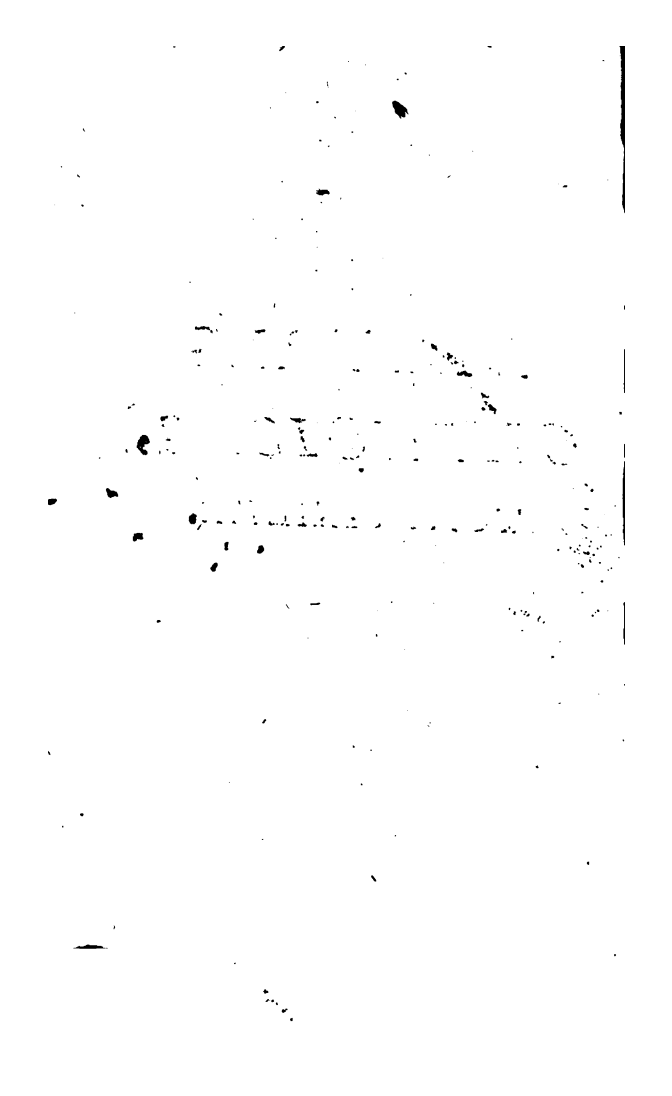
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN



# LETTRES *CHINOISES*,

## TOME SIXIEME.



Eugene, Jean Baptiste de Boyer, marquis

# LETTRES CHINOISES;

OU

## CORRESPONDANCE PHILOSOPHIQUE,

HISTORIQUE & CRITIQUE,

*Entre un Chinois Voyageur & ses Correspondans à la Chine, en Moscovie, en Perse & au Japon.*

NOUVELLE EDITION,

Augmentée de nouvelles Lettres & de quantité de Remarques.

*TOME SIXIEME.*

*A LA HAYE,*

Chez PIERRE PAUPIE.

M. DCC. LV.

848
A69le
1755
v.6

Rare Book
Graduate
6-3-30
21773

# LETTRES CHINOISES, OU CORRESPONDANCE PHILOSOPHIQUE, HISTORIQUE ET CRITIQUE,

*Entre un Chinois Voyageur & ſes Correſpondans en divers endroits.*

## LETTRE CENT QUARANTE-QUATRE.

Yn-Che-Chan, *à* I-Tuly.

JE ne doute point, cher I-Tuly, que les particularités que je t'ai mandées dans ma derniere Lettre, ne t'ayent fait plaiſir. Il eſt agréable d'être informé de ce qui ſe paſſe dans ſa patrie, ſurtout lorſque ces choſes ont quelque rapport avec le

pays dans lequel on eſt actuellement. Tu es à Rome, où l'on m'a dit que les eſprits étoient fort partagés au ſujet de la queſtion qui s'agite ici. Le ſouverain Pontife & ſes adhérans condamnent le mêlange des cérémonies Chrétiennes & Chinoiſes ; mais les Miſſionnaires ſont ſoutenus par ceux de leur Ordre, qui ne négligent rien pour pallier leur conduite, & les laver du blâme qu'ils ont encouru par-là. Il y en a ſans doute pluſieurs qui ne prennent point de parti, parce qu'ils n'ont pas examiné les raiſons de part & d'autre, ou qu'ils n'ont pas été en ſituation de les connoître. Tu pourras les inſtruire, ſi l'occaſion s'en préſente, avec d'autant plus de ſûreté, que ce que je t'ai dit dans ma précédente Lettre, & ce que je dirai aujourd'hui, eſt authentique ; je le tiens de perſonnes qui ont été au fait de tout le manége des Miſſionnaires, & qui ont eu bonne part à tout ce qu'a fait le dernier Légat.

Tous les Européens qu'il y avoit à la Chine, lors de l'arrivée du Légat, n'étoient pas dans les idées des Miſſionnaires ; pluſieurs déſapprouvoient cette diſſimulation, &, auroient bien voulu qu'on ſe fût ſoumis aux ordres du ſouverain Pontife. Il étoit à craindre que ceux-ci n'inſtruiſiſſent le nouvel Ambaſ-

fadeur de toutes les tergiverſations des Miſſionnaires, s'ils pouvoient lui parler. Juge bien, cher I-Tuly, qu'on ne négligea rien pour les empêcher de le voir ; on le gardoit à vûe, & perſonne ne pouvoit lui parler, ſans la permiſſion de ces Peres. Si quelqu'un s'adreſſoit au Tagin pour obtenir cette faveur, celui-ci refuſoit de lui accorder ce qu'il demandoit, juſqu'à ce qu'il eût conſulté les Miſſionnaires. Ils n'avoient garde de le permettre à ceux qui leur étoient ſuſpects ; malgré ces précautions, ils ne purent empêcher que le Légat reçût pluſieurs Lettres qui l'inſtruiſoient des choſes qui ſe paſſoient.

L'interprête qu'il avoit choiſi, ne paroiſſoit pas être aſſez dévoué aux Miſſionnaires. Il leur falloit un homme habile, & qui pût expliquer ce qui ſe diſoit de part & d'autre, d'une maniere qui répondît à leurs vûes, plutôt que ſelon la vérité ; mais il n'étoit pas facile d'en faire la propoſition au Légat, qui auroit compris quel étoit le deſſein qu'on avoit. Ils eurent recours au Tagin, qui ſe chargea volontiers de tout ce qu'on voulut. Il inſinua donc au Légat, dans une converſation qu'il eut avec lui, qu'il feroit bien de changer d'Interprête, & d'en prendre un qu'il lui propoſa. Une pareille propo-

ſition, faite par un Officier de ce rang, n'étoit pas facile à rejetter.

Le Tagin prit la poſte pour Peckin; & le Légat le ſuivit à petites journées. Il rendit compte à la Cour des diverſes conférences qu'il avoit eues avec l'Envoyé du ſouverain Pontife. L'on ſe ſeroit ſans doute contenté de ce qu'il dit au ſujet du motif de la légation, ſi les Miſſionnaires n'avoient fait là-deſſus diverſes remarques. Ils repréſenterent qu'il n'étoit point vraiſemblable que le Légat eût entrepris un ſi long voyage, uniquement pour apprendre des nouvelles de la ſanté de l'Empereur, & pour le remercier de la protection dont Sa Majeſté honoroit les Européens; qu'il devoit y avoir quelques autres motifs ſecrets qu'il étoit de l'intérêt de l'Etat de chercher à pénétrer, & qu'il falloit lui faire de nouvelles queſtions à ce ſujet. On les crut, & l'on envoya quatre Mandarins de la Cour, pour lui demander de s'expliquer plus clairement ſur les motifs de ſa légation.

Ils rencontrerent le Légat à trente milles de Peckin, & lui expoſerent leur commiſſion. Il répondit qu'il étoit encore chargé de la part du ſouverain Pontife de demander la permiſſion de demeurer à la Chine en qualité de Supérieur des Miſſionnaires, & de ſol-

ſiciter en faveur des Chrétiens établis dans cet Empire, la liberté de ſuivre les déciſions du Pontife touchant les Cérémonies. Les Miſſionnaires avoient bien prévû cette réponſe ; auſſi avoient-ils fait remarquer aux Mandarins Députés qu'une pareille demande étoit contraire aux Conſtitutions de l'Empire ; qu'elle exigeoit que l'Empereur retractât ce qu'il avoit ordonné touchant les Cérémonies, & qu'elle accordoit au Pontife des Chrétiens une trop grande autorité à la Chine. Le Légat n'eut pas plutôt répondu à cela, qu'ils repliquerent qu'ils lui conſeilloient de ne pas former de pareilles demandes, s'il vouloit éviter d'attirer ſur lui des diſgraces, ſemblables à celles que ſon prédéceſſeur s'étoit attirées. Ils ajouterent que le Pontife préſumoit trop de lui-même de l'enyoyer à la Chine pour faire révoquer une Conſtitution Impériale, & réformer les uſages qui y étoient établis. Après cela, ils ſe retirerent.

Les Miſſionnaires, comme tu le comprendras bien, profiterent habilement de la réponſe du Légat. Ils le repréſenterent comme un homme envoyé pour faire la loi à l'Empereur ; pour abolir des uſages autoriſés par leur ancienneté, & pour exciter des troubles dans l'E-

tat. Ils aigrirent tellement les esprits, que dès le lendemain la maison où il logeoit, fut investie par des Soldats, & qu'on lui notifia qu'il eût à se retirer incessamment en Europe avec tous les Missionnaires qui ne voudroient pas se soumettre aux Loix de l'Empire. Un tel ordre consterna le Légat, qui ne négligea rien pour les adoucir.

Il y a apparence que tout cela n'avoit été fait que pour l'effrayer. Le jour suivant, ils revinrent pour chercher à augmenter sa crainte ; il n'y eut sorte de tours qu'ils n'employassent pour l'engager à désavouer la conduite de son prédécesseur. Ils le menacerent, le flatterent ; mais toutes ces ruses furent inutiles, & le Légat demeura inflexible. Voyant sa fermeté, ils lui dirent que l'Empereur avoit adouci sa sentence; & qu'au lieu de le faire partir le lendemain, comme il l'avoit résolu, il lui accordoit un délai, à cause de la rigueur de l'hyver. Qui ne verroit que tout cela étoit un jeu, dans lequel on ne faisoit intervenir l'Empereur que pour la forme?

Dans cette derniere conversation les Mandarins étoient accompagnés d'un Missionnaire que le Légat n'avoit point encore vû. On le traitoit avec de grandes marques de distinction ; & les hon-

neurs qu'on lui rendoit, étoient supérieurs à ceux qu'on faisoit au Légat, qui devoit dans toutes les occasions lui céder le pas. Ce Missionnaire étoit l'Interprête des Mandarins, & avoit encore plus d'habileté à interpréter à son avantage ce qui se disoit de part & d'autre, que celui que le Tagin avoit donné au Légat.

Le lendemain, on annonça au Légat que l'Empereur le mandoit. On le conduisit ensuite dans un Couvent de Bonses, où se trouva un Mandarin avec ce même Missionnaire ; les autres ne tarderent pas à s'y rendre. La conversation roula toujours sur la Légation. Les Mandarins & le Missionnaire continuerent à déclamer contre la condamnation des cérémonies Chinoises. Le Missionnaire en particulier dit bien des duretés au Légat, & n'épargna pas même le souverain Pontife, dont on lui alléguoit les décisions. *Qu'est-ce que le Pape ?* disoit-il. *Le Pape commande, hé ! qui est-il, lui, pour commander ? Il n'oseroit donner des ordres ni aux Anglois, ni aux Hollandois, & il prétend assujetir la Chine à ses volontés ? Nous saurons bien y mettre ordre. En vérité les Anglois & les Hollandois sont bien sages de refuser de se soumettre à ses décisions.*

Sur le soir, un Mandarin vint trouver

le Légat pour lui demander une copie de la Lettre du Pontife à l'Empereur. On ne jugeoit pas à propos de la donner à notre Monarque, avant de savoir quel en étoit le contenu. De quelque adresse que les Missionnaires se fussent servie, ils n'avoient pas encore pû découvrir au juste ce que le Légat avoit ordre de regler touchant les cérémonies ; il leur étoit cependant important de le savoir, afin de prendre de justes précautions là dessus. Ils en avoient déja demandé une copie ; mais inutilement, comme je te l'ai déja dit. Ils crurent que dans les circonstances où se trouvoit le Légat, il ne feroit plus les mêmes difficultés ; ils réïtérerent leur demande, & elle eut un meilleur succès que la premiere fois.

Après que le Légat se fut excusé sur l'impossibilité où il étoit de satisfaire à la demande du Mandarin, parce qu'il n'avoit point de copie de cette Lettre ; & qu'il n'osoit s'en fier à sa mémoire, il fallut obéir. Il coucha donc par écrit un précis de cette Lettre, qu'il lui remit avec une protestation de non-préjudice, au cas qu'il lui arrivât de mal exprimer les intentions du Pontife. Il y ajouta une copie des permissions que le St Pere accordoit aux Chrétiens de la Chine, sur l'usage des cérémonies. Dès

que le Mandarin fut en poſſeſſion de ces deux piéces, il retourna à la Cour, où tous les Miſſionnaires & leurs amis s'étoient rendus pour être préſens à la traduction qu'on en feroit. Voici quelles étoient ces permiſſions.

» On tolerera dans les maiſons particulieres des Fidéles de la Chine l'uſage des tableaux, ou des cartouches » avec le nom ſeul du défunt, en y » mettant à côté l'explication convenable, & en prenant garde qu'il ne ſe » faſſe à cette occaſion rien de ſuperſtitieux, ni qui puiſſe donner du ſcandale.

» On tolerera toutes les cérémonies » Chinoiſes envers les défunts, qui ne » ſeront ni ſuperſtitieuſes, ni ſuſpectes, » mais purement civiles.

» On permettra de rendre à Confucius un culte purement civil, & ſur » le cartouche, où ſera écrit ſon nom » ſans aucun autre caractere, ſans aucune inſcription ſuperſtitieuſe, on y » ajoutera l'explication convenable; » moyennant quoi, il ſera licite d'allumer des chandelles, de faire des encenſemens, & d'offrir des mêts en » oblation devant ce cartouche.

» On permettra les réverences de » génuflexion & de proſternement devant les cartouches corrigés, ou de

» vant les tombeaux, ou devant les » défunts mêmes.

» On permettra l'uſage reçu dans les » funerailles, de préſenter des chandel- » les & des parfums, en faiſant la proſ- » ternation ſuſmentionnée.

» On permettra de dreſſer des tables » chargées de confitures, de fruits, » de viandes & de toutes ſortes de » mêts ordinaires, devant les tombeaux » des défunts, au-deſſus deſquels ſera » le cartouche réformé avec la décla- » ration requiſe ; le tout comme un » honneur civil, & comme une piété » envers les défunts ſans y obſerver » aucun rit ſuperſtitieux.

» Il ſera encore permis de faire en » préſence du cartouche réformé, l'ac- » te de vénération, dit Ko-Beu, ſoit » le premier jour de l'an, ſoit en d'au- » tres jours conſacrés par l'uſage.

» On permettra enfin de faire des » encenſemens & d'allumer des chan- » delles devant les ſuſdits cartouches, » en y obſervant les conditions indi- » quées ; & de même auſſi devant les » cercueils, où l'on pourra offrir des » mêts, ainſi qu'il a été dit ci-deſſus, » en faiſant les proteſtations, & en ob- » ſervant les précautions requiſes. «

Tous les Mandarins étoient très-contens de ces permiſſions & ne doutoient

point que notre auguſte Monarque ne fût très-ſatisfait de ce que le Pape accordoit aux Chrétiens de la Chine. En effet, le Pontife ne pouvoit rien accorder de plus, ſans renoncer tout-à-fait à ſa Religion. Il nous permettoit l'uſage de toutes nos cérémonies ; nous pouvions avoir des tableaux qui ſervoient de mémorial pour nous rappeller le ſouvenir des illuſtres perſonnages qui ont vécu parmi nous ; nous pouvions conſerver les cérémonies uſitées envers les morts ; nous pouvions nous proſterner & nous agenouiller devant le tableau qui nous en rappelloit le ſouvenir ; nous pouvions leur offrir des mets en oblations, leur faire des encenſemens, & allumer des cierges devant eux ; nous pouvions continuer à leur faire dans les jous ſolemnels le grand acte de vénération que nous nommons Ko-Beu ; enfin nous pouvions rendre à notre grand Confucius tous les honneurs que nous lui avons toujours rendus. Qu'aurions-nous pû exiger de plus, ſi nous avions nous-mêmes compoſé les articles que renferment ces permiſſions ? Tous les eſprits étoient diſpoſés à ſe contenter de ces conceſſions ſi raiſonnables, lorſqu'un des plus conſidérables Miſſionnaires, fâché de voir l'heu-

reux tour que prenoit la légation, tint ce discours.

» Doucement, Messieurs, *dit-il avec* » *chaleur aux Mandarins*, doucement, » s'il vous plaît. Les permissions que le » Pape accorde, ne sont point aussi » avantageuses qu'on pourroit le croi- » re. Il y a du jeu, il y a de la fraude à » tout cela. Et ne voyez-vous pas que » selon la Constitution de Rome, il » faudra ôter de dessus les cartouches » pour les défunts ces mots essentiels : » *C'est ici le siége d'un tel* ? Le Pape ne » les permet pas ; il les interdit, il les » défend. »

Quoique les Mandarins eussent diverses preuves qui ne leur permettoient pas de douter du zéle des Missionnaires pour les cérémonies Chinoises ; cependant ils ne s'attendoient pas à trouver ces Peres plus scrupuleux sur ce sujet, quoiqu'ils ne l'étoient pas eux-mêmes. Aussi repliquerent-ils tous d'une voix, *que cela n'y faisoit rien, & que puisque le Pape accordoit l'usage des autres cérémonies, des génuflexions, des prosternemens, des oblations, des encensemens* &c. *on avoit l'essentiel. C'en est trop, Messieurs*, ajouta un des principaux Mandarins : *Que voulez-vous de plus ? Pour moi, je veux être équitable. Ces permis-*

*sons suffisent de reste ; soyons contens.* On les porta à l'Empereur, qui les goûta aussi, & qui fit de grandes amitiés au Légat ; mais les Missionnaires, à qui cela déplaisoit, les brouillerent au point que le Légat fut obligé de retourner en Europe.

Les constantes oppositions des Missionnaires, cher I-Tuly, me surprirent étrangement. Je t'ai déja dit qu'elles m'avoient confirmé dans l'idée où j'étois qu'il y avoit là-dessous quelques raisons d'intérêt qu'il n'étoit pas facile de pénétrer. S'il m'est permis de faire sur cela une conjecture, je crois que ces Missionnaires ont envie de se soustraire à la Cour de Rome ; ils veulent se rendre à la Chine aussi indépendans du souverain Pontife, que les Anglois & les Hollandois le sont en Europe. Le discours que l'un d'eux eut l'imprudence de tenir au Légat, me confirma dans cette conjecture. Il lui dit nettement que le Pape n'a pas plus de droit de commander à la Chine, qu'il n'en a de donner des ordres aux Anglois & aux Hollandois ; & que s'il veut se donner de pareils airs, ces Messieurs sauront y mettre ordre. Cependant comme la Compagnie dans laquelle ces Missionnaires sont engagés, a souvent besoin

des ſouverains Pontifes, ils voudroient encore les ménager juſqu'à un certain point : c'eſt ce qui fait qu'ils ne levent pas entierement le maſque ; mais il ne faut pas douter que tôt ou tard ils ne faſſent quelque éclat.

Porte-toi bien.

*De Peckin, le . . .*

# LETTRE CXLV.

## I-Tuly, *à* Yn-Che-Chan.

CE que tu m'as mandé, cher Yn-Che-Chan, de l'état du Chriſtianiſme à la Chine, & de la conduite des Miſſionnaires, m'a fait un véritable plaiſir. Une Lettre que j'ai reçue peu de tems après ta derniere, ne m'en a pas moins cauſé. Tu craignois que l'adreſſe des Miſſionnaires & la bonté de notre auguſte Empereur *Cang-hi*, ne rendiſſent dans peu tout l'Empire moitié Chrétien; ces craintes me paroiſſoient aſſez bien fondées, & je crois que ç'auroit été un grand malheur pour notre chere patrie, ſi l'expérience les avoit vérifiées. Les liaiſons que j'ai eues avec les Chrétiens dans mes voyages, ne m'en ont point impoſé; au contraire elles n'ont fait que me fortifier dans mes premieres idées; & à mon retour à la Chine, tu me trouveras plus Chinois que je ne l'étois lors de mon départ. Etant dans ces idées, juge de la joie que j'ai reſſentie, en apprenant que le ſucceſſeur de notre défunt Monarque avoit ouvert les yeux ſur le tort que la tolérance de

ſon pere alloit cauſer dans peu à l'Empire. *Yong-tching* a changé de politique ; il a chaſſé tous ces Miſſionnaires turbulens, & leur a défendu de pénetrer dans le cœur du Royaume ; il n'a retenu à la Cour que ceux dont il pouvoit tirer parti par rapport aux Sciences. C'eſt beaucoup ; mais il me ſemble que ce n'eſt pas encore aſſez. N'eſt-il point à craindre que ceux-ci ne prennent avec le tems le même empire ſur l'eſprit de notre auguſte Monarque, qu'ils ont eu ſur celui de ſon pere ? Les Miſſionnaires qui ſont revenus en Europe, le croyent ; du moins ils fondent leurs eſpérances ſur ce que la Religion Chrétienne a déja été établie autrefois à la Chine ; & qu'après y avoir eu une interruption de pluſieurs ſiecles, elle y a été de nouveau plantée. Je ne ſais pas quel fond on doit faire ſur les preuves qu'ils en alleguent : je vais te les rapporter ; après quoi, tu pourras juger de leurs forces, & m'en dire ton ſentiment.

La principale, pour ne pas dire l'unique, eſt tirée d'un monument, deterré il y a environ cent ans près de la ville de Si-ngan-fou, capitale de la province de Chenſi. C'étoit une longue table de marbre de dix pieds de long ſur cinq de large ; la partie ſuperieure étoit de forme

me pyramidale. L'on y voyoit une croix bien formée, dont les branches se terminoient en espece de fleurs de lis. La surface du marbre contient un long discours en caracteres Chinois, & à l'un des côtés & au bas, l'on trouve une longue inscription, partie en caracteres Syriaques, & partie en caracteres Chinois. Aussi-tôt qu'on eut deterré ce monument, le Mandarin du lieu le fit élever sur un piedestal, & le fit couvrir d'un toit soutenu par des piliers, afin de le préserver des injures de l'air. Ensuite il le fit transporter dans une pagode éloigné d'un quart de lieue de la ville, où on le conserve avec soin. Les Missionnaires en envoyerent d'abord une copie originale en Europe, & elle fut bientôt traduite en toutes sortes de langues. Voici ce qu'on dit qui étoit gravé sur le marbre.

» Il y a un premier Principe intelli-
» gent & spirituel, qui de rien a créé
» toutes choses, & qui est une subs-
» tance en trois Personnes. En produi-
» sant l'homme, il lui donna la justice
» originelle, il le fit Roi de l'Univers
» & maître de ses passions; mais le Dé-
» mon le fit succomber à la tentation,
» corrompit son esprit, & troubla la
» paix intérieure de son cœur. De là
» sont venus tous les maux qui acca-

» blerent le genre humain, & les ſectes
» différentes qui nous partagent.

» Les hommes, qui depuis ce fatal
» moment ont toujours marché dans les
» tenebres, n'auroient jamais trouvé
» la voye de la vérité, ſi l'une de ces
» divines perſonnes n'eût caché ſa Divi-
» nité ſous la forme de l'homme. C'eſt
» cet Homme, que nous nommons le
» *Meſſie*. Un Ange annonça ſa venue,
» & il naquit quelque tems après d'une
» Vierge en Judée. Cette naiſſance mi-
» raculeuſe fut marquée par une nou-
» velle étoile. Quelques Rois qui la
» reconnurent, vinrent offrir des pré-
» ſens à ce divin Enfant, afin que la Loi
» & les Prédictions des vingt-quatre
» Prophétes s'accompliſſent.

» Il gouverna le Monde par l'inſtitu-
» tion d'une Loi céleſte, ſpirituelle &
» très-ſimple. Il établit huit Béatitudes;
» il tâcha de détromper les hommes de
» l'eſtime qu'ils avoient pour les biens
» de la terre, en leur inſpirant l'amour
» des biens éternels. Il découvrit la
» beauté de trois vertus principales, il
» ouvrit le Ciel aux Juſtes, & il y
» monta lui-même en plein jour, laiſſant
» ſur la terre vingt-ſept Tomes de ſa
» Doctrine, propres à convertir le
» monde. Il inſtitua le Baptême pour
» laver les péchés, & ſe ſervit de la

» Croix pour ſauver tous les hommes, » ſans en excepter perſonne.

» Ses Miniſtres laiſſent croître leur » barbe, & ſe font une couronne à la » tête. Ils ne ſe ſervent point de valets; » mais ils ſe font égaux à tous, ſoit » qu'ils ſe trouvent abbatus par l'adver- » ſité, ou que la proſpérité les éleve. » Au-lieu d'amaſſer des richeſſes, ils » partagent volontiers avec les autres » le peu qu'ils poſſedent; ils jeûnent, » & pour ſe mortifier, & pour gar- » der la Loi. Ils reſpectent leurs Supé- » rieurs; ils eſtiment les gens de bien; » ils prient chaque jour ſept fois pour » les morts & pour les vivans. Ils of- » frent toutes les ſemaines le Sacrifice, » afin d'effacer leurs péchés, & de pu- » rifier leurs cœurs.

» Les Rois qui ne ſuivent pas les » maximes de cette ſainte Loi, ne ſau- » roient, quelque choſe qu'ils faſſent, » ſe rendre recommandables parmi les » hommes. Sous le regne de *Tai-tſong*, » Prince très-ſage & très-eſtimé, *Olo-* » *püen*, parti de Judée, après avoir » couru de grands dangers ſur mer & » ſur terre, arriva enfin à la Chine, » l'an de notre Seigneur ſix cens trente » ſixieme. L'Empereur qui en fut aver- » ti, envoya ſon *Colao* au devant de lui » juſqu'au fauxbourg de la ville Impé-

» riale, avec ordre de le conduire au » Palais. Quand il y fut, on examina ſa » Loi, dont la vérité fut reconnue ; » de ſorte que l'Empereur fit en ſa fa- » veur l'Edit ſuivant.

» La véritable Loi n'eſt attachée à » aucun nom particulier, & les Saints » ne ſe fixent pas dans un lieu ; ils » parcourent le Monde, afin d'être uti- » les à tous. Un homme de Judée, » d'une vertu ſinguliere, eſt venu à » notre Cour. Nous avons examiné ſa » doctrine avec beaucoup de ſoin, & » nous l'avons trouvée admirable, ſans » aucun faſte, & fondée ſur l'opinion » qui ſuppoſe la création du Monde. » Cette Loi enſeigne la voie du ſalut, » & ne peut être que très-utile à nos » ſujets. Ainſi je juge qu'il eſt bon » de la leur faire connoître. Enſuite il » commanda qu'on bâtit une Egliſe, » & il nomma vingt-&-une perſonnes » pour en avoir ſoin.

» Le fils de *Tai-tſong*, nommé *Kao*, » lui ſuccéda l'an ſix cens cinquante- » unieme, & s'appliqua à faire fleurir » la Religion que ſon pere avoit reçue. » Il fit de grands honneurs à l'Evêque » *Olopüen*, & bâtit dans toutes les » provinces des Temples au vrai Dieu ; » de ſorte que les Bonſes, quelques » années après, allarmés du progrès

» que le Chriſtianiſme avoit fait, tâ-
» cherent par toutes ſortes de moyens
» d'en arrêter le cours.

» La perſécution fut grande ; & le
» nombre de fidéles commençoit à di-
» minuer, quand Notre Seigneur ſuſ-
» cita deux perſonnes extrêmement
» zélées, qui défendirent la foi avec
» tant d'ardeur, qu'elle reprit en peu
» de tems ſon premier éclat. L'Empe-
» de ſon côté contribua de plus en plus
» à l'affermir ; juſques-là qu'il ordonna
» aux cinq Rois d'aller à l'Egliſe, de
» ſe proſterner devant les Autels, &
» d'en élever d'autres en pluſieurs villes
» en l'honneur du Dieu des Chrétiens.
» Ainſi la colomne, ébranlée par les
» efforts des Bonſes, devint plus ſolide
» & mieux établie que jamais.

» Cependant le Prince continua de
» donner des marques de ſa piété ; il fit
» porter les tableaux de ſes prédeceſ-
» ſeurs à l'Egliſe ; il offrit lui-même ſur
» les Autels cent piéces de ſoie ; il ho-
» nora extraordinairement un Miſſion-
» naire *Ki-ho*, qui étoit nouvellement
» arrivé de la Judée ; & durant tout le
» cours de ſa vie, il n'oublia rien de ce
» qui pouvoit contribuer à étendre la
» Foi dans ſes Etats.

» Un de ſes ſucceſſeurs, en l'année
» ſix cens cinquante-ſeptieme, herita

» de sa vertu aussi bien que de l'Empire.
» Il bâtit cinq Eglises ; ses autres gran-
» des qualités, aussi bien que l'amour
» de la Religion, l'ont rendu célébre.

» Les Empereurs suivans ont aussi af-
» fermi le Christianisme par leurs Edits
» & par leurs exemples. Il y en a pour
» qui nous prions sans crainte; ils étoient
» humbles, pacifiques ; ils supportoient
» les défauts de leur prochain ; ils fai-
» soient du bien à tout le monde. Voilà
» le véritable caractere du Chrétien, &
» c'est par cette voie que la paix & l'a-
» bondance entrent dans les plus grands
» Etats.

» D'autres ont pratiqué les œuvres
» de la charité la plus fervente. L'Em-
» pereur *So-tsong* a fait des offrandes
» aux Autels, & bâti des Eglises. Ou-
» tre cela, il assembloit tous les ans les
» Prêtres de quatre Eglises, qu'il ser-
» voit lui-même avec respect durant
» quarante jours. Il donnoit à manger
» aux pauvres ; il revêtoit ceux qui
» étoient nuds ; il guérissoit les mala-
» des ; il ensevelissoit les morts. C'est
» pour conserver la mémoire de ces
» grandes actions, & pour faire con-
» noître à la postérité l'état présent de
» la Religion Chrétienne, que nous
» élevons ce monument, l'an sept cens
» quatre-vingt-deuxieme. »

Les caracteres Syriaques qu'on lit sur l'un des côtés, & au bas du monument ne sont que des noms propres des Missionnaires qui sont venus de la Judée dans la Chine pour y prêcher l'Evangile. Il y a parmi ces noms des Evêques, des Prêtres & des Diacres. Tel est ce fameux monument dont on fait tant de bruit en Europe.

Je t'avouerai, cher Yn-Che-Chan, qu'il m'est suspect par bien des raisons; plusieurs Européens n'en jugent pas plus avantageusement que moi. Fais-moi donc l'amitié de te transporter à Si-ngan-fou, & de l'examiner avec toute l'attention dont tu es capable. Je ne doute point que des yeux, aussi clairvoyans que les tiens, ne demêlent aisément la fourberie, s'il y en a. Il ne te faudra pas négliger de consulter les Européens qui pourroient te donner quelques éclaircissemens. Parmi les Anglois & les Hollandois qui voyagent dans notre Empire, il y a souvent d'habiles gens, des lumieres desquelles tu pourrois t'aider dans cette occasion. Je te recommande de t'adresser à eux, plutôt qu'aux Missionnaires qui peuvent être restés à la Chine, parce qu'ils n'ont pas le même intérêt à soutenir l'authenticité de ce monument.

Outre la preuve, tirée de cette lon-

gue Inſcription, on en allegue encore une autre, dont malgré la gravité de ton caractere, tu riras de très-bon cœur. Ils diſent que c'eſt une ancienne tradition parmi nous que la figure de la croix a la vertu d'empêcher les maléfices. D'où pourroit venir cela, ajoutent-ils, ſi ce n'eſt de la connoiſſance que nos Ancêtres ont eu de la Croix ſur laquelle le Fondateur de la Religion Chrétienne eſt mort? Il n'y a point de Religion au monde, & il n'y en a jamais eu aucune, dont on ne pût trouver de pareils veſtiges parmi les pratiques ſuperſtitieuſes de pluſieurs de nos compatriotes. Il faut être bien deſtitué de preuves, pour avoir recours à de tels argumens.

Ils ne s'en tiennent pas là, ils diſent encore que le fameux *Kouan-yun-tchang*, qui vivoit au commencement du ſecond ſiécle, connoiſſoit certainement Jeſus-Chriſt. Vois par-là, cher Yn-Che-Chan, juſqu'où ils font remonter l'ancienneté du Chriſtianiſme parmi nous. Il pourroit peut-être arriver que dans la ſuite les Miſſionnaires iront encore plus loin, & diront que nous connoiſſions la Religion Chrétienne avant la mort même de ſon Auteur. Je ne dis pas cela tout-à-fait ſans fondement, puiſque j'ai appris que les Chrétiens aſſurent

assûrent que leur Maître étoit en correspondance de Lettres avec un Roi d'Orient ; il ne leur coutera pas grande chose de plus de le faire entrer en relation avec un second, & de supposer que ce second étoit un de nos Monarques.

La preuve qu'ils alléguent de la connoissance que *Kouan-yun-tchang* avoit de Jesus-Christ, est bien frivole. Ils se fondent sur un certain Ecrit de sa façon, qui a ensuite été gravé sur des pierres.

Ce monument, de l'aveu de nos plus habiles gens, est énygmatique, & a été expliqué de cent façons différentes. Les Missionnaires qui savent faire usage de tout, ont aussi exercé leurs talens pour les déchiffrer. Après bien des efforts, ils y ont trouvé la naissance de leur Sauveur dans une grotte exposée à tous vents, sa mort, sa resurrection, son ascension au ciel, & les vestiges de ses pieds sacrés. Faut-il s'étonner si nos Savans, qui ne connoissent point ces mysteres, ont tous si mal réussi à expliquer ce monument, & s'ils ont avoué qu'il étoit intelligible ?

Porte-toi bien.

*De Rome, le . . .*

## LETTRE CXLVI.

### Yn-Che-Chan, à I-Tuly.

JAmais on ne fut plus ſurpris, cher I-Tuly, que je l'ai été à la lecture de ta Lettre. J'avois bien oui parler du prétendu monument de *Si-ngan-fou*; mais ç'avoit été ſur le pied d'un ouvrage dont la ſuppoſition étoit manifeſte. Je ne me ſerois donc jamais attendu que les Miſſionnaires en euſſent fait uſage en Europe; mais comme on ne nous connoit dans cette partie du Monde que par les rélations qu'il leur plaît de donner de nous, ils ont la liberté d'avancer ce qu'ils jugent à propos, ſans que perſonne les démente. Je m'étonne ſeulement qu'il y ait eu parmi les Chrétiens des perſonnes, qui, comme tu me le mandes, ayent oſé révoquer en doute l'authenticité de ce monument; n'étant pas à portée de découvrir les marques de ſuppoſition qu'il porte avec lui, comment ont-ils pû révoquer en doute ce que débitoient les Miſſionnaires? Sans doute qu'on ſe défie en Europe de ces Meſſieurs, & que leur bonne foi eſt un peu ſuſpecte; c'eſt, à mon

avis, l'unique ſolution de ce problême.

Tu ſais, cher I-Tuly, qu'entre les études que j'ai cultivées avec le plus de ſoin, il faut mettre l'Hiſtoire. La partie de cette Science qui regarde notre patrie, a ſur-tout fait mes délices dès ma jeuneſſe. J'ai lû avec ſoin tous les Livres qui en traitent; je n'ai pas même négligé ceux où je croyois pouvoir trouver quelques lumieres à cet égard, quoique leurs Auteurs n'euſſent pas eu pour but de traiter des ſujets hiſtoriques. Cependant, pourrois-tu le le croire? Dans tous ces Livres je n'ai jamais rien lû qui puiſſe ſeulement faire ſoupçonner que les Chrétiens ſe ſoient établis dans notre Empire avant le milieu du ſeizieme ſiécle, ſelon leur maniere de compter. Cet argument négatif a certainement beaucoup de force, parce que nos ancêtres ont toujours été extrêmement ſoigneux de tenir un regiſtre exact de ce qui ſe paſſoit dans l'Empire. On ne peut pas dire que l'établiſſement du Chriſtianiſme étoit une choſe trop peu importante pour en faire mention dans nos annales; car ſi l'on veut s'en rapporter au monument de *Si-ngan-fou*, les Miſſionnaires qui vinrent de Judée, firent un très-grand nombre de converſions. Ils engagerent pluſieurs de nos

Empereurs à entrer dans leurs idées ; ces Monarques les favoriſerent beaucoup, même aux dépens de la Religion dominante. *Tai-tſong* fit même un Edit ſolemnel, dans lequel il déclaroit *qu'après avoir examiné la Doctrine du nouveau Miſſionnaire avec beaucoup de ſoin, il l'avoit trouvée admirable, ſans aucun faſte, fondée ſur l'opinion qui ſuppoſe la création du Monde, enſeignant la voie du Salut, très-utile à ſes ſujets & digne de leur être connue.* Peut-on concevoir que ces choſes & le reſte de ce qui eſt gravé ſur ce marbre, ayent pû arriver dans notre Empire, ſans que nos hiſtoires en faſſent mention ? Le Chriſtianiſme n'a pas été auſſi floriſſant ſous le regne de notre dernier Empereur, qu'il l'étoit dans le tems dont le monument parle ; cependant, crois-tu que l'on n'en trouve rien dans nos annales ? Qu'on conſulte les archives Impériales ; & l'on y trouvera tout ce qui s'eſt paſſé dans ces derniers tems au ſujet de la Religion Chrétienne. N'en avons-nous pas vû la preuve à l'occaſion du dernier Légat ? Notre Auguſte Empereur *Cang-hi* ſut bien trouver dans ce tréſor de notre hiſtoire toutes les piéces dont il crut avoir beſoin avec lui. Cette raiſon ſeule ſuffiroit pour décrier ce monument.

Ceux de nos Empereurs dont il

eſt parlé ſur ce marbre, doivent avoir favoriſé la Religion Chrétienne, & s'être faits Chrétiens, ou peu s'en faut. Or, je te demande ſi dans de telles idées il étoit naturel qu'ils ſoutinſſent la Religion Chinoiſe, qu'ils favoriſaſſent les Bonzes, & qu'ils adhéraſſent à nos cultes religieux ? Ils pouvoient bien les tolérer ; mais ils ne devoient pas témoigner par leur conduite qu'ils approuvoient la Religion de nos Bonzes. C'étoit agir contre leurs lumieres, contre leur conſcience ; & contre tous les principes du Chriſtianiſme. Dans ce cas-là, auroient-ils mérité les éloges que leur donne le monument? Auroit-on pû dire d'eux *qu'ils faiſoient fleurir la Religion, qu'ils défendoient la Foi ; qu'ils n'oublioient rien de tout ce qui pouvoit contribuer à l'étendre, & qu'ils l'affermiſſoient par leurs Edits & par leurs exemples* ? Leur conduite n'étoit-elle pas plutôt un lâche déguiſement ? Ne tendoit-elle pas à faire enviſager la Religion comme un jeu, ou du moins une choſe indifférente ? Cependant, quand on lit l'hiſtoire de ces Princes, il faut convenir qu'ils étoient idolâtres, comme les Miſſionnaires nous appellent, & qu'ils favoriſoient l'Idolâtrie. On ne voit pas un ſeul mot qui puiſſe faire ſoupçonner qu'ils ayent eu du penchant

pour un autre culte que pour celui qui étoit établi de leur tems. Reconnoît-on là les Héros du monument ? Sont-ce là ces Saints pour lesquels *les Chrétiens qui consacrerent ce marbre prioient sans craime* ? Il ne faut pas dire que je suppose gratuitement que ces Princes ont été Idolâtres, qu'ils ont favorisé l'Idolâtrie, & qu'ils ne paroissent pas avoir connu le Christianisme ; j'en appelle à nos annales ; j'en appelle aux Missionnaires mêmes. Voici ce qu'en a dit l'un d'eux, qui soutient néanmoins l'authenticité du monument. *Je n'oserois assurer que les Empereurs dont on loue les vertus* (dans le monument) *méritent les éloges qu'on leur donne ; du moins est-il vrai de dire que s'ils ont favorisé les Prédicateurs de l'Evangile, ils n'ont pas été moins portés à accorder leur protection aux Sectes idolâtres.* Sur quoi fonde-t'il la protection accordée aux Sectes idolâtres ? C'est sur nos histoires. Sur quoi fonde-t'il celle qui fut accordée aux Missionnaires ? Sur le monument seul ; puisqu'il ajoute *que lorsque les Chretiens sont venus à la Chine dans ces derniers tems, il ne restoit pas le moindre vestige dans l'Empire que la Religion Chrétienne y eût été connue.* Quelle différence entre ces deux preuves !

Je veux accorder aux Missionnaires

que le monument eſt authentique; qu'y gagneront-ils? Il eſt autrefois venu à la Chine des hommes qui ont enſeigné à nos Ancêtres une Religion que pluſieurs de nos Monarques favoriſerent: ſoit, je le leur accorde; mais cette Religion étoit-elle ſemblable à celle que nous prêchent les nouveaux Miſſionnaires? Il y a lieu d'en douter, ſi on veut ſe donner la peine d'en faire la comparaiſon. Je ne vois point dans ce monument que les Prédicateurs de cette Religion euſſent le pouvoir de changer un petit morceau de pain en Dieu, ni celui de tranſporter les bonnes actions d'un homme à un autre homme qui en a beſoin pour mériter le ſalut. Je ne vois point qu'ils adoraſſent la Mere de *Jeſus*, ni un grand nombre d'autres perſonnages qu'on appelle *Saints*; je n'y trouve nulle part qu'ils reconnuſſent un Souverain Pontife, aux déciſions duquel il faut ſe ſoumettre, parce qu'il ne ſauroit jamais ſe tromper; je n'y apperçois aucune trace de tant de cérémonies puériles & ſuperſtitieuſes dont les nouveaux Miſſionnaires font tant de cas, & qui ſemblent former l'eſſentiel de la Religion; je ne vois pas qu'ils fiſſent trafic, comme ceux-ci, d'un grand nombre de babioles, propres à ſervir de jouet aux enfans: mais je vois *qu'ils*

*avoient une Loi céleſte, ſpirituelle, très-ſimple, & ſans aucun faſte ; que le véritable caractere de ceux qui la profeſſoient, étoit d'être humbles, pacifiques, de ſupporter les défauts de ſon prochain, & de faire du bien à tout le monde ;* que ces Miſſionnaires *ſe faiſoient égaux à à tous, ſoit qu'ils ſe trouvaſſent abattus par l'adverſité, ou que la proſpérité les élevât ; qu'au-lieu d'amaſſer des richeſſes, ils partageoient volontiers avec les autres le peu qu'ils poſſedoient ; qu'ils reſpectoient leurs Superieurs & qu'ils eſtimoient les gens de bien ;* enfin, *qu'ils avoient vingt-ſept Tomes de la Doctrine de leur Maître, propres à convertir le Monde.* Ce dernier article forme, à mon avis, une différence très-eſſentielle. Les nouveaux Miſſionnaires nous diſent bien qu'ils ont des Livres qui leur ont été laiſſés par leur Maître ; mais ils n'ont encore jamais oſé nous les faire voir. Il n'en étoit pas de même de ceux dont il eſt parlé dans le monument ; s'il y a quelque réalité en tout cela, ils montroient leurs Livres à nos Ancêtres, & n'appréhendoient point de les produire au grand jour. Quelle différence, cher I-Tuly, entre les anciens & les nouveaux Miſſionnaires, entre la Doctrine de ceux-là & celle de ceux-ci ! Comment eſt-il poſſible qu'on ait oſé ſoutenir qu'elle étoit la même ?

Je n'ai pas négligé de consulter les Européens, selon le conseil que tu m'avois donné. J'avois des habitudes depuis quelque tems avec un Marchand très-honnête homme, qui avoit bien étudié autrefois, & qui, quoique occupé des affaires de son commerce, ne laissoit pas de cultiver encore les Sciences, & de voyager en Savant. Je lui communiquai ta Lettre, & le priai de me dire s'il avoit oui parler de ce monument en Europe, & ce que l'on en pensoit. Il me répondit qu'oui, & me confirma ce que tu m'avois mandé sur le partage des opinions. Il ajouta seulement que les rélations de la plûpart des Missionnaires étoient si fort décriées, que les Savans ne se donnoient pas la peine d'en faire voir la fausseté. » Ceux » qui y ajoutent foi, disent-ils, ne » liront pas notre réfutation, ou s'ils » la lisent, nos raisons ne feront aucune » impression sur des esprits aussi préve- » nus. Les autres n'ont pas besoin qu'on » leur décille les yeux; c'est ce qui fait, » continua-t'il, que des erreurs ainsi » négligées s'acquierent une certaine » authorité par le tems, & sont trans- » mises à la postérité, qui, n'ayant plus » les mêmes moyens de s'assurer de la » vérité, ou de la fausseté du fait, est » obligée de l'adopter comme vrai. Il

» ne ſeroit en effet pas juſte d'accuſer » un homme d'être un menteur, ſans » en avoir aucune preuve. » Ce qu'il venoit de me dire, me fit naître la penſée de lui propoſer de m'accompagner à *Si-ngan-fou*, pour examiner ce monument. Il accepta le parti, & nous fixâmes le jour de notre départ.

Le marbre eſt tel que tu me l'as décrit; mais le Diſcours que tu m'as envoyé, neſt pas fidellement copié. Parmi les Dogmes de ces anciens Miſſionnaires, il y eſt fait mention du *Purgatoire*, & cela eſt ſupprimé dans ta copie. Mon Européen me fit remarquer là-deſſus que cette ſuppreſſion avoit été faite à deſſein, parce qu'il eſt démontré que ce nom n'étoit point connu dans le tems où le monument doit avoir été érigé; ce ne fut qu'aſſez longtems après que les Ecrivains Eccléſiaſtiques commencerent à s'en ſervir. Sans doute que ceux qui ont forgé toute cette inſcription, n'étoient pas fort verſés dans la lecture de ces Auteurs, puiſqu'ils n'ont pas ſû éviter cet écueil; ils ſe ſont encore heurtés contre un autre tout-à-fait ſemblable. *Des Rois*, diſent-ils, *reconnurent cette Etoile, & vinrent offrir des préſens à ce Divin Enfant.* » Les » perſonnes qui préſenterent ces of- » frandes, me diſoit-il, ſont appellées

» des Mages, & la Tradition en a fait
» des Rois ; mais cette Tradition n'eſt
» pas fort ancienne. Ceux qui ont exa-
» miné le tems dans lequel elle a com-
» mencé, n'ont pû alléguer d'autres
» preuves de ſon ancienneté que les
» témoignages de quelques Ecrivains
» ſuppoſés, qui ont écrit dans le dou-
» zieme ſiécle, ou environ. Comment
» ſe peut-il après cela, qu'on ait en-
» core quelque reſpect pour un monu-
» ment qui porte avec lui des marques
» ſi claires de ſa nouveauté ? »

Nous conſidérâmes enſuite ce marbre avec beaucoup d'attention. La beauté de la gravure nous frappa ; toutes les Lettres en étoient ſi bien conſervées, qu'on auroit dit qu'il n'y avoit que peu de tems qu'il étoit achevé ; cela augmenta les ſoupçons de ſa nouveauté. Ces caracteres, diſions-nous, ont plus de neuf cens quarante ans d'ancienneté, ſi l'on doit ajouter foi à la date ; comment ſe peut-il que nous n'en trouvions aucun de gâté ? Ce que l'on grave ſur le marbre dure bien des années, pourvû qu'il ne ſoit expoſé à aucun frottement ; mais on ne ſauroit dire cela du monument que nous voyons. Il eſt ſi peſant, qu'il n'eſt pas poſſible de concevoir qu'il ait pû être enſeveli ſous les ruines de quelque édifice, ſans que ſa chute ou

celles des pierres du bâtiment y ayent fait quelques brêches. Ce seroit une espece de miracle si la chose étoit arrivée autrement.

Les caracteres Syriaques frapperent mon Européen. Il les trouvoit un peu différent des caracteres ordinaires, & il étoit dans l'incertitude s'ils étoient anciens ou modernes. Après les avoir considerés assez longtems, il me dit qu'il venoit d'être éclairci sur le point qui causoit son embarras. Ces Lettres ne sont point semblables, à tous égards, à celles dont se servent les véritables Syriens, elles approchent beaucoup plus des caracteres qui sont en usage parmi les Chretiens de la côte de Malabar. Il m'en montra quelques fragmens qu'il avoit par hazard sur lui; & je trouvai qu'ils étoient tout-à-fait semblables à ceux de l'Inscription. Nous conclûmes donc que les Chrétiens, Auteurs de ce monument, étoient des Syriens de Malabar, & non pas de la Palestine.

L'Inscription nous apprend que l'an six cens trente-six, *Olopüen* vint de Judée à la Chine pour y prêcher l'Evangile, & elle suppose que lui & tous les autres Missionnaires qui vinrent de ce pays-là dans le nôtre, parloient Syriaque, & que ce langage étoit leur lan-

gue maternelle. Cependant il y avoit longtems que les Chrétiens de la Paleſtine avoient adopté la Langue Grecque dans l'uſage commun de la vie ; le Syriaque étoit une Langue morte, qui n'étoit plus connue que des Savans. Quelle apparence y a-t'il que ces Miſſionnaires euſſent fait uſage dans leurs diſcours, & dans leur inſcription de cette derniere plûtôt que de la Grecque? Arrivés à la Chine, qu'avoient-ils beſoin de ſe gêner à parler une Langue qui leur étoit moins familiere ? Comme rien ne les obligeoit à cela, il y a de l'extravagance à ſuppoſer qu'ils parloient Syriaque.

Le tems que l'on a choiſi pour faire venir *Olopüen* à la Chine, me diſoit encore mon Européen, me paroit fort ſuſpect. Une Egliſe perſecutée, qui a aſſez de peine à défendre ſon culte, & à ſe maintenir en poſſeſſion du libre exercice de ſa Religion, ne penſe guéres à envoyer de ſes Eccléſiaſtiques en miſſion chez les étrangers ; elle a beſoin de toutes ſes forces pour ſe ſoutenir, & il y auroit de l'imprudence à ſe défaire de ſes défenſeurs. C'eſt néanmoins ce que ſuppoſe le monument. Dans le tems que les Miſſionnaires doivent être venus dans cet Empire, la Judée étoit déſolée par les incurſions des Mahomé-

tans ; les Egliſes Chrétiennes avoient peine à ſe maintenir contre les coups que ces redoutables ennemis leur portoient ; & malgré cet embarras, elles font une miſſion à la Chine. Y a-t'il de la vraiſemblance à tout cela ?

Ces réflexions ſeroient plus que ſuffiſantes pour te convaincre de la fauſſeté de ce fameux monument ; mais afin de ne te rien laiſſer à déſirer là-deſſus, je dois te faire part de ce que nous apprîmes des habitans du lieu, ſur la maniere dont ce marbre avoit été ſuppoſé, & des raiſons que les Miſſionnaires ont eues pour faire une ſemblable fourberie. Ce ſera le ſujet de ma premiere Lettre.

Porte-toi bien.

*De Peckin, le . . .*

# LETTRE CXLVII.

## Yn-Che-Chan, à I-Tuly.

LEs Bonzes, cher I-Tuly, qui ne ſont pas moins attentifs aux intérêts de leur Religion, que les Miſſionnaires à ceux de la leur, n'eurent pas plutôt vû ce monument, qu'ils ne négligerent rien pour en démontrer la fauſſeté. Afin de faire voir qu'il n'y avoit rien, ni dans la pierre, ni dans l'inſcription qui ſentît l'antiquité, ils en firent d'abord faire une ſemblable, qu'ils éleverent vis-à-vis de la premiere. Quelques-uns croyent même qu'ils la firent déterrer par hazard, comme les Miſſionnaires avoient fait la leur; mais cela n'eſt pas bien ſûr. Les Chrétiens ſe glorifioient dans leur monument de l'antiquité de l'établiſſement de leur Religion à la Chine; les Bonzes ſe glorifient dans le leur que celle qu'ils profeſſent, eſt bien plus ancienne. Les Chrétiens font l'éloge de la ſainteté & de l'excellence de leur doctrine; les Bonzes en font autant de la leur. Les Chrétiens vantent la protection qui leur fut accordée par quelques-uns de nos Monarques; les

Bonzes en ſont autant. En un mot, ces derniers ont cherché à faire voir qu'ils ont une grande ſupériorité à tous égards ſur les Chrétiens. *Pour oppoſer un autre monument à celui qui étoit ſi glorieux à la Religion Chrétienne*, dit un Auteur ami des Miſſionnaires, *ils ont élevé vis-à-vis une table de marbre toute pareille, où ils ont gravé les éloges de leurs fauſſes Divinités.*

Dans le tems que nous étions occupés à examiner ces deux monumens, un vieillard s'approcha de nous, & eut la politeſſe de s'offrir à nous donner les éclairciſſemens que nous pourrions deſirer ſur ce ſujet. Nous n'eûmes garde, cher I-Tuly, de refuſer des offres auſſi obligeantes; après l'avoir remercié, nous lui fîmes diverſes queſtions ſur le tems qu'il y avoit que ces deux monumens étoient dans l'état où nous les voyions. Ses réponſes étoient aſſez conformes à ce que les Miſſionnaires en avoient publié. Nous lui demandâmes enſuite quel jugement on avoit porté de celui qui regarde la religion Chrétienne lorſqu'on l'eut déterré. Il nous apprit que le Mandarin du lieu n'avoit point douté de ſon authenticité, & que preſque tout le monde en avoit d'abord jugé comme lui ; mais que quelques années après, il n'y avoit plus perſonne

qui

qui eût eu assez d'impudence pour soutenir qu'il étoit authentique. Curieux de savoir ce qui avoit pû causer un aussi grand changement dans les esprits, nous lui en demandames la raison ; voici ce qu'il nous répondit, après nous avoir rapporté une partie des choses dont je t'ai parlé dans ma précédente.

» Vous savez que, malgré la rigueur » des loix qui défendent aux étrangers » de s'établir dans l'Empire, les Mis- » sionnaires ont trouvé le secret d'y pé- » nétrer, de former un établissement » dans la Capitale, & de fonder un » grand nombre d'Eglises dans plusieurs » de nos Provinces. Divers Mandarins, » illustres par leur naissance & les grands » emplois dont ils étoient revêtus, ad- » hérerent à la Religion que ces nou- » veaux venus prêchoient D'abord ils » ne s'étoient donnés que pour des gens » de Lettres qui pouvoient être utiles » à l'Etat par leurs connoissances ; c'est » aussi sur ce pied-là qu'on les reçut ; » mais quand nos Bonzes se furent ap- » perçus que leur crédit diminuoit à » proportion que celui des Missionnai- » res augmentoit, ils commencerent à » craindre les suites de cette affaire. » Les Européens disoient que le Dieu, » dont ils prêchoient la Religion, étoit » le Seigneur du Ciel ; que les récom-

» penſes qu'il accordoit à ſes adora-
» teurs, étoient toutes ſpirituelles, &
» qu'on n'en jouiſſoit qu'après la mort.
» Cela fit naître aux Bonzes l'idée d'un
» accommodement avec les Miſſion-
» naires, ils leur dirent: *Nous ne nous*
» *oppoſons pas à ce que votre Dieu ſoit*
» *le Seigneur du Ciel ; ne vous oppoſez*
» *pas à ce que les nôtres ſoient les Sei-*
» *gneurs de la Terre.* Les Miſſionnaires
» ne gouterent pas un pareil accommo-
» dement, parce que leur Dieu étoit
» auſſi bien Seigneur de la Terre, &
» de la Chine en particulier, que du
» Ciel. Les Bonzes, irrités de ce re-
» fus, réſolurent de mettre en uſage
» tout leur crédit pour chaſſer ces Eu-
» ropéens ; ils y auroient ſans doute
» réuſſi par le moyen d'un de leur Or-
» dre, tout puiſſant à la Cour, ſi leurs
» adverſaires n'avoient habilement paré
» le coup. Ils trouverent le moyen de
» répandre dans le Palais un libelle peu
» reſpectueux pour l'Empereur, &
» leurs amis eurent aſſez de crédit pour
» perſuader à ce Monarque que cet
» écrit étoit l'Ouvrage des Bonzes, qui
» avoient voulu ſe venger de la protec-
» tion & de l'accueil qu'il faiſoit au Chef
» de la Miſſion. *Ils en furent ſéverement*
» *punis, & le crédit du principal Bonze ne*
» *le ſauva pas de la cruelle baſtonade, ſous*

» *laquelle il finit miſérablement ſa vie.*

» L'heureux ſuccès, qu'avoit eu la » ſuppoſition de ce Libelle, leur fit » naître l'idée de ſuppoſer ce monu- » ment. Les Bonzes & leurs partiſans » ne ceſſoient de leur reprocher qu'ils » étoient étrangers, & que leur Reli- » gion étoit une nouveauté, inconnue » juſques alors à la Chine. Ils repréſen- » toient à nos Monarques & aux Grands » de l'Empire que les loix fondamenta- » les de l'Etat obligeoient à chaſſer ces » Européens, & à interdire l'exercice » de la Religion qu'ils enſeignoient. Il » étoit à craindre que tôt ou tard ces » repréſentations ne cauſaſſent quel- » ques revers aux Miſſionnaires ; ils » en reſſentoient même de tems en tems » les effets. Le ſeul moyen de prévenir » cela, étoit de prouver que le Chriſ- » tianiſme avoit autrefois été reçu à la » Chine, & qu'on n'avoit fait aucune » difficulté d'y recevoir les étrangers » qui le prêchoient. Comme nous fai- » ſons profeſſion de ne jamais nous » éloigner des coutumes de nos ancê- » tres, ils ne douterent pas que s'ils » pouvoient prouver ce point, ils ne » fermaſſent la bouche à leurs adver- » ſaires. Ils aſſuroient bien dans les con- » verſations particulieres que les Diſci- » ples du Fondateur de leur Religion

» l'avoient portée par toute la terre, &
» selon l'ordre qu'ils en avoient reçu de
» leur Maitre ; & qu'il ne falloit pas
» douter qu'ils n'eussent été à la Chine ;
» mais comme ils n'avançoient aucune
» preuve de cela, & que nos Annales
» attestent le contraire, personne ne
» les croyoit. Il fallut donc avoir re-
» cours à la supposition du monument.
» Tout cela se ménagea avec un
» grand secret. Comme ils supposoient
» que ces premiers Missionnaires étoient
» venus de la Judée, où l'on m'a dit
» qu'on parloit Syriaque, ils crurent
» qu'il étoit nécessaire de graver sur le
» monument quelque chose en cette
» Langue. Malheureusement aucun des
» Missionnaires qu'il y avoit pour lors
» dans notre Empire, ne l'entendoit.
» Recourir à des étrangers, c'auroit
» été trahir le secret ; que faire dans
» cette extrémité ? Il leur vint en pen-
» sée que leur Ordre avoit un Collége
» à *Vaipicota*, sur la côte de *Malabar*,
» où il y avoit plusieurs Peres qui en-
» tendoient fort bien le Syriaque. Ils
» écrivirent au Supérieur pour avoir
» les inscriptions en cette Langue, qui
» leur étoient nécessaires. Il s'écoula
» bien du tems avant que l'on eût la
» réponse ; c'est ce qui a fait que ce
» monument ne put pas se découvrir

» auſſi-tôt que les Miſſionnaires l'au-
» roient ſouhaité. Il en eſt arrivé un
» autre inconvénient bien plus conſidé-
» rable. Les caracteres Syriaques de
» Malabar ne reſſemblent pas parfaite-
» ment à ceux de la Judée ; c'eſt ce
» qui a d'abord fait douter de l'authen-
» ticité du monument.

» Quand tout fut prêt, il fut queſ-
» tion de trouver un lieu propre à l'en-
» terrer. Le mettre dans un endroit
» où ils avoient beaucoup de diſciples,
» c'étoit le moyen de rendre ce marbre
» ſuſpect : le mettre dans un lieu où
» ils n'en avoient aucun, la choſe n'é-
» toit guéres poſſible ; il fallut donc
» choiſir un milieu. La Province de
» Chen-ſi leur parut le lieu le plus pro-
» pre pour ſervir de théatre à cette co-
» médie : elle paſſe pour avoir été ha-
» bitée la premiere de toute la Chine,
» & elle a toujours tenu un rang très-
» conſidérable dans l'Empire ; de ſorte
» que, ſi jamais le Chriſtianiſme a été re-
» çu parmi nous, il eſt naturel de croi-
» re que les plus nombreuſes ſociétés
» étoient dans cette Province. Les
» Miſſionnaires n'avoient alors aucune
» Egliſe à Si-ngan-fou ; mais ils y
» avoient cependant quelques diſciples.
» Parmi ceux-ci l'on comptoit un Man-
» darin, qui, après avoir embraſſé le

» Chriſtianiſme, avoit reçu dans le » Baptême le nom de Philippe. Cet » homme affectionnoit beaucoup les » Miſſionnaires, il ſe chargea du ſoin » d'enterrer le marbre, & de faire naî- » tre l'heureux hazard qui procureroit » la connoiſſance de ce précieux monu- » ment; il tint fort bien ſa parole. Quel- » ques années après qu'il l'eut caché en » terre dans un lieu où il y avoit eu » autrefois des bâtimens, il engagea le » propriétaire à faire uſage de ce ter- » rein qui étoit en friche. Celui-ci, » perſuadé par les raiſons de ſon ami, » commença par faire ôter ces décom- » bres, & en creuſant, les ouvriers » trouverent le marbre que vous voyez. » Quand le Mandarin du lieu eut dé- » claré qu'il regardoit cette piéce com- » me authentique, on accourut en fou- » le pour la voir. Il y vint même plu- » ſieurs Européens, que la curioſité de » voir ce marbre attiroit de tout côté. » Parmi ces derniers, il ſe trouva un ou- » vrier que les Miſſionnaires avoient » fait venir de Macao quelques années » auparavant. Lorſqu'il arriva à la Chi- » ne, il ne connoiſſoit point la Lan- » gue; mais le ſéjour qu'il y avoit fait, » l'avoit mis en état de l'entendre, & » de la parler médiocrement. La ſur- » priſe qu'il témoigna en voyant ce

» marbre, fut ſans égale ; les aſſiſtans
» ne purent s'empêcher de lui en de-
» mander la cauſe. Comme il n'étoit
» pas d'une fort grande pénétration, &
» qu'il ne voyoit pas les conſéquences
» que les Miſſionnaires ſe propoſoient
» de tirer de ce monument, il ne fit au-
» cune difficulté d'en dire la raiſon : *C'eſt*
» *moi*, dit-il, *qui ai taillé cette pierre &*
» *gravé l'inſcription qu'on y lit, l'on m'a*
» *fait venir exprès de* Macao *pour cela :*
» *dans le tems que je travaillois à cette*
» *gravure, j'ignorois ce que je faiſois,*
» *parce que je n'entendois rien à la Lan-*
» *gue Chinoiſe. Je n'en ai gardé aucune*
» *copie, de ſorte que juſqu'à ce jour, je*
» *n'ai point pû ſavoir ce que j'avois écrit*
» *ſur ce monument.* En diſant cela, il
» ne croyoit pas faire du tort aux Miſ-
» ſionnaires qui l'avoient employé dans
» cet Ouvrage ; cependant il leur en fit
» beaucoup ; car dès ce moment les
» Bonzes commencerent à publier ce
» qu'ils avoient appris de cet artiſan, &
» firent connoître la ſuppoſition à tout
» le monde. On a enſuite découvert
» pluſieurs des particularités dont je
» vous ai fait mention juſques ici.
» Faut-il être ſurpris, après cela, du
» décri où ce monument eſt tombé ?
» Ce vieillard nous apprit encore diver-
» ſes choſes ; après quoi, il nous quitta.

Ce que nous venions d'apprendre, nous fit faire bien des réflexions. Mon Européen me dit que dès le commencement du Chriſtianiſme il y avoit eu des Sectes de Chrétiens qui ne s'étoient fait aucune peine de ſuppoſer de faux Ecrits. Ils étoient dans la penſée que ces ſortes d'artifices étoient permiſes lorſqu'il s'agiſſoit de défendre la vérité, & que bien loin qu'il y eût quelque choſe de criminel dans cette conduite, elle étoit au contraire louable. Cette liberté qu'ils ſe donnoient, a cauſé, & cauſe encore tous les jours, de grands embarras aux Savans : ils ſont occupés à diſtinguer ces Ecrits ſuppoſés des véritables, & la peine qu'ils ſont obligés de ſe donner pour cela eſt ſi grande, qu'elle demande un homme tout entier ; on en a même fait une Science, que nous appellons *la Critique*.

» Quoique l'on ſente, ajouta-t'il, » tous les inconvéniens, qui naiſſent » de ces ſuppoſitions, la mode n'en a » pas encore paſſé. Il eſt vrai qu'il y a » un grand nombre de Chrétiens qui » condamnent cette conduite, & dé- » teſtent le principe ſur lequel elle eſt » fondée : mais il eſt vrai auſſi que plu- » ſieurs ne ſe font aucun ſcrupule de » faire encore aujourd'hui de pareilles » ſuppoſitions dès qu'ils y trouvent leur compte.

» compte. Ce ſont-là les idées de la » plûpart des Miſſionnaires qui viennent » ici, ils ſont prêts à tout faire pour » établir le Chriſtianiſme parmi vous.

Je lui dis là deſſus qu'il falloit que leur cauſe fût bien mauvaiſe puiſqu'ils avoient beſoin de recourir à toutes ces ſupercheries. La vérité n'a pas beſoin de l'appui du menſonge pour ſe ſoutenir, par-tout où elle ſe montre, ſon brillant éclat la fait recevoir : cette défiance des Miſſionnaires m'eſt ſuſpecte. Il me répondit à cela qu'il falloit bien diſtinguer la Religion Chrétienne, de ce qu'enſeignoient ces Meſſieurs. » Le » Chriſtianiſme, enſeigné dans toute » ſa pureté, porte avec lui une ſi gran» de évidence, qu'un homme de bien » qui cherche ſincerement la vérité, ne » ſauroit s'empêcher de dire une telle » Religion eſt vraie ; mais les Miſſion» naires y ont mêlé tant de choſes, » qu'elles obſcurciſſent l'éclat dont elle » brille par elle-même. On voit qu'ils » l'ont liée d'une maniere ſi étroite » avec leurs intérêts temporels, qu'ils » font enviſager ces deux choſes com» me inſéparables. Eſt-il ſurprenant » après cela s'ils ſe défient de la bonté » de leur cauſe, & s'ils croyent que » leur édifice a beſoin d'être étayé par » l'impoſture ? «

Pour appuyer ce qu'il venoit de dire, il me fit conſidérer la nature des choſes gravées ſur ce monument. » Ce n'eſt » pas pour rien, me diſoit-il, qu'on y » a mis que *Tai-tſong, Prince très-ſage* » *& très-eſtimé, envoya ſon* Colao *au* » *devant du Miſſionnaire* Olopüen *juſ-* » *qu'au fauxbourg de la Ville Impériale,* » *avec ordre de le conduire au Palais.* » Tout ce que fait un Prince ſage eſt » une loi pour ſes ſucceſſeurs, qui » doivent l'imiter dans tout ce qu'il a » fait de conforme aux régles de ſa ſa- » geſſe, vos Monarques ſont invités » par-là à rendre de ſemblables hon- » neurs aux Miſſionnaires modernes. » La ſeconde perſonne de l'Empire doit » aller au-devant d'eux pour les rece- » voir comme il convient à leur digni- » té. Ces honneurs qu'on leur rendit, » ne ceſſerent pas après la mort de *Tai-* » *tſong. Son fils, nommé* Kao, *continua* » *à rendre de grands honneurs à l'Evêque* » Olopüen, *& bâtit dans toutes les* » *Provinces des Temples au vrai Dieu.* » Voilà encore un exemple propre à » donner de l'émulation à vos Monar- » ques ; mais ce n'eſt pas encore aſſez, » il falloit un modéle de perſécution, » *Kao* le fournit encore, *il ordonna aux* » *cinq Rois d'aller à l'Egliſe, de ſe proſ-* » *terner devant les Autels, & d'en élever*

» *d'autres en pluſieurs Villes en l'hon-*
» *neur du Dieu des Chrétiens.* Et com-
» me vos Monarques auroient pû croire
» qu'il ne faut honorer que le principal
» des Miſſionnaires, l'on ajoute pru-
» demment, *il honora extraordinaire-*
» *ment un Miſſionnaire* Kiho, *qui étoit*
» *nouvellement arrivé de Judée.* A cet
» exemple l'on joint celui de l'Empereur
» *So-tſong.* Ce Monarque *aſſembloit*
» *tous les ans les Prêtres de quatre Egli-*
» *ſes, qu'il ſervoit lui-même avec reſpect*
» *durant quarante jours.* Quelque af-
» famés d'honneurs que ſoient les nou-
» veaux Miſſionnaires, ils exigent en-
» core quelque choſe de plus de vos
» Empereurs. Ils veulent encore être
» l'objet de leur bénéficence ; c'eſt
» pourquoi il eſt ſouvent parlé dans ce
» monument des ſoins que leurs Pré-
» déceſſeurs ſe ſont donnés pour bâtir
» des Egliſes. Kao *offrit lui-même ſur*
» *les Autels cent piéces de ſoie.* So-tſong
» *a auſſi fait des offrandes ſur les Autels ;*
» *il donnoit à manger aux pauvres ; il re-*
» *vêtoit ceux qui étoient nuds, il guériſ-*
» *ſoit les malades ; il enſeveliſſoit les*
» *morts.* On n'oſoit demander la plus
» grande partie de ces choſes ; il fal-
» loit le faire dire par un monument tel
» que celui-là. «

Mon Européen ajouta encore bien d'autres choſes que je n'ai pas le tems de te dire.

Porte-toi bien.

*De Pechin, le...*

## LETTRE CXLVIII.

### I-Tuly, *à* Yn-Che-Chan.

NE t'eſt-il jamais arrivé, cher Yn-Che-Chan, de refléchir ſur l'obſtination des Miſſionnaires à conſerver dans leurs Egliſes, compoſées de Chinois, l'uſage de la Langue Latine ? En quittant ma patrie, j'avois deux préjugés à l'égard de cette Langue : le premier, qu'elle étoit entendue de tous les Chrétiens ; le ſecond, que c'étoit celle dans laquelle leurs Livres ſacrés étoient écrits ; & qu'à cauſe de cela ils y attachoient un dégré de ſainteté que les autres n'ont point. J'ai eu occaſion de m'inſtruire à l'un & l'autre de ces égards. La Langue Latine n'eſt pas mieux connue du plus grand nombre des Chrétiens qu'elle ne l'eſt aux Chinois ; il n'y a que les Savans parmi eux qui l'entendent, & il n'y a pas un ſeul

de leurs Livres sacrés qui ait été originairement écrit en Latin ; les uns ont été écrits en Hébreu, & les autres en Grec. Ils conviennent tous aussi que la Langue Latine n'a rien de plus saint que les autres ; ils disent même qu'elle est plus moderne que les deux précédentes. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que malgré cet aveu, ils s'obstinent à s'en servir dans leurs Eglises, & qu'ils traitent d'héretiques ceux qui ont rejetté cet usage pour employer la Langue vulgaire dans le Service divin. Puisque cet usage est autorisé par la coutume de tous ceux qui reconnoissent l'autorité du souverain Pontife, à la bonne heure qu'ils la conservent dans leurs Eglises ; mais je ne saurois souffrir qu'ils veuillent astreindre les Eglises de nouvelle fondation à une chose aussi bizarre : quelques-uns des plus judicieux Missionnaires en ont jugé comme moi.

L'un d'eux envoya sur ce sujet un Mémoire à la Cour de Rome, il demandoit qu'on lui permît d'introduire dans les Eglises, que lui & ses confreres avoient fondées à la Chine, l'usage de la Langue Mandarine. Rien n'étoit ni plus raisonnable ni plus juste ; cependant on le lui refusa. Il a donc fallu que les Prêtres Chinois apprissent cette lan-

gue, afin de pouvoir officier dans les Eglises selon le Rit de l'Eglise Romaine. Cette nécessité où ils sont de l'étudier, n'est pas seulement une peine pour eux ; mais l'usage qu'ils en font, après l'avoir étudiée, expose encore la Religion, dont ils sont les Ministres, à la risée de ceux qui sont les témoins de la maniere dont ils la parlent dans le tems qu'ils officient.

J'avois quelques liaisons avec un Chinois qui s'étoit fait ordonner Prêtre. Un jour que je m'entretenois avec lui des fonctions de son nouvel emploi, & qu'il me vantoit beaucoup les prérogatives qu'il avoit acquises par là, je fus curieux de les connoître. Après bien des choses, il me dit enfin que son ordination lui donnoit le pouvoir de convertir un morceau de pain en la personne du Fondateur de la Religion Chrétienne ; il ajouta qu'il en avoit fait l'essai plusieurs fois. Ce qu'il me disoit, réveilla encore davantage ma curiosité ; je lui demandai donc comment il faisoit pour produire un changement si merveilleux. *Rien n'est plus aisé*, me dit-il alors, *je prononce quatre mots Latins, & la métamorphose est faite.* Il les récita ensuite en ma présence, mais d'une maniere si bizarre, que sans la crainte de lui faire de la peine, je n'aurois pas manqué d'é-

clater de rire. Il conſervoit aux mots Latins la prononciation Chinoiſe, & ſembloit réciter des mots qui n'avoient aucune liaiſon les uns aux autres. Cela me parut ſi extraordinaire, que ces mots ſe graverent tellement dans ma mémoire, que ſelon toutes les apparences, je ne les oublierai de ma vie. Les voici : *Fleuve, pouvoir, le derriere de la tête, choſe, obtenir, travail, repos, chacun, toi, non, eſclave, chaſſé, Seigneur* (1). Nos Compatriotes qui ont embraſſé le Chriſtianiſme, ne doivent-ils pas être bien édifiés lorſqu'ils entendent prononcer des mots qui ont une ſi grande efficace ? C'eſt pourvoir bien mal à ſes intérêts que de s'être obſtiné à conſerver l'uſage d'une Langue que nous ne ſaurions jamais prononcer.

Une autre raiſon qui devoit porter la Cour de Rome à permettre que le Service divin ſe fit en Langue Mandarine, c'eſt que cette Langue ſurpaſſe toutes les autres à bien des égards. Il n'y en a aucune qui l'égale en dignité, en douceur, & qui ſoit plus propre à l'élo-

(1) Un Chinois ne ſauroit prononcer comme il faut : *Hoc eſt enim corpus meum.* Pour cela il dit : *Ho ke nge ſi tu nge nim co ul pu ſu me um.* Chacun de ces mots répond, dans l'ordre où ils ſont placés, à ceux qui ſe trouvent dans le texte.

quence. L'on y découvrira ces qualités ; soit que l'on considére la maniere dont on la parle, soit qu'on examine celle dont on l'écrit. Quelle ne doit pas être la majesté & l'énergie d'une Langue, qui avec un très-petit nombre de mots, peut néanmoins exprimer toutes les pensées, tant sur les choses ordinaires de la vie, que sur les Sciences ! La multitude des mots des autres Langues montre leur pauvreté : on n'a pas eu l'adresse de faire servir un même mot à plusieurs choses, & on a été obligé à en inventer de nouveaux, à mesure qu'il avoit de nouvelles idées. Pour nous, nous n'en sommes pas réduits à cela : quand nos idées se multiplieroient au double, le petit nombre de mots que nous avons, suffiroit à les exprimer, sans qu'il fût nécessaire d'en inventer de nouveaux, ou d'en emprunter des autres Langues. Je ne saurois mieux exprimer les avantages qu'elle a par-dessus les autres, que par cette comparaison. Le Langage Chinois ressemble à un palais d'une médiocre étendue, l'architecture en est d'une noble simplicité, les appartemens sont en petit nombre ; mais ils ont divers usages, & ils suffisent à tout ce qui se fait à la Cour : il n'y a pas un seul angle dans tout l'édifice qui n'ait été mis à profit, & qui ne soit utile

à quelque chose ; l'on n'y trouve pas seulement ce qui est d'une nécessité absolue, mais l'on y voit encore toutes les commodités imaginables : malgré sa petitesse, il n'y manque rien de nécessaire, d'utile & d'agréable. Les autres Langues ressemblent à un vaste palais qui s'est agrandi par la succession des tems, où l'on ne remarque aucun dessein fixe, parce que chacun de ceux qui l'ont possédé, y a ajouté quelque chose, soit pour l'étendre, soit pour l'embellir. L'architecture n'en est point uniforme ; malgré le grand nombre d'appartemens qu'il y a, il y manque beaucoup de choses nécessaires ou utiles. Je te demande, cher Yn-Che-Chan, quel de ces deux palais mérite la préférence? Dans quel des deux trouvera-t-on plus de beauté & de véritable grandeur ? Il ne sera pas difficile de se déterminer, & cette détermination décidera en faveur de la Langue Mandarine.

De toutes les Langues de l'Europe, il n'y en a aucune où l'on trouve plus de douceur que dans l'Italienne. La raison de cela est que les inflexions de voix qu'il faut faire pour la prononcer, n'ont rien de dur ni de choquant ; qu'ils flattent l'oreille par leur harmonie, & qu'ils excitent dans l'ame des sensations agréables : mais à tous ces égards com-

bien ne reſte-t'elle pas au-deſſous de la Langue Chinoiſe ? Tous les tons de cette derniere ſont harmonieux, & l'on n'y trouve aucune de ces lettres rudes & difficiles à prononcer, qui choquent les oreilles de ceux-mêmes qui y ſont accoutumés. Quelque attention que les Italiens ayent eue pour adoucir ce qu'il y a de dur dans pluſieurs de ces lettres, ils n'ont pû réuſſir à la bannir tout à fait, parce qu'ils ſe ſont obſtinés à les garder ; mais nous les avons entierement retranchées, ou pour mieux dire, jamais elles n'ont été en uſage dans notre Langue. Nous avons cru qu'il étoit ridicule de ſe gêner à prononcer des mots difficiles pour choquer les oreilles de ceux qui nous écoutent ; nous nous ſommes plutôt étudiés à s'employer que des lettres dont la prononciation fût agréable, & à donner à nos mots les tons & les accens les plus propres à plaire & à captiver la bienveillance de ceux qui nous écoutent. Cette attention que nous avons eue, fait auſſi que notre Langue eſt de toutes celles qui ſont en uſage aujourd'hui, la plus propre à l'éloquence.

Le but de l'éloquence eſt de perſuader ; pour perſuader, il faut dire non ſeulement des choſes vraies, mais encore les dire d'une maniere agréable. La

vérité peut s'exprimer dans toutes les Langues, & à cet égard l'on peut dire qu'elles ſont toutes également éloquentes. Il n'y aura donc de différence entre elles que dans la maniere de dire les choſes ; cette différence ne ſera même qu'à certains égards, puiſque dans toutes on pourra exprimer les choſes clairement, avec méthode, & d'une maniere à faire paſſer dans l'eſprit des auditeurs les idées de celui qui parle. Si l'Orateur ne le fait pas, il faudra s'en prendre à lui plutôt qu'à ſa Langue. En quoi donc une Langue ſera-t'elle plus éloquente qu'une autre ? Je vais te le dire ; ce ſera lorſqu'elle aura plus de douceur dans ſes mots & d'harmonie dans leur arrangement. C'eſt auſſi à ces égards que notre Langue a l'avantage ſur les autres. Je t'ai fait remarquer qu'elle n'avoit rien de dur, ni de choquant ; c'eſt déja beaucoup. Un Orateur qui prononceroit parfaitement bien tout ce qu'il dit, excepté quelques mots & quelques lettres qu'il ne ſauroit exprimer que d'une maniere deſagréable pour ſes Auditeurs, ne réuſſira jamais auſſi bien qu'un autre qui n'aura pas ce défaut. Toutes les Langues, excepté la Chinoiſe, ſont dans le cas de cet Orateur ; il n'y en a aucune où il n'y ait de ces mots rudes dont la pronon-

ciation ne sauroit plaire à ceux-mêmes qui y sont accoutumés. Tout est agréable dans la nôtre. Les Etrangers sont ravis en admiration lorsque nous ouvrons la bouche ; & ils nous écorchent les oreilles dès qu'ils commencent à parler. Les accens qui marquent l'inflexion de la voix pour prononcer chaque mot de notre Langue, sont tellement agréables à l'oreille, qu'ils semblent avoir été inventés par le plus habile Musicien ; ils sont à l'unisson des organes de l'ouie, & y excitent un chatouillement qui pénetre jusqu'à l'ame, & lui procure un sensible plaisir. On diroit que l'oreille a été faite pour entendre la Langue Chinoise, & que cette Langue a été faite pour l'oreille : cela est si vrai, que les Européens qui ont le mieux réussi à l'apprendre, n'ont fait tant de progrès que parce qu'ils ont réduit les tons qu'il faut prendre pour prononcer chaque mot, aux notes de leur Musique. Or ceux qui ont inventé ces notes ne se sont-ils pas étudiés à les former sur ce qui plaisoit à l'oreille ? N'ont-ils pas cherché à les mettre à l'unisson des organes de l'ouie ? Et n'est-ce pas par cet endroit-là que ces tons plaisent ?

Mais comme ces notes, prononcées chacune à part, ne causent qu'un plai-

ſir imparfait ; de même les mots Chinois, prononcés chacun à part, ne manifeſtent qu'une très-petite partie de la beauté de cette Langue. C'eſt dans la réunion de pluſieurs de ces notes que conſiſtent les charmes de la Muſique ; c'eſt auſſi dans la réunion des mots de notre Langue que l'on peut appercevoir ſon éloquence. Quelle harmonie peut être comparable à celle des diſcours compoſés & récités par nos plus habiles Orateurs ! Tout ce que la Muſique a de plus beau, de plus varié & de plus propre à charmer les oreilles s'y trouve réuni. On peut véritablement dire d'eux ce que les Européens débitent de quelques anciens Muſiciens dont l'habileté étoit ſi grande qu'ils imprimoient dans l'ame de ceux qui les entendoient, les ſentimens qu'ils jugeoient à propos ; avec cette différence cependant, que ces impreſſions n'étant qu'une ſenſation, ne pouvoient pas être de durée ; au lieu que nos Orateurs accompagnent ces ſenſations d'idées qui paſſent avec elles dans l'ame, & y font des impreſſions durables. Pour le dire en un mot, ils réuniſſent dans leurs diſcours le pouvoir de la Muſique, & celui des raiſons. Quelle Langue y a-t'il aujourd'hui qui ait cet avantage ?

On parle en Europe avec éloge de

divers Orateurs Grecs & Romains ; dont les discours étoient si persuasifs qu'ils faisoient changer d'idées à leurs auditeurs quand ils vouloient. Il y a peut-être de l'exagération ; mais je veux qu'il n'y en ait point, qu'en peut-on conclure ? Quelle Langue parloient ces Orateurs ? C'étoit le Grec & le Latin, qui ne sont plus aujourd'hui des Langues vivantes, & qu'on ne sauroit parler comme le faisoient ces Orateurs. D'ailleurs, je crois être autorisé à dire que l'éloquence de ces Langues consistoit en grande partie dans l'harmonie des termes, aussi bien que celle du Chinois : leurs mots, composés de plusieurs syllabes, dont chacune devoit être prononcée avec une inflexion de voix particuliere, formoient un son agréable : leur assemblage augmentoit l'agrément, plaisoit à l'oreille, & produisoit dans l'ame des sensations qui préparoient l'esprit à goûter les raisons. De là vient que quelques-uns de ces Orateurs qui n'étoient pas assez maîtres de leur ton de voix, & qui se laissoient emporter à la chaleur de l'action, faisoient placer derriere eux des Musiciens, qui, par le moyen d'un instrument, les avertissoient du ton qu'ils devoient prendre. Quelque grand que fût cet avantage, & quelque supériorité que ces

Langues ayent à cet égard par-deſſus les modernes, j'oſe cependant aſſurer que la nôtre l'emporte encore. Leurs tons n'étoient pas aſſez variés, ils étoient en petit nombre; au lieu qu'il y a une très-grande diverſité dans les nôtres, & qu'ils peuvent former un concert plus parfait. C'eſt ce qu'ont reconnu les plus habiles d'entre les Européens qui l'ont étudiée.

Nous avons donc, cher Yn-Che-Chan, bien de l'avantage ſur les autres nations, par la maniere dont nous faiſons connoître nos penſées aux autres hommes par la parole; mais ce n'eſt pas tout, nous l'emportons encore ſur elles par la maniere dont nous les exprimons ſur le papier. Si nos paroles ont les charmes de la muſique, notre écriture a les agrémens de la peinture. Les autres peuples ont un petit nombre de figures qui n'ont aucun rapport avec les choſes qu'elles expriment, & qu'ils combinent en mille manieres différentes pour former des mots, des phraſes & des diſcours ſuivis. Un ſeul de nos caracteres exprime quelquefois ce qu'ils ne ſauroient exprimer ſans en employer dix ou douze des leurs. Il arrive par là que nous écrivons beaucoup de choſes en peu de mots, tandis qu'ils ſont obligés d'écrire beaucoup de mots pour

manifeſter un petit nombre de penſées. Il eſt vrai qu'ils ont de certains caracteres dont la force approche aſſez des nôtres, mais ils ne s'en ſervent que pour les calculs. D'ailleurs, ni ces derniers, ni les autres n'approchent pas de la beauté de ceux que nous employons ; les nôtres ſont une eſpéce de peinture qui réjouit la vûe, plutôt que de la fatiguer : ils offrent à nos yeux des figures d'oiſeaux, d'animaux, de plantes, ou de quelques autres corps réguliers ; ils ont ſouvent rapport à la penſée qu'ils expriment ; de ſorte que l'entendement eſt aidé par l'imagination, & qu'agiſſant de concert, l'on eſt mieux en état de comprendre les choſes. Leur diverſité eſt eſt encore un autre point qui a ſon agrément. A tout moment les memes caracteres reviennent dans les autres langues ; cela ennuie, & rend la lecture des Livres dégoûtante ; il faut une certaine variété qui tienne l'eſprit en haleine, & qui lui faſſe toujours voir quelque choſe de nouveau. En ne faiſant uſage qu'une ſeule fois du même caractere, nous pourrions compoſer un Livre de cent vingt mille mots. Il eſt vrai que dans ce nombre il y en a pluſieurs qui ne ſont pas d'un uſage ordinaire, & que nous n'en employons communément gueres au-delà de huit à dix mille ; mais cela n'empêche

n'empêche pas que nous ne poſſedions les autres, & que nous ne puiſſions nous glorifier de ces richeſſes.

Bien loin de regarder ce grand nombre de caracteres comme un avantage, j'ai vû, cher Yn-Che-Chan, des Européens aſſez fous pour dire que c'étoit une imperfection dans notre Langue. Ils ſe fondent ſur ce qu'il n'eſt pas facile de les connoître tous, & que l'on ne peut parvenir à cette connoiſſance qu'après un très grand travail; mais ils ne prennent pas garde qu'il n'eſt pas plus difficile d'apprendre à les connoître chacun en particulier, qu'il ne l'eſt d'apprendre à épeller les ſyllabes dont leurs mots ſont compoſés: ce n'eſt qu'à force de revoir ſouvent le même mot, que leurs enfans parviennent à le prononcer tout de ſuite, ſans qu'il ſoit néceſſaire d'en épeller chaque ſyllabe. Je ſuis ſûr que le tems & la peine qu'il leur faut pour en venir là, eſt plus grand que celui que nous employons à connoître nos caracteres: ils ne ſauroient lire comme il faut & avec facilité s'ils ne ſaiſiſſent d'un coup d'œil tout l'aſſemblage des caracteres qui forment le mot; & pour le ſaiſir tout d'un coup, cet aſſemblage doit leur être auſſi familier que nos caracteres nous doivent l'être: mais s'il eſt néceſſaire qu'il leur ſoit auſſi familier, ne faut-il

pas qu'ils ſe donnent la même peine que nous ? Elle ſera même plus grande, puiſque je crois qu'ils ont plus de mots que nous n'avons de caracteres.

Enfin, une derniere choſe par où notre Ecriture l'emporte ſur celle des Européens & des autres Peuples, c'eſt notre exactitude à bien former toutes nos lettres juſque dans leurs moindres traits. Il y a quelques perſonnes en Europe qui ſe piquent de cette exactitude, mais ils n'ont rien de fixe à cet égard ; les uns forment une lettre d'une façon, & les autres d'une autre. J'ajoûte à cela qu'ils ne ſauroient jamais atteindre à notre délicateſſe, parce qu'ils ont de la mauvaiſe encre, & qu'ils ne ſe ſervent pas du pinceau comme nous. Ils prennent les groſſes plumes de certains oiſeaux, dont ils rendent l'extrêmité pointue ; ils en trempent le bout dans une liqueur noire, & écrivent enſuite ſur un papier beaucoup plus rude & plus groſſier que le nôtre.

Porte-toi bien.

*De Rome, le . . .*

## LETTRE CXLIX.

I-Tuly, *à* Yn-Che-Chan.

TU as ſouvent oui parler aux Miſſionnaires, cher Yn-Che-Chan, de la cauſe de la diverſité des langues. Ils diſent qu'il y a eu un tems où tous les hommes parloient le même langage; mais que Dieu irrité d'une folle entrepriſe qu'ils firent, les punit en donnant à chaque famille un langage particulier, différent de celui qu'elles avoient parlé juſques alors. C'eſt là tout ce qu'enſeignent leurs livres ſacrés; mais les Commentateurs, encore plus hardis en Europe qu'ils ne le ſont à la Chine, ont fait là deſſus bien des remarques & bien des conjectures. Ils ont dit que ces langues formées de la primitive, étoient au nombre de ſoixante & douze, & que la famille dans laquelle ſe conſerva la langue originale, étoit celle d'où ſont deſcendus les Juifs, peuple miſérable, dont tu as pû voir quelques-uns dans notre patrie. Les Chrétiens ont reçu de cette nation une partie de leurs livres ſacrés, qu'ils diſent être écrits dans cette langue primitive. Je m'en ſuis fait mon-

trer quelques-uns, & je dois t'avouer que les caractères dans lesquels ils sont écrits, m'ont paru fort anciens ; ils approchent plus des nôtres qu'aucun de ceux que j'aie vûs jusqu'ici. Quelques Savans croient néanmoins qu'il y en a eu de plus anciens, auxquels ceux-ci ont été substitués ; ils fondent cette opinion sur ce qu'il y a une secte de Juifs qu'on nomme *Samaritains*, qui n'ayant pas eu occasion comme les autres de changer leurs caracteres, en ont d'autres qui paroissent être plus anciens que ceux dont je te parle. Cela est assez vraisemblable.

Quoi qu'il en soit du changement arrivé à ces caractores, l'on ne sauroit douter que la langue dans laquelle ces livres sont écrits, ne soit très-ancienne. Ils subsistent depuis plus de trois mille ans, sans qu'ils paroissent avoir été altérés en rien ; mais cette antiquité n'est pas une preuve qu'ils soient écrits dans la langue primitive & originale. Ils sont postérieurs à l'événement qui causa la division des langues, de plus de cinq siécles. Ne peut-elle pas être aussi bien une de celles qui se formerent de cette premiere, que la premiere elle-même ? Je veux supposer avec eux qu'il y ait eu soixante & douze langues après la division que Dieu en fit, il y aura soixante-

& onze fois plus de vraiſemblance à dire que l'Hébreu eſt une de ces langues dérivées, plutôt que la primitive.

Mais, diſent-ils, il ne faut pas douter que la langue originale ne ſe ſoit conſervée dans la famille où la vraie Religion s'eſt perpétuée juſques à nous, plutôt que dans les autres. Je ne ſens pas trop bien la force de ce raiſonnement. Quel rapport cette langue primitive a-t-elle avec la Religion? Toutes les langues ne ſont-elles pas également propres au culte de Dieu? Si l'on établiſſoit le contraire, il faudroit dire que l'Etre ſuprême, auteur de la diviſion des langues, en a donné quelques-unes aux hommes qui ſe trouveroient incompatibles avec ſon culte; ſentiment qui ne ſauroit entrer dans l'eſprit d'aucun homme raiſonnable. D'ailleurs, ne convient-on pas que l'entrepriſe qui occaſionna la confuſion des langues, étoit criminelle? Le crime étant commun à tous ceux qui tremperent dans ce deſſein, la punition dut auſſi être la même. Pourquoi voudroit-on que Dieu eût accordé plus de privilége à une de ces familles qu'aux autres? Enfin, quand on accorderoit que les ancêtres des Juifs qui ſe trouverent complices de ce crime, eurent le bonheur de conſerver la langue primitive, l'on n'auroit pas encore

prouvé que c'eſt la même dans laquelle leurs livres ſacrés ſont écrits.

En effet, cher Yn-Che-Chan, en combien de branches ne lit-on pas dans ces livres que cette famille s'eſt diviſée ? L'on trouve que chacune a eu une langue qui lui étoit particuliere. Or je demande pourquoi l'on veut que la branche d'où les Juifs ſont ſortis ait conſervé la langue originale plutôt que les autres ? Alleguera-t-on encore la Religion ? Mais ne voit-on pas que les chefs de la branche Judaïque étoient idolâtres auſſi bien que leurs freres ? Ils eurent beſoin d'une révélation immédiate de l'Etre ſuprême pour être retirés de l'idolâtrie. Je vais plus loin, je dis qu'ils ont moins de raiſons pour croire que l'Hébreu eſt la langue primitive, que les autres peuples qui ſont deſcendus du grand-pere ou du biſayeul du chef de leur famille n'en ont en faveur de celle qu'ils ont parlée dans le tems qu'ils formoient une nation.

Abraham, de qui ils ſont deſcendus, quitta ſa patrie pour aller s'habituer dans un pays où l'on parloit ſans contredit une autre langue que la primitive. Il y vécut environ cent ans, & eut, comme l'on n'en ſauroit douter, des habitudes avec les naturels du pays. Seroit-il concevable qu'il n'en eût pas appris la langue ? Ses fils & ſes petits-fils nâquirent

dans ce pays ; nouvelle raiſon qui doit nous porter à croire qu'ils oublierent cette langue originale qui leur devenoit inutile, pour ne parler que celle du peuple avec lequel ils vivoient. Lorſque l'un de ſes petits-fils fut devenu grand, il quitta la famille de ſon pere pour aller paſſer quelques années dans un autre pays ; il y reſta au delà de vingt ans, s'y maria, y eut pluſieurs enfans, & revint enfin avec toute ſa famille dans ſa terre natale. Ce voyage ne dut-il pas encore altérer à quelques égards la langue qu'il parloit avant ſon départ ? Enfin, une famine le contraignit à quitter de nouveau ce pays ; il ſe tranſporta dans un Royaume voiſin, où la langue étoit différente de celle du pays qu'il quittoit. Il s'y habitua avec ſa famille, & ſa poſtérité y reſta après lui au-delà de deux ſiécles. Ne furent-ils pas obligés d'apprendre encore la langue du peuple avec lequel ils vivoient ? Quand on ſuppoſeroit que dans tous ces changemens de demeure les Juifs ont toujours conſervé la langue de leurs ancêtres, pourroit-on concevoir qu'elle n'a point été altérée ? Ce ſeroit un phénomene des plus ſurprenant de voir un peuple qui ſéjourne pendant plus de quatre cens ans parmi des étrangers, ſans adopter aucun mot de leur langue, & ſans que la ſienne perde rien de ſa pureté.

Tu me demandera ſans doute, chér Yn-Che-Chan, s'il y a eu en effet une langue primitive & originale, & ſi je crois qu'elle ſubſiſte encore. Par rapport à la premiere queſtion, je te dirai qu'on ne ſauroit s'empêcher de reconnoître qu'il y a eu une langue primitive & originale, dès qu'on admet ce que les Chrétiens enſeignent touchant la création du monde. Il en eſt un peu autrement des opinions adoptées par les principaux de nos Philoſophes Chinois. Ils ſemblent bien reconnoître que le monde a eu un commencement; mais ils ne s'accordent point ſur la maniere avec les Chrétiens. Ils ont imaginé diverſes comparaiſons pour manifeſter leurs idées ſur ce ſujet, qui toutes me perſuadent qu'ils croient que le monde a été formé d'une matiere préexiſtante; qu'il a reçu la forme que nous lui voyons un grand nombre de ſiécles avant l'époque aſſignée par les Chrétiens; enfin, que la terre fut d'abord habitée par quantité d'hommes formés en divers lieux. Si l'on ſuit cette derniere idée, rien n'oblige à croire que tous ces hommes, formés en divers lieux de la terre, aient eu le même langage; chaque ſociété avoit le ſien, qui étoit auſſi primitif & auſſi original que celui des autres.

Je t'avouerai cependant, cher Yn-Che-

Che-Chan, que cela ne me paroît point probable. L'opinion des Chrétiens eſt appuyée ſur pluſieurs raiſons qui lui donnent plus que de la vraiſemblance. L'Etre ſuprême agit toujours de la maniere la plus ſimple, & il n'emploie jamais des voies extraordinaires que lorſqu'il ne peut arriver à ſon but par les moyens ordinaires. Il vouloit peupler la terre d'habitans, qu'étoit-il néceſſaire pour cela de former des hommes dans toutes ſes parties? Ne pouvoit-il pas arriver à ce but en formant un mâle & une femelle doués des qualités néceſſaires pour ſe multiplier & pour remplir la terre? Ne ſuffiſoit-il pas avec ces qualités qu'il leur accordât une longue vie, & par là même un grand nombre d'enfans? Si ce premier couple en mettoit chaque année un au monde, & que les premiers qu'ils ont eus ſe ſoient mariés à l'âge de vingt-cinq ou trente ans, combien leur poſtérité ne devoit-elle pas être multipliée dès le premier ſiécle? Des curieux qui ſe ſont donné la peine de calculer cela, ont trouvé que ſeize cens ans après la formation du premier homme & de la premiere femme, la génération qui vivoit alors pouvoit monter à deux mille neuf cens trente-trois millions de millions trois cens quatre-vingt-quatre mille ſept cens ſoixante-ſix,

millions quatre-vingt-seize mille quatre cens personnes.

Une autre raison qui a encore plus de force que la précédente, c'est qu'il paroît par l'Histoire que la terre n'a point été peuplée d'abord par-tout; cela n'est arrivé que par la suite des tems. Ceux qui ont étudié les anciens Historiens, savent comment les peuplades se sont faites, dans quel tems, & d'où venoient les colonies qui se sont établies en divers endroits du monde. Pour ne parler que de nos Annales, ne nous apprennent-elles pas que la province de *Chen-si* a été habitée la premiere? Ne lisons-nous pas que les familles s'y étant multipliées, elles se trouverent trop à l'étroit & envoyerent des colonies dans celles de *Ho-nan*, de *Pe-tche-li*, de *Chan-tong*? L'Empereur *Yu* fit ensuite de nouvelles découvertes du côté du midi, & peupla ce pays qui étoit presque desert. Ses successeurs en firent de même dans les autres parties de notre vaste Empire, & ce ne fut qu'avec le tems qu'il se peupla comme nous le voyons aujourd'hui. Je te demande maintenant, cher Yn-Che-Chan, auroit-on vû la terre se peupler ainsi par degré, si l'Etre suprême l'avoit d'abord remplie d'habitans? Ces peuplades si bien marquées ne prouvent-elles pas qu'il n'y eut d'abord des hom-

mes que dans un coin du monde, & qu'ils ſe ſont enſuite diſperſés par-tout à meſure qu'ils ſe multiplioient? Et ſi la choſe s'eſt paſſée de cette maniere, ne ſera-t-il pas vrai de dire qu'il y a eu une langue primitive & originale qui fut commune à ce premier homme & à ſa poſtérité, tant qu'elle vécut avec lui?

Les Chrétiens diſent qu'environ ſeize ſiécles & demi après la création du monde, & celle du premier homme, l'Etre ſuprême envoya un déluge ſur la terre, qui en couvrit toute la ſurface & fit périr toutes les créatures qui y habitoient. Le motif qui le détermina à cela fut la méchanceté des hommes; il n'y en eut qu'un ſeul qui trouva grace devant lui, & qu'il deſtina à peupler de nouveau la terre. Il lui ordonna de conſtruire un vaiſſeau d'une ſtructure ſinguliere, dans lequel il s'embarqua avec ſa femme, ſes trois fils & leurs femmes, & une paire des animaux dont il vouloit conſerver l'eſpece; il échappa par ce moyen à cette inondation univerſelle.

Cet événement, quelque ſingulier qu'il ſoit, s'accorde aſſez, cher Yn-Che-Chan, avec notre Hiſtoire; il n'eſt queſtion que de ſavoir ſi cet homme ſauvé miraculeuſement, parloit la langue primitive. Les Chrétiens le croient communément; mais cette opinion n'eſt pas

exempte de difficulté. La terre étant auſſi peuplée qu'il le paroît par le calcul que je t'en ai fait, il n'eſt gueres concevable qu'on eût conſervé par-tout la même langue ; car il faudroit ſuppoſer pour cela qu'avant leur diſperſion, ils avoient toutes les idées qu'ils eurent dans la ſuite, & qu'ils n'eurent pas beſoin d'inventer de nouveaux mots ; mais cela a-t-il la moindre vraiſemblance ? Le langage du premier homme fut d'abord très-imparfait : il n'avoit qu'un petit nombre de mots pour exprimer les choſes les plus néceſſaires ; encore faut-il ſuppoſer qu'il ſe paſſa pluſieurs années avant que ce petit nombre de mots fût d'un uſage fixe & aſſuré. Quand une fois il avoit nommé une choſe, il ne ſe reſſouvenoit pas toujours du nom qu'il lui avoit donné, & il lui arrivoit ſans doute ſouvent de lui en donner un autre à la premiere occaſion ; de ſorte qu'il me ſemble que les termes de ſa langue ne purent devenir fixes & aſſurés qu'après les avoir gravés dans ſa mémoire par un long uſage. Si ſa poſtérité ſe multiplia de bonne heure, comme il eſt très-vraiſemblable, il n'y auroit rien de ridicule à ſuppoſer que la diſperſion s'en fit avant que le langage fût parfaitement établi. Dans ce cas, chaque peuplade eut la liberté de former une nouvelle langue ;

ils retenoient bien quelque choſe de celle de leurs peres; mais le nombre des mots qu'ils en conſervoient étoit ſi petit en comparaiſon des nouveaux qu'ils inventoient, qu'on peut la regarder comme différente de la premiere; plus ils s'éloignoient de la ſource, plus il y avoit de différence dans leur langage. J'enviſage ces premieres colonies par rapport à la langue, ſous la même idée qu'une colonie d'enfans qu'on enverroit dans un pays deſert avant qu'ils euſſent appris leur langue maternelle: ils ne ſauroient qu'un petit nombre de mots qu'ils prononceroient mal, & ils ſeroient obligés d'en inventer d'autres à chaque nouvelle idée qui ſe préſenteroit à leur eſprit. Qu'arriveroit-il de cela? Ils ſe formeroient un langage qui auroit à la vérité quelque rapport avec celui du pays d'où ils ſeroient ſortis, mais il ne paſſeroit jamais pour être le même.

L'on ne ſauroit donc, cher Yn-Che-Chan, poſer comme une choſe certaine que cet homme, ſauvé miraculeuſement des eaux du déluge, ait conſervé la langue primitive. Tout ce que l'on peut dire de plus ſpécieux, c'eſt qu'il fut du nombre de ceux qui reſterent auprès de la ſouche commune du genre humain, & qui parlerent toujours la langue du

premier homme. Celui-ci vécut neuf cens trente ans, & put aiſément converſer avec le pere de celui qui échappa à cette inondation univerſelle. En cas qu'il ait habité dans le même lieu, il eſt naturel de croire qu'il parloit la même langue, & que ce fut auſſi celle de ſon fils. Dans cette ſuppoſition il ſera vrai de dire que cette langue primitive fut la ſeule conſervée ſur la terre, & que ce fut celle que l'on parla d'abord après le déluge: mais combien n'eſt-on pas obligé de faire de ſuppoſitions pour en venir à cette concluſion générale?

Quoi qu'il en ſoit de cette langue, il eſt sûr que dans la ſuppoſition d'un déluge univerſel, tel que les Juifs & les Chrétiens l'enſeignent, il ne reſta dans le monde qu'une ſeule langue. Quelques ſiécles après cet événement, il s'en forma d'autres, & il arriva que chaque peuple en eut une qui lui fut propre. On demande parmi quel peuple, & dans quel pays s'eſt conſervée celle que parloient les hommes échappés au déluge. Je t'ai fait voir que ce ne pouvoit pas être celle qui a été en uſage parmi les Juifs, & dans laquelle leurs livres ſont écrits. Je ne crois pas devoir t'entretenir de pluſieurs autres conjectures qui ont été faites par les Savans, ni de l'opinion de quelques-uns qui s'imaginent

qu'elle ne subsiste plus aujourd'hui, & qu'il y a bien des siécles qu'elle est éteinte. Il me suffira de remarquer qu'ils se trompent tous également; que cette langue n'est aucune de celles qu'ils ont imaginées; qu'elle est encore en usage, & que le peuple qui a eu la gloire de la conserver, est le nôtre.

Porte-toi bien.

*De Rome, le . . .*

## LETTRE CL.

### I-Tuly, à Yn-Che-Chan.

UN Seigneur Anglois à qui je ne puis rien refuser, m'engage à parcourir avec lui une partie de l'Italie. Tu te doutes bien que, toujours en chemin, & ne restant dans chaque endroit qu'autant que notre curiosité nous y retiendra, tout notre tems sera consacré à examiner & à écrire ce qui nous aura paru mériter notre attention; ainsi je pourrai être quelques mois sans te donner de mes nouvelles. Je connois ta tendre amitié pour moi, & je sçais combien tu serois alarmé de mon silence; j'ai donc cru devoir t'en expliquer le

motif, afin de prévenir tes inquiétudes sur ma santé qui, graces à Dieu, est parfaite.

Je ne puis trop me féliciter de l'acquisition que je viens de faire d'un ami estimable, en la personne du jeune Milord D..... de pareils trésors ne se trouvent pas aisément ; & si l'on rencontre de vrais amis en Italie, rarement ils y ont pris naissance. Un homme qui n'y veut pas risquer ses jours, doit être fort réservé sur les nouvelles connoissances qu'il fait, & sur-tout sur celles que procure l'amour. Etre amoureux en Italie est un crime que l'on n'expie que par tout son sang. Il y a ici, comme en Espagne, de ces traîtres qui, pour une récompense même assez médiocre, ne se font pas une affaire de délivrer un jaloux de ses soupçons, bien ou mal fondés ; ils lui donnent de sang-froid un coup de poignard par derrière ; & avec le même sang-froid se réfugient dans une Eglise pour rendre graces à Dieu d'avoir livré un homme non préparé à la mort subite, à toute la fureur du diable, du moins suivant les principes de la Religion des Chrétiens.

Milord D... à l'âge de vingt ans a tout l'acquit d'un sage Philosophe, & joint au goût solide & réfléchi d'un An-

glois toute la politeſſe & les graces d'un François : il parle ſix langues étrangeres avec la même facilité que ſa langue maternelle. La bonne éducation de ce jeune Seigneur condamne celle que l'on donne ordinairement en France aux enfans les plus qualifiés ; & à ce propos je vais te donner une idée de l'éducation des jeunes Seigneurs François. A peine ſont-ils ſortis hors des mains des femmes, qu'on les met entre celles des Gouverneurs & des Précepteurs ; & qu'y apprennent-ils de ces perſonnages-là ? preſque rien. Ils ont un ſoupçon de Latin, une légere idée de l'Hiſtoire, de la Géographie & des Mathématiques ; & pour peu qu'un jeune homme ſçache danſer avec grace, manier un cheval avec adreſſe, & chanter dans un Opera une ariette à livre ouvert, il a tous les talens qui doivent le faire briller dans les compagnies du *bon ton*, c'eſt-à-dire dans les cercles de ces gens qui s'étudient à défigurer la nature, en ſubſtituant aux graces naturelles des grimaces & des minauderies qui les rendent du dernier ridicule : ils eſtropient la beauté de leur Langue par des mots vuides de ſens qui jamais n'ont été faits pour aller enſemble ; & celui qui parle ce miſérable jargon, appellé *perſifflage* par les créateurs de termes

nouveaux, eſt regardé comme un homme *adorable* & *divin*.

Je t'avouerai, mon cher Yn-Che-Chan, que la premiere fois que je me trouvai dans ces brillantes aſſemblées du *bon ton*, je ne compris rien à la converſation des prétendus gens d'eſprit qu'on admiroit : j'entendois de ces mots *qui hurlent d'effroi de ſe voir accouplés*; de ces phraſes ſi ſingulieres que, quoique je ſçache paſſablement le François, je crus être dans un pays étranger à la France, ce qui m'amuſa beaucoup. Je ne me divertis pas moins des pirouettes continuelles & des *ré, mi, fa, ſol* des jeunes Marquis François, & je ne détournai les yeux de deſſus ces automates voltigeans, que pour les attacher ſur les mines de ces femmes que l'on nomme à Paris *petites-maîtreſſes*, qui ont au naturel le mouvement & le maintien de nos pagodes, & l'original de nos bouffons.

Tout ſe reſſent en France de cet excellent goût de la bonne compagnie ; la muſique y eſt *eſtrapaçonnée*, au lieu de cette majeſté qui autrefois en faiſoit les délices. On pourroit comparer le goſier des François, depuis qu'ils ont adopté le chant Italien, à un fleuret qu'une main légere fait aller d'eſtoc & de taille. La danſe, inventée pour donner au

corps toutes les graces dont il eſt ſuſceptible, n'eſt à préſent eſtimée que quand elle eſt exécutée par de vigoureux caprioleurs, qui font les contorſions les plus ridicules.

Les bonnes Piéces de théâtre ſont fort rares, mais les mauvaiſes abondent. Tel Poëte qui par ſes brillans talens auroit dû mériter l'amour de ſa patrie, en devient juſtement un objet d'horreur, en faiſant paroître ſur le bord de ſon cercueil un Ouvrage qui attaque ce qu'il y a de plus ſacré.

Voilà, cher Yn-Che-Chan, aujourd'hui le goût dominant d'une Nation qui a été regardée comme l'enfant gâté de la nature, mais qui profite ſi peu de ſes dons. Milord D.... mon ami, eſt un parfait contraſte de ce portrait; il connoît la vertu & l'aime, & par ce moyen il eſt aimé généralement de tout le monde, car c'eſt, comme tu ſçais, cher Yn-Che-Chan, le privilége du vrai mérite.

Comme mon jeune Philoſophe aime les bons ouvrages, il entretient une correſpondance avec les principaux Libraires de l'Europe, qui lui envoient les nouveautés auſſi-tôt qu'elles paroiſſent. Il vient de recevoir une Brochure qui a pour titre : LES SONGES PHILOSOPHIQUES. Cet Ouvrage ingénieux

m'a fait un vrai plaisir, je ne doute pas que tu n'en ayes aussi à le lire. L'Auteur est un Gentilhomme François, qui n'a pas cru qu'un homme de condition pouvoit négliger l'étude ; aussi a-t-il donné plusieurs excellens Ouvrages qui tiennent un rang distingué dans les cabinets des gens de goût. Je t'envoie ce que j'ai pu ramasser des Oeuvres de ce Philosophe : je t'enverrai aussi le journal de mon voyage, où j'aurai du moins le mérite d'être sincere ; qualité qui n'est pas toujours celle des voyageurs. Adieu, cher Yn-Che-Chan, tu peux toujours m'écrire à la même adresse à Rome ; & à mon retour je ne manquerai pas de te donner de mes nouvelles.

*Fin des Lettres Chinoises.*

SONGES

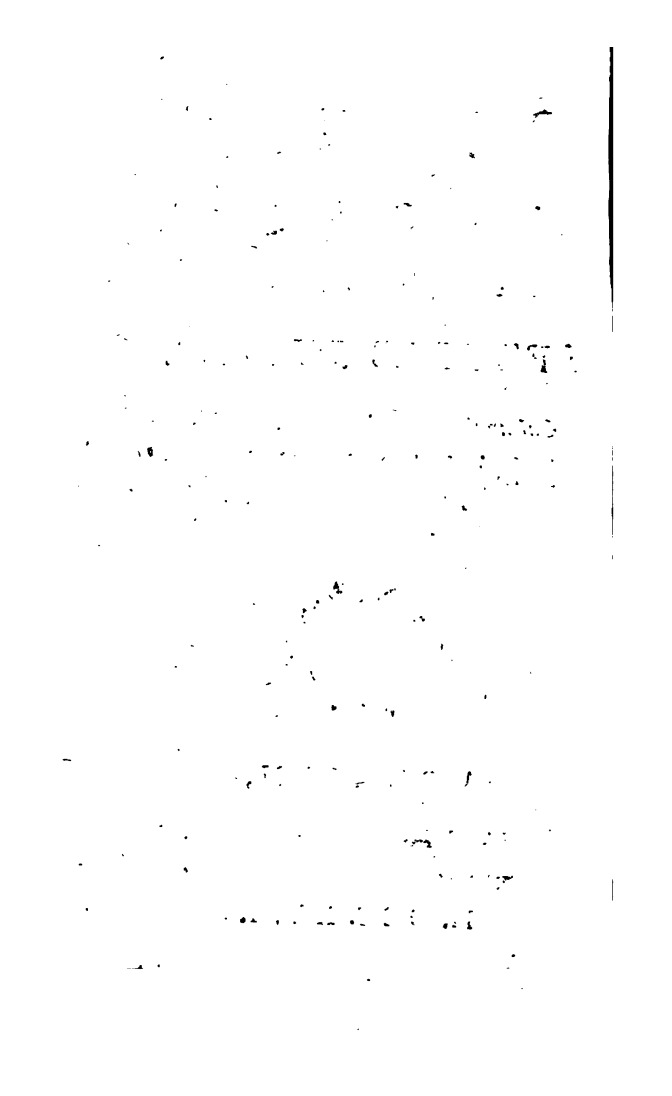
# SONGES
## PHILOSOPHIQUES,
PAR L'AUTEUR DES
## LETTRES JUIVES.

# SONGES
## PHILOSOPHIQUES,
PAR L'AUTEUR DES
## LETTRES JUIVES.

*Calumniarii si quis autem voluerit,*
. . . . . .
*Fictis jocari nos meminerit fabulis.*
PHÆDR. AUG. Lib. I. Fab. I.

A BERLIN,
SUIVANT LA COPIE ORIGINALE.

M. DCC. XLVI.



# DISCOURS
# PRÉLIMINAIRE.

PLUSIEURS Auteurs ont donné leurs ſonges pour des vérités, & ont voulu faire paſſer leurs rêveries pour des choſes très-eſſentielles; quant à nous, nous donnons les nôtres au Public, uniquement comme des ſonges. Nous jouiſſons du bonheur d'avoir une ame abſolument différente de celles dont parle M. Locke, & qu'il a prétendu n'être affectées d'aucune penſée pendant le ſommeil : nous avons au contraire très-peu d'idées lorſque nous veillons. Si notre réveil eſt une eſpéce de léthargie, notre ſommeil eſt une ſuite continuelle de notions toujours vives, toujours nouvelles & toujours ſingulieres. Lorſque nous veillons, nos connoiſſances ſont très-bornées, & la

plus grande faculté que nous ayons, c'eſt de nous reſſouvenir de ce qui nous affecte pendant la nuit; mais notre mémoire eſt ſi foible, que deux heures après notre réveil, nous oublions entierement ce que nous avons penſé. Ce défaut de mémoire nous a fait prendre la réſolution d'écrire, en nous levant, toutes les choſes qui étoient encore préſentes à notre eſprit. Nous donnons aujourd'hui au Public les premiers eſſais de notre travail: nous ne doutons pas qu'il ne nous en ſçache très-bon gré; & il y a trop de rêveurs en Europe pour que le recueil de nos ſonges ne trouve pas un grand nombre de partiſans.

# SONGES PHILOSOPHIQUES.

## PREMIER SONGE PHILOSOPHIQUE.

A PEINE commençois-je à dormir, je me figurai que j'étois dans un pays inconnu, ſitué dans les terres Auſtrales, qui n'étoit habité que par des Singes. Ces animaux vivoient d'une maniere parfaitement reſſemblante à celle des hommes ; & ce qui me parut encore plus ſurprenant, c'eſt qu'ils avoient l'uſage de la parole. Un d'eux m'aborda fort poliment, & me dit : *Je vois bien que vous êtes étranger, & je juge à votre figure que*

*vous êtes un Singe du Continent. Si je puis vous être de quelque utilité vous n'avez qu'à parler ; j'aime à obliger tous les honnêtes gens, & ſur-tout les étrangers.* Je tâchai de répondre le mieux qu'il me fut poſſible, à un compliment auſſi gracieux ; mon Singe repliqua à ſon tour d'une maniere encore plus engageante. Enfin je vins tout-à-coup à l'aimer, & il prit pour moi une véritable amitié. Nos deux cœurs ſe lierent étroitement par une ſimpathie naturelle, & leur union fut bientôt cimentée par une eſtime réciproque, ſans laquelle il n'eſt point d'amitié durable.

Après avoir paſſé quelques jours avec mon nouvel ami, & m'être ſoigneuſement informé des mœurs & des coutumes de ſa nation, elles me parurent très-raiſonnables. Le pays de *Singimanie* étoit un Etat républicain : la puiſſance y étoit partagée entre le peuple & le Sénat. Il y avoit un Gouverneur perpétuel, dont le pouvoir très-étendu entretenoit un juſte équilibre entre l'autorité du Sénat & celle du peuple. Ce Gouverneur, lorſque le Sénat vouloit réduire le peuple dans l'eſclavage, prenoit la défenſe du peuple ; quand le peuple prétendoit attenter au droit du Sénat, il ſoutenoit

les Sénateurs & protégeoit leur dignité.

Le Gouverneur étoit élu par des Députés du Sénat & du peuple ; & ainsi étant également redevable aux uns & aux autres de sa grandeur, rien ne l'obligeoit à pencher vers les uns plutôt que vers les autres. Il avoit toujours cinquante ans lorsqu'il étoit élu ; il falloit qu'il eût eu jusqu'à cet âge des mœurs pures. Quiconque pendant sa jeunesse avoit été débauché, adonné avec fureur au jeu, au vin & aux femmes, étoit pour jamais exclus de la suprême Magistrature. Les Singimanes étoient persuadés que nous conservons jusqu'à la fin de notre vie les mêmes passions qui ont régné avec violence plusieurs années dans notre cœur. Ils pensoient qu'à un certain âge les passions s'amortissent, mais qu'elles ne s'éteignent point, & que semblable à ces Volcans qui ne jettent des feux que par intervalles, mais qui peuvent embraser toute une contrée, de même les passions dans le cœur d'un vieillard sont des feux qui, pour couver sous la cendre, & pour paroître entierement éteints, n'en sont pas moins dangereux. Mon ami le Singimane me disoit que l'histoire de son pays étoit remplie de faits qui prou-

vent la vérité de ces sentimens. Il me racontoit les débauches du vieux Sénateur Sapagini, qui, malgré sa dévotion, étoit mort dans les bras d'une Courtisanne. Il me parloit encore d'un Colonel Singimane, qui vingt ans après avoir quitté le service & s'être fait dévot, juroit en sortant de l'Eglise, & s'enyvroit souvent.

Il falloit donc que le Gouverneur de Singimanie eût acquis pendant sa jeunesse, par une conduite sage & retenue, le droit de gouverner le peuple dans un âge avancé. Lorsqu'il atteignoit l'âge de soixante-cinq ans, il étoit obligé de se démettre de son autorité. Les Singimanes soutenoient qu'on doit diviser la vie du Singe en trois tems. Le premier est celui où il doit s'instruire, & ils étendoient cet âge jusqu'à cinquante ans. Le second, où il peut gouverner ses compatriotes, & ils vouloient que ce fût depuis cinquante jusqu'à soixante-cinq. Le troisiéme, où il devoit jouir du repos, & goûter tranquillement l'avantage d'être débarrassé du soin des affaires publiques, & même des domestiques.

Dès qu'un Singimane avoit atteint le treiziéme lustre, il étoit obligé de se démettre de toutes les charges qu'il pouvoit avoir. Il y avoit à ce sujet

une loi, qu'on appelloit *la loi favorable*, qui portoit que pour l'honneur de la vieilleſſe, & par le reſpect qu'on lui devoit, on lui avoit interdit la connoiſſance des grandes affaires, de peur que par des jugemens, produits par un génie affoibli par l'âge & par les fatigues, elle ne ſe proſtituât & ne tombât dans le mépris, les jeunes gens n'étant que trop portés à condamner les fautes des vieillards.

Il y avoit une autre loi, qu'on appelloit la *loi fondamentale*, par laquelle il étoit ordonné aux enfans *d'avoir pour leurs peres un reſpect de fils, aux peres une amitié de pere*. Cette loi, conſtruite dans des termes ſi ſimples, paroiſſoit d'abord puérile; mais l'explication courte qui l'accompagnoit, en montroit toute la ſageſſe. Par le reſpect du fils, on entendoit une obéiſſance ſans baſſeſſe, telle que doit être celle qui convient à un homme libre, & non point à un eſclave. Les Singimanes établiſſoient, comme un principe non-ſeulement certain, mais même inconteſtable parmi des Singes qui penſent, que les jeunes gens n'avoient aucune obligation aux Singes de famille de leur avoir donné la naiſſance, mais de les avoir élevés avec tendreſſe. Ils diſoient que la naiſſance étoit un

pur effet du hazard, produit par le plaiſir ; & que l'éducation étoit une action pénible, faite par la raiſon & par l'amitié. Quant à l'amour paternel, il ne conſiſtoit point dans les diſcours, mais dans les actions. Un pere, ſous le ſpécieux prétexte d'amaſſer du bien à ſes enfans, ne les laiſſoit point dans l'indigence pendant ſa vie. Il partageoit avec eux ſes revenus, & leur donnoit abondamment tout ce qui leur étoit néceſſaire ; il ne leur refuſoit que le ſuperflu. Dès qu'une jeune perſonne étoit en âge de ſe marier, la tendreſſe paternelle ne ſervoit point d'excuſe à l'avarice ; le pere payoit ſa dot, & la prétendue douleur de ſe ſéparer de ſa fille ne lui fourniſſoit point les moyens de lui refuſer un époux. Enfin l'amour des peres ſe meſuroit aux bienfaits dont ils combloient leurs enfans, & le reſpect des enfans à la tendre & vive reconnoiſſance qu'ils en avoient.

Les loix des Singimanes pour le mariage réuniſſoient une partie de celles des Chrétiens, & une partie de celles des Turcs. Ils diſoient que le mariage étant fait uniquement pour rendre le Singe heureux, en l'aſſociant à une Guenuche aimable, qui lui plût, & qui lui donnât des enfans, dès que cette union

produiſoit un effet entierement contraire, que la Guenuche étoit ſtérile, ou qu'elle étoit d'un caractere incompatible avec celui du Singe ſon époux, on ne pouvoit trop tôt les ſéparer ; puiſque les ſages Légiſlateurs n'avoient fait des loix que pour rendre les Singimanes heureux, & non pas pour leur forger de nouveaux ſupplices, & les accabler de nouvelles chaînes ; les maux auxquels la nature les a ſoumis, n'étant déja qu'en trop grand nombre. *Séparer*, me diſoit quelquefois mon ami, *un Singe & une Guenuche qui ne s'aiment point, c'eſt rendre quatre perſonnes ſatisfaites. Le Singe épouſe une autre Guenuche qui lui convient ; voilà un couple heureux. La Guenuche prend pour époux un Singe qui s'accorde avec elle, voilà encore deux perſonnes contentes. Ainſi par une ſage ſéparation non-ſeulement on finit les peines des deux infortunés, mais on rend quatre citoyens contens. Qu'arrive-t-il de là ? Que l'Etat en devient beaucoup plus peuplé ; que l'union eſt dans les familles ; qu'un Singe qui craint de perdre ſa Guenuche eſt toujours tendre, toujours empreſſé, enfin toujours amant, quoique mari ; & qu'une Guenuche, qui à ſon tour veut conſerver ſon époux, eſt uniquement occupée du ſoin de lui plaire.*

Les Singimanes n'avoient point de Prêtres ; ils avoient cependant des Temples dans lesquels on voyoit plusieurs tableaux. Ils disoient que la peinture suppléoit chez les ignorans au défaut de ne sçavoir pas lire ; ils prétendoient que la principale utilité de cet art étoit de perpétuer souvent le souvenir des actions saintes & utiles à la société.

Les Singimanes disoient que quiconque étoit vertueux, étoit Prêtre de la vérité, & par conséquent de l'Etre suprême, qui lui-même est la *vérité*. Ils ne pouvoient comprendre, à ce que m'assuroit mon ami, que les Singes du Continent eussent un Etat ecclésiastique, comme un Etat militaire & politique. Mon ami ne revenoit point de son étonnement, lorsque je lui apprenois que nous faisions des recrues de Prêtres comme de soldats ; qu'il y avoit des maisons destinées à les nourrir, dans lesquelles ils passoient les trois quarts de leur vie dans l'oisiveté, inutiles à la société, à charge à la République, & presque toujours occupés des moyens de la troubler pour se rendre plus considérables. *Comment êtes-vous assez peu sage*, me disoit mon ami le Singe, *pour ne pas vous appercevoir que celui qui a le plus de vertu est le plus*

*digne d'offrir les vœux du peuple à la Divinité ? Faut-il une grande ſcience pour dire,* Dieu puiſſant, Être des Etres, Auteur & Conſervateur de la Nature, daigne nous rendre bons, & donne-nous notre néceſſaire ? *Nous ne faiſons jamais d'autre priere. Faut-il étudier des années conſécutives pour dire une choſe que le cœur & l'eſprit nous dictent ?*

Les exhortations que nous prononçons dans nos Temples pour nous exciter à la vertu, ſont des diſcours ſimples, & tels que ceux qu'un bon pere de famille doit tenir à ſes enfans. Le premier Singe qui veut parler parle, & les autres l'écoutent ; ils font plus, ils ſuivent ſes conſeils, parce qu'il n'y a que des Singes en état de parler ſagement qui oſent prendre la parole, & que la modeſtie & la retenue eſt le partage des vieux Singes.

Quant à notre Religion & aux préceptes qu'elle enſeigne, tout eſt contenu dans un écrit de trois feuilles, & tout y eſt ſi clair, que jamais perſonne ne s'eſt aviſé de vouloir l'embrouiller par des explications. Nos Légiſlateurs ont parlé pour être entendus ; il n'y a dans leurs Loix ni paraboles, ni métaphores, ni ſens figurés, encore moins de myſtères ; tout eſt

clair, tout eſt ſimple, tout eſt naturel. Nous ferions bruler un Singe qui voudroit chercher à obſcurcir la vérité par des commentaires inutiles. Notre Loi nous dit que nous devons aimer les Singes nos concitoyens, & ne pas leur faire ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît : c'en eſt aſſez ; nous rempliſſons nos devoirs ; nous ne diſcutons point les choſes, nous les faiſons. Je ne pouvois aſſez admirer le bon ſens des Singimanes, lorſque je m'éveillai tout à coup, & je vis que la véritable ſageſſe n'étoit plus qu'un ſonge dans ce monde.

## SECOND SONGE PHILOSOPHIQUE.

MOn imagination avoit été ſi affectée des diſcours de mon Singimane que, contre mon ordinaire, je me reſſouvins toute la journée de mon ſonge ; auſſi à peine me fus-je couché, que le ſommeil me rendit encore la préſence & la converſation de mon cher ami. *J'ai réſolu*, me dit-il, *de faire un voyage dans le Continent ; je veux m'inſtruire à fond des mœurs & des con-*

*tumes des Singimanes qui l'habitent, & je compte que vous voudrez bien m'accompagner.* J'acceptai volontiers l'offre qu'il me faiſoit, & je quittai avec lui la Singimanie.

Après avoir traverſé une étendue de mer aſſez conſidérable, le pays où notre bâtiment aborda, s'appelloit l'*Ourſimanie.* Les hommes qui l'habitoient avoient un eſtomac comme celui des ours, & les Phyſiciens prétendoient que l'intérieur de cette partie répondoit à la configuration extérieure; ce qui donnoit à ces hommes un caractère dur & ruſtre.

Un Souverain Ourſimane, homme d'un génie ſupérieur, mais ſingulier, réſolut de changer les mœurs & les coutumes de ſes ſujets. Il leur ordonna de ſe raſer le poil le plus près de la chair qu'il leur ſeroit poſſible, eſperant que leur rendant la peau plus unie, ils détruiroient peu à peu tout ce qu'ils avoient de ſauvage; mais un nombre infini de perſonnes ne purent ſe réſoudre à ſacrifier leur poil. Le Prince penſa périr pluſieurs fois; cependant ſa fermeté l'emporta, & le poil fut raſé. Après cette premiere victoire ſur les préjugés de ſes ſujets, il envoya les principaux dans les pays étrangers, afin que le changement d'air, & le ſe-

cours d'habiles Médecins qu'ils y trouveroient, achevaſſent d'ôter de leur eſtomac tout ce qui pouvoit encore y reſter de l'ours. Cet expédient réuſſit parfaitement bien, & dans peu d'années les Courtiſans Ourſimanes n'eurent plus rien de ſemblable avec leurs autres compatriotes.

Le grand Prince qui avoit opéré ce miracle, étant mort, les Seigneurs Ourſimanes ont toujours continué à ſe garantir du retour du poil d'ours; mais il a recru au peuple, & il y a apparence qu'il deviendra tous les jours plus long, parce qu'on a laiſſé ſortir du pays, depuis environ deux ans, un grand nombre de Barbiers & de Chirurgiens étrangers que le Prince avoit eu ſoin d'attirer dans ſes Etats, pour qu'on pût trouver également dans le pays, & hors du pays, des ſecours pour raſer le poil, & pour l'empêcher de recroître.

Mon ami le Singimane s'étant aviſé de condamner cette conduite, on le trouva ſi mauvais qu'on réſolut de lui faire ſubir la peine à laquelle on condamne ceux qui déſapprouvent les ſottiſes que font les Grands. Ordinairement un muſicien joue un air avec deux petits bâtons ſur la plante des pieds du criminel, & ce concert dure juſqu'à

ce que la premiere peau ſoit enlevée. Quelquefois un Chirurgien applique avec un inſtrument fait en forme de foüet, cinquante ou ſoixante ventouſes ſur les épaules ; on guérit enſuite le patient, en le conduiſant ſur les frontieres de la mer Glaciale, & en lui appliquant un grand morceau de glace ſur ſes plaies.

Mon ami le Singimane averti par un homme charitable du ſort qui le menaçoit, me pria de partir au plutôt ; c'eſt ce que nous fimes, & après quelques jours de marche, nous arrivâmes dans un pays, où le peuple nous parut beaucoup plus affable que ne l'étoit celui que nous avions quitté. Nous étions cependant dans un grand embarras, l'argent nous manquoit, & la précipitation avec laquelle nous nous étions ſauvés, ne nous avoit pas laiſſé le tems de prendre certaines meſures. Nous ne pouvions nous réſoudre à demander l'aumône ; nous primes le parti de faire, pour vivre, le même métier que faiſoit un grand nombre de *Fuſiliens*, c'étoit ainſi qu'on appelloit les gens chez leſquels nous étions. Quant à moi, la foibleſſe de mon cerveau ne me permit pas d'embraſſer ce métier ; il conſiſtoit principalement à faire adroitement & leſtement une pirouette ſur

un talon, en tenant sur l'épaule une longue sarbacane à tirer des poids. Dès que mon compagnon de voyage se fut enrollé dans sa nouvelle profession, on lui serra étroitement les jambes avec deux morceaux de toile blanche, on lui racourcit son habit de plus d'un tiers, on rétrecit si fort ses culottes, qu'il avoit peine à se baisser, & on commença à l'exercer. On le faisoit piroüetter à droite, à gauche, & quand sa pirollette étoit ou trop lente, ou trop précipitée, on lui pinçoit le derriere si fort, que la douleur l'obligeoit à faire une grimace qui faisoit rire tous ses camarades, ce qui leur attiroit des coups de canne sérieux & le silence étant un des principaux points de l'exercice de la sarbacane.

Les Fusiliens voyant que le Singimane ne pourroit jamais apprendre son métier, lui donnerent son congé. Nous fûmes donc obligés, lui & moi, de continuer notre toute. Nous marchâmes plusieurs jours; enfin nous arrivâmes dans un pays où les gens nous accablerent d'abord de caresses & d'embrassades. Nous crûmes que nous allions être les mortels les plus fortunés; mais nous ne fûmes pas long-tems à nous appercevoir que nous devions peu compter sur les avances qu'on nous avoit

avoit faites. Le Royaume où nous étions, étoit celui des *Changijournes*.* Ces peuples descendoient d'un amour incestueux du génie *Saillie* & de la Déesse *Légereté*; à peine pensoient-ils un jour de suite de la même maniere. Au reste ils étoient polis, affables, spirituels; mais ces qualités ne servoient qu'à les faire plaindre davantage de leurs amis, qui voyoient avec regret qu'ils ne fissent pas usage de leurs connoissances pour prendre un caractère plus stable & plus solide. Quant à leurs ennemis, ils tiroient avantage de leur circonstance pour les tourner en ridicule. Dans les premiers cinq jours que nous restâmes dans ce pays, nous fûmes obligés de nous faire habiller de six différentes manieres. Un jour que nous croyions être fort à la mode, notre étonnement ne fut pas médiocre, lorsque nous apperçûmes à cinq heures du soir que nos habits avoient vieilli, & que nous étions vêtus à l'antique. Nous fûmes exposés pendant le reste de la journée aux plaisanteries de plusieurs Changijournes; car ils étoient en général railleurs, & quoiqu'ils fissent beaucoup de politesse aux étrangers, ils aimoient à leur don-

* Les Franç...

ner un ridicule. Ils se regardoient au-dessus des autres peuples, & ils se figuroient que l'esprit étoit leur appanage, au préjudice des autres nations. L'humeur des Changijournes ennuya mon ami le Singe. *Ces gens*, me dit-il un jour, *sont cent fois plus singes que ceux d'une petite Isle auprès de Singimanie, où nous exilons nos compatriotes dont la cervelle est un peu dérangée. Ils sautent, ils gambadent, ils sifflent, ils parlent sans s'en appercevoir. Ils sont aimables, il est vrai, mais ils sont dangereux : une folie enjoüée & gracieuse est plus contagieuse qu'une folie triste & mélancholique. Fuyons, mon cher, éloignons-nous d'un pays où l'inconstance regne également chez les Grands & chez les petits, où la folie a des graces assez dangereuses pour ébranler la sagesse, & où le cœur le plus sévere court risque d'être la dupe d'un esprit séduisant.*

Je consentis à ce que souhaitoit mon cher Singimane; je quittai les Changijournes, & je passai chez les *Libertins.** Ce nom convenoit parfaitement au peuple chez lequel j'arrivai : il aimoit infiniment sa liberté; mais il poussoit jusqu'à l'extravagance l'amour qu'il avoit pour elle, & à force de vou-

* Les Angl...

loir être libre, il étoit l'eſclave de la crainte imaginaire de ne tomber dans la ſujetion. Enfin la liberté des Libertins pourroit être nommée auſſi ſouvent libertinage que liberté. Les particuliers écrivoient ſans ménagement contre le Souverain; ils croyoient conſerver pour leur Prince le reſpect qui lui étoit dû, dès qu'ils n'attaquoient perſonnellement que ſes Miniſtres: quant à ceux-là, ils les traitoient ſouvent avec le plus cruel mépris, & ils aſſûroient qu'une pareille inſolence étoit fort eſſentielle à la conſervation de la liberté de la Nation. Il arrivoit de cette licence effrénée, que les Libertins ſe déchiroient & ſe maſſacroient mutuellement dans des guerres civiles, qui étoient très-fréquentes chez eux. Le frere égorgeoit le frere, le pere portoit le couteau dans le ſein du fils. Il y avoit très-peu de familles chez les Libertins, dans laquelle il n'y eût pluſieurs perſonnes qui avoient été pendues, ou qui avoient eu le cou coupé. Les Libertins avoient naturellement de l'eſprit & de la pénétration; ils aimoient les arts & les ſciences, ils cultivoient la Philoſophie; mais elle leur ſervoit à éclairer leur eſprit, & ne produiſoit que très-peu d'effet ſur leur cœur, car ils étoient remplis de

vanité. Non-seulement ils mépriſoient les étrangers, mais ils les haïſſoient. Ils étoient généreux; ils avoient de la pitié pour les gens qu'ils voyoient ſouffrir; ils étoient jaloux de tout ce qui pouvoit flétrir leur honneur; & par une contrariété incompréhenſible, ils n'avoient preſque aucune idée de l'hoſpitalité, ou du moins paroiſſoit-il par leur conduite qu'ils n'en avoient aucune. Ils aimoient à voir couler le ſang humain, & payoient des gladiateurs. Ils étoient aſſez ſages pour tolerer toutes les Religions, & cependant ils haïſſoient ceux qui n'étoient point de la leur; & ce qui paſſe toute imagination, c'eſt que la plûpart d'eux ne croyoient pas celle qu'ils profeſſoient meilleure que celle qu'ils haïſſoient dans les autres. Enfin les Libertins, conſidérés d'un certain côté, étoient le peuple le plus eſtimable de l'Univers; & regardé d'un autre côté, c'étoit le peuple le plus inſenſé & le moins heureux. *Parlons*, me dit mon Singe, *quittons des gens qui nous réduiſent dans la néceſſité de ne ſçavoir ſi nous devons leur accorder l'eſtime la plus parfaite, ou ſi nous devons les mépriſer.*

Je ſuivis les conſeils de mon ami. Nous traversâmes de hautes montagnes; enfin, après un voyage aſſez

long, nous arrivâmes chez les *Papimanes*. * A peine y fûmes-nous, qu'il penſa en couter la vie à mon ami. Un ſoir qu'il ſe retiroit chez lui, il fut attaqué dans la rue par trois braves, qui le prenant pour un Gentilhomme François qui étoit amoureux de la maîtreſſe d'un Chanoine, le bleſſerent dangereuſement. Quelques ſoldats, qui faiſoient la patrouille, & qui n'étoient pas éloignés, accoururent à ſon ſecours, & mirent en fuite ſes aſſaſſins. Je ne ſçaurois exprimer quelle étoit ma douleur de l'état où je vis mon camarade; cependant ſa bleſſure étant legere, il étoit ſur le point de ſortir de ſa chambre, lorſqu'il lui arriva une affaire très fâcheuſe. Un jeune enfant vint ſe jetter en pleurs à ſes pieds, & le ſupplia de le défendre contre la barbarie de deux hommes qui le pourſuivoient, un raſoir à la main. Le courageux Singe n'héſita pas à prendre la défenſe de cet enfant; il demanda fierement à ſes ennemis pourquoi ils vouloient lui faire violence. » Nous avons » nos raiſons, répondirent-ils, & c'eſt » pour ſon bien que nous travaillons ». Alors ils apprirent au Singimane qu'ils vouloient faire une certaine opération

* Les Ital. . .

à ce garçon. » Il y a une place vacan-» te, ajouterent-ils, à la Chapelle du » Grand Pontife de Papimanie, & il » ne doit pas perdre cette occasion ». Mon camarade, indigné également, & contre ces Barbares, & contre le Prince qui souffroit que pour un vain plaisir on enlevât à un homme le pouvoir d'avoir des enfans, se répandit en injures contre une coutume aussi cruelle; & passant des discours aux actions, il sauta sur ces deux hommes, & les auroit défigurés s'ils ne se fussent retirés. *Partons*, me dit-il, mon cher ami, *quittons un pays, où les plus grands crimes sont autorisés par l'approbation du Souverain & par l'usage, où les habitans respectent assez peu leurs semblables pour leur enlever ce qui fixe leur état, afin de flatter leurs oreilles par quelques sons plus doux. Puisse périr à jamais la Nation qui paye les amusemens par un crime qui deshonore la société!*

Nous quittâmes la Papimanie, & nous allâmes chez les *Jaunimanes*. * Ce peuple étoit fier, taciturne, paresseux superstitieux à l'excès; mais brave, fidéle à son Roi, zelé pour sa patrie, l'esclave des femmes, & le tyran en

* Les Esp. . . .

même-tems. Mon ami s'accommodoit assez du caractère de ce peuple : il disoit qu'un homme fier, mais taciturne, étoit beaucoup moins incommode qu'un homme fier, & qui parloit toujours de lui ; ainsi il passoit aux Jaunimanes leur fierté en faveur de leur silence & de leur air réservé. Quant à la paresse, il disoit que ce vice ne faisoit rien aux étrangers, & qu'il ne nuisoit qu'aux habitans du pays. Il ne desapprouvoit point non plus le respect que les Jaunimanes avoient pour les femmes, & le soin qu'ils prenoient cependant pour s'assurer de leur fidélité. Il pensoit qu'il faut avoir un grand fond de bon sens pour sçavoir retenir dans les régles du devoir les gens qu'on respecte, & vers lesquels un violent penchant nous entraîne. Quant à la superstition, il disoit que toutes les créatures y étoient portées naturellement, qu'il falloit louer & admirer celles qui sçavoient s'en garantir ; mais qu'on devoit plaindre & ne pas mépriser celles qui en subissoient le joug. Il sentit bientôt qu'il raisonnoit peu conséquemment sur ce dernier article. Un jour qu'il étoit dans les rues, occupé à voir passer une procession, comme la chasse d'une Sainte étoit vis-à-vis de lui, il se mit à se gratter sous la cuisse, chose

très ordinaire chez les Singes : elle fut cependant interprétée d'une maniere ſiniſtre par les Prêtres. On arrêta le pauvre Singe, il fut mis à l'Inquiſition. Son procès étant inſtruit, on le condamna à être brulé, pour avoir témérairement oſé ſe grater ſous la cuiſſe, & montrer le derriere devant la chaſſe de la bienheureuſe *Marie d'Agreda*. Lorſqu'on lui prononça ſon arrêt & qu'on le conduiſoit au ſupplice, il comprit alors que le pire de tous les maux, c'eſt la ſuperſtition. Cependant comme on l'attachoit au bucher, la douleur que je reſſentois de voir le triſte ſort de mon camarade, m'éveilla, & je fus charmé de me trouver dans mon lit, bien éloigné des Inquiſiteurs.

## TROISIEME SONGE PHILOSOPHIQUE.

J'Avois ſoupé très légérement, & je dormois d'un ſommeil tranquille, lorſque je me figurai que j'entrois dans un vaſte palais, ſur la porte duquel on avoit écrit en lettres d'or ; *Palais du ſort*. Je ne voyois aucune architecture réguliere dans ce vaſte bâtiment ; tout y ſem-

y ſembloit être bâti au hazard. En ſortant d'une grande chambre baſſe, on entroit dans une autre petite élevée ; il y avoit des appartemens quarrés, longs, triangulaires, ovales, octogones. Enfin j'arrivai dans une grande ſale : on liſoit ces mots ſur le fronton de la porte ; *Salon de la deſtinée.* Je fus agréablement ſurpris de voir dans cette chambre les Dieux à table ; Jupiter leur avoit donné un feſtin où ils s'étoient tous raſſemblés. Quand ils furent raſſaſiés, pleins de nectar & d'ambroiſie, une douce yvreſſe s'empara de leurs ſens. Jupiter, leur ſuprême Chef, ſe trouvant de très-bonne humeur, leur parla dans ces termes : *Il y a long-tems que nous n'avons pris le plaiſir de créer des ames humaines ; c'eſt cependant un de nos plus agréables amuſemens à la fin de nos feſtins : achevons donc celui-ci par un divertiſſement auſſi comique, & qui ſemble ne nous être permis que lorſque le nectar nous empêche de nous occuper à quelque choſe de plus ſérieux.*

Tous les Dieux applaudirent à leur Chef, & commencerent à former des ames, dans leſquelles ils mirent les qualités qu'ils trouvoient les plus ſingulieres. Momus faiſoit des Bouffons, de mauvais Plaiſans ; Apollon des Poë-

tes, des Hiſtoriens, des Orateurs, des Critiques, des Peintres & des Sculpteurs. Momus, qui n'étoit pas éloigné d'Apollon, retouchoit à tous les ouvrages de ce Dieu du Parnaſſe, & leur ſoufflioit un eſprit de folie : Mercure fabriquoit des Voleurs, des Gens d'affaires, des Partiſans, des Entrepreneurs, & il donnoit à toutes ces ames approchant la même figure. Vénus formoit des Coquettes, des Courtiſannes ; Minerve faiſoit des Prudes ; Mars formoit des Guerriers, des Paladins, des Chevaliers errans, des Breteurs ; Bellone des Amazones & des Vivandieres ; Morphée, le Dieu des Songes, créoit des Philoſophes. Tous les Dieux & toutes les Déeſſes rioient beaucoup en conſidérant leurs ouvrages ; ils diſputoient entr'eux pour ſçavoir quel étoit celui qui avoit compoſé le plus ridicule. Cependant Jupiter, maniant ſa barbe gravement d'une main, & tenant une grande taſſe d'ambroiſie de l'autre, diſoit d'un air malin & mépriſant : *Foibles & inſenſés mortels ! vantez-vous donc, lorſque vous ſerez ſur la terre, de joüir d'une parfaite liberté, vous qui fûtes faits dans notre yvreſſe, pour être le joüet & le caprice de la fortune : Vous ignorez ce qui peut vous arriver d'un moment à l'autre,*

*vous êtes par votre premiere action déterminés invinciblement à votre seconde, & par votre seconde à votre troisieme ; & vous dites cependant hardiment : Nous faisons une chose parce que nous la voulons. Et pourquoi la voulez-vous ? Si vous n'étiez pas créés dans notre yvresse, & par conséquent destinés à vous ressentir toujours du principe dont vous sortez ne devriez-vous pas connoître ; que dire que vous voulez une chose parce que vous la voulez, ce n'est rien dire : car est-ce sans raison que vous la voulez ? Il faudroit donc alors que le néant produisît un effet ; & si vous la voulez par une raison, vous êtes donc déterminés par cette raison, & cette raison l'est par une autre ; ainsi vous n'avez, viles créatures, malgré votre vanité, aucune liberté.*

Le Destin, qui étoit auprès de Jupiter, applaudit beaucoup à son discours, & lui dit : » Roi de l'Olympe ! » il me paroît que les Dieux ont assez » créés d'ames aujourd'hui, & que la » quantité en est assez suffisante pour » qu'on ne les livre «. *Vous avez raison*, répondit Jupiter. Aussi-tôt il ordonna qu'on mît toutes ces ames dans un grand crible, dont les trous étoient un peu éloignés ; il y avoit une inscription autour de chaque trou. J'en lûs deux ou trois qui étoient au milieu du

crible: *Trou des Princes*, & à côté, *Trou des Paſtres & des Bergers: Trou des Papes*, & à côté, *Trou des Payſans*. La largeur d'un quart de pouce ſéparoit les trous où paſſoient les ames deſtinées à jouer ſur la terre le plus grand rôle, des autres trous qui ſervoient aux ames qui devoient entrer dans le corps des plus miſérables mendians. Lorſque tous les Dieux eurent jetté, avec un air de mépris, les ames qu'ils avoient créées, dans le crible, le Deſtin l'agita violemment, & les ames tomberent ſur la terre par les trous différens. Je fus ſi frappé de cette viſion, que je m'éveillai, & je conçus que le ſort que j'aurai dans ce monde, dépendoit du trou où j'avois paſſé.

## QUATRIEME SONGE PHILOSOPHIQUE.

JE croyois être dans une grande ſale qui reſſembloit à une halle, dans le fond de laquelle étoient écrits ces mots: *Séjour de l'Envie & de la Miſere.* Il y avoit beaucoup de gens qui travailloient à divers métiers, qui me parurent comiques: j'en vis pluſieurs qui

étoient occupés à faire paſſer de petits grains de millet au travers du trou d'une aiguille, & lorſqu'après bien de la peine ils en étoient venus à bout, ils ramaſſoient ſoigneuſement tous les grains de millet, & les enfiloient à un cordon; ils les pendoient enſuite à différens piliers, ſelon la quantité & la groſſeur des grains qu'ils contenoient. On liſoit ſur certains piliers, *Chapelets épiques*; ſur d'autres, *Chapelets lyriques*; ſur quelques-uns, *Chapelets élégiaques*: il y avoit encore pluſieurs autres noms de Chapelets, que je n'ai pas retenus. Lorſque les faiſeurs de Chapelets ne pouvoient pas faire paſſer leurs grains par le trou de leur aiguille, on les eût pris pour des Démoniaques: ils ſe tourmentoient, ils s'agitoient, ils ſe mordoient les doigts, ils rongeoient leurs ongles, ils regardoient le ciel, ils parloient tout bas, quelquefois tout haut, ſans qu'on pût rien comprendre à leur diſcours. Je remarquai cependant quelques perſonnes qui faiſoient paſſer très ſubtilement leurs grains dans leur aiguille: je crus reconnoître Voltaire & Pyron parmi ces gens; mais leur adreſſe leur attiroit l'envie de tous leurs camarades. Ils diſoient que leur grain étoit trop petit, que le trou de leur aiguille étoit trop

large : ils leur reprochoient auſſi de ne point enfiler, avec aſſez d'ordre, les grains, lorſqu'ils avoient paſſé par le trou ; enfin ils leur faiſoient, à ce qu'il me paroiſſoit, de fort mauvaiſes chicanes.

Je vis auſſi certaines gens qui voloient ſubtilement à quelques autres des morceaux de Chapelets, & qui compoſoient des Chapelets entiers de ces morceaux volés. Il y avoit au milieu de la ſale cinq ou ſix perſonnes qui tenoient à la main un long foüet, ſur le manche duquel il y avoit écrit, *La Critique*. Ces gens avoient la mine ſombre, ſévere ; ils paroiſſoient d'un tempérament hypocondriaque ; & lorſqu'ils appercevoient ſur le fait quelques-uns des voleurs de grains, ils leur donnoient un grand coup de foüet qui les expoſoient à la riſée de tous les ſpectateurs. Cependant cette honte & cette punition ne les corrigeoient pas ; il y en avoit qui, un inſtant après avoir été châtiés, revoloient encore.

A côté des enfileurs de grains, je vis des gens occupés à un autre emploi, qui me parut encore plus ridicule. Ils enfloient de groſſes veſſies, qu'ils rempliſſoient de vent. A peine étoient-elles pleines, qu'elles ſe vuidoient ; ce qui faiſoit fort enrager les ſouffleurs ;

car dès que leurs veſſies étoient remplies, ils s'écrioient : *Voilà qui eſt ſolide, voilà qui eſt ſtable, voilà qui eſt inébranlable* : & à peine avoient-ils prononcé ces mots, que tout le vent qu'ils avoient mis dans leurs veſſies, étoit échappé. Il y avoit un écriteau attaché à chaque veſſie ; je lûs ſur le premier ces mots ; *Sermons de Cheminais* ; ſur le ſecond, *Sermons d'Arnaud*, *Miniſtre du Saint Evangile* : je vis encore pluſieurs écriteaux. Ma mere m'ayant dit, il y a environ trente ans, qu'il ne falloit pas dire tout ce qu'on voit ; & mon pere m'ayant repeté ſouvent dans mon enfance que toutes les vérités n'étoient pas bonnes à dire, j'ai conclu, de la réflexion que j'ai faite ſur ces deux beaux préceptes, que je devois garder dans le ſilence, ce que je lûs ſur les écriteaux. J'offre cependant aux gens diſcrets de leur dire à l'oreille une douzaine d'inſcriptions que je vis, & que bien des gens n'auroient pas ſoupçonné que j'euſſe dû trouver attachées aux veſſies.

A peu de diſtance des ſouffleurs, il y avoit des gens qui ramaſſoient également ce qu'ils trouvoient de bon & de mauvais dans la ſalle ; ils renfermoient le tout précieuſement dans une grande caiſſe : chaque fois qu'ils l'ouvroient,

ou qu'ils la fermoient, ils crioient de toute leur force ; *Nous travaillons pour la postérité, nous lui conservons dans nos archives ce qu'il y a eu de plus précieux dans tous les siécles.* Ayant eu la curiosité de regarder dans ces caisses, l'odeur qui en sortit me fit soulever le cœur ; les mauvais chiffons, qu'on enfermoit pêle & mêle avec les choses qui auroient mérité d'être conservées, corrompoient par la fermentation ces bonnes choses. Je ne pus long-tems supporter la puanteur qui sortoit de ces caisses ; je m'en éloignai, mais jusqu'à une certaine distance, où je pouvois lire les inscriptions qu'on y avoit attachées. Je vis sur la premiere caisse ; *Histoire du Calvinisme par Maimbourg, & les autres Ouvrages de ce Jesuite:* il y avoit sur la seconde caisse, *Oeuvres du Sieur de Varillas ;* dans la troisieme, *Histoire de Dannemarck par Desfroches* ; dans la quatrieme, *Histoire des Révolutions de Pologne ;* * dans la cinquieme, *Révolutions de France par M. de la Hode* ; dans la sixieme, *Histoire de Louis XIV. par Larrey.* J'allois examiner l'inscription de la septieme, car il y en avoit un grand nombre, lorsque je fus détourné par les cris que j'en-

* Par l'Abbé des Fontaines.

tendis : je vis cinq ou six personnes qui disoient à d'autres, qui leur soufflent dans le visage avec des soufflets : *C'est assez, c'est assez ;* mais en vain ces gens demandoient grace, les autres ne les écoutoient point : ils leur soufflent toujours dans le nez, & de tems en tems leur jettoient quelque gros volume à la tête, en leur disant, *Vous ne résisterez point à cette autorité.* Je remarquai que les principaux de ces volumes étoient ceux de Cujas, de Dumoulin, de Bartole, de Grotius, de d'Argentré. Enfin, les gens, au nez desquels on souffloit, se retirerent. Alors plusieurs personnes s'approcherent des souffleurs, & leur dirent, *Vous êtes, Messieurs, les plus grands Orateurs du monde ; personne n'a jamais plaidé comme vous. Vous souteniez une mauvaise cause, mais l'on n'a pû résister à l'impétuosité de votre éloquence, & par l'étendue de votre érudition, vous avez forcé les Juges, plutôt que vous ne les avez convaincus.* Ce compliment me parut si déplacé & si contraire au bien de la société, qu'il m'éveilla.

# CINQUIEME SONGE PHILOSOPHIQUE.

JE m'étois couché plus tard qu'à l'ordinaire, & je reſtai quelque tems ſans dormir; m'étant peu à peu aſſoupi, je crus voir des gens qui faiſoient, avec des chalumeaux, des globes de ſavon. Chaque faiſeur de bulle avoit ſes partiſans & ſes ſpectateurs, qui, tandis que le globe ſubſiſtoit, s'écrioient, *C'eſt là le ſeul & véritable ſyſtême.* Dès qu'il ſe diſſipoit, & ſe réduiſoit dans une ou deux gouttes d'eau, ils couroient auſſi-tôt ſe ranger auprès d'un autre ſouffleur de bulles: ils l'admiroient, juſques à ce que ſa bulle étant crevée, ils l'abandonnaſſent encore pour aller ſe placer auprès d'un autre. Ces gens paſſoient leur vie à admirer toutes les bulles, & à être les dupes de leur peu de durée & de leur peu de ſolidité.

Il y avoit dans le même endroit d'autres gens, dont la manie me parut encore plus à plaindre que celle de ces premiers. Ils ne s'éloignoient jamais du

ſouffleur auquel ils s'étoient attachés ; mais lorſque ſa bulle étoit crevée & réduite en eau, ils s'efforçoient de la rétablir dans ſon premier état. Ils ſouffloient avec des chalumeaux les gouttes qu'elle avoit formées, pour tâcher de les changer une ſeconde fois en globe ; mais leur travail étoit infructueux, ils perdoient leur peine & leur tems.

Non loin de ces infortunés, j'apperçus des gens mornes, penſifs ; ils tenoient très-ſouvent les yeux fermés pour ne pas voir les objets qui auroient pû s'offrir à leur vûe : ils haïſſoient tout ce qui étoit *étendu*, & ils faiſoient des efforts perpétuels pour s'élever à une région, qu'ils appelloient la région de la *ſpiritualité*, où ils prétendoient qu'ils ne verroient plus rien de matériel. Lorſqu'ils vouloient prendre leur vol pour atteindre dans cette région imaginaire, une groſſe colomne d'air les repouſſoit vers le centre commun des corps ; ils alloient donner du nez en terre. Quelques railleurs, témoins de leur chûte, leur diſoient, en les inſultant ſur leur vanité, » Vous êtes » des viſionnaires ; où prétendez-vous » aller ? Reſtez ſur la terre comme les » autres mortels. Pourquoi vous fi» gurez-vous l'exiſtence des êtres, » dont vous ne pouvez avoir aucune

» connoiſſance? Vous reſſemblez à ces » fous, qui, fermant les yeux pendant » que le ſoleil luit, diſent que cet aſtre » n'eſt point lumineux. Vous ôtez aux » êtres leur étendue, & vous vous fi- » gurez que vous la leur ôtez réelle- » ment. Inſenſés! une ſubſtance peut- » elle être, & n'être dans aucun lieu? » & ſi elle eſt dans un lieu, ne doit- » elle pas occuper une place? & ſi elle » occupe une place, n'eſt-elle pas » étendue? & ſi elle eſt étendue, n'a- » t-elle pas des parties? & ſi elle a des » parties, n'eſt-elle pas matérielle? » Donc toute ſubſtance eſt étendue, » puiſque ſi elle exiſte, elle doit exiſ- » ter dans un lieu, occuper une place, » & avoir des parties; donc votre ſpi- » ritualité eſt une chimère; donc l'on » ne doit pas vous plaindre ſi votre or- » gueil a été puni, & ſi vous vous » êtes caſſé le nez ». Les pauvres gens, à qui s'adreſſoit ce diſcours, honteux de leur chûte, & des amères railleries qu'ils eſſuyoient, ſe relevoient triſte- ment, portoient leur main à leur viſa- ge, & alloient ſe cacher dans un coin, en diſant, *Ah! Deſcartes, vous êtes la cauſe que nous nous ſommes caſſé le nez.*

Parmi les différentes perſonnes qui s'offrirent à mes yeux, je n'en vis point qui me paruſſent auſſi à plaindre &

aussi insensées que quelques-unes qui crioient à tous les passans : *Messieurs, nous n'avons point de corps ; l'idée que nous avons de la matiere n'est qu'une illusion.* » Ne mangez point, disoient » quelques gens sensés à ces personnes, » & vous serez bientôt convaincus » qu'il y a des corps ». *Aussi ne mangeons-nous point*, répondoient ces prétendus incorporels, *& les repas que nous prenons, ne sont qu'en idée. Notre esprit est affecté, par les loix de la nature, de certaines impressions, qu'il recevroit s'il y avoit des corps, & qu'il en eût un.* Un homme de mauvaise humeur, fâché de cette réponse, dit à un de ces prétendus esprits, » Eh bien, » puisque vous ne voulez pas croire » qu'il y a des corps lorsque vous man» gez, je veux vous persuader leur » existence d'une autre maniere. » Alors il lui donna un grand coup de bâton. L'incorporel, oubliant sa nature spirituelle, voulut sauter sur celui qui l'avoit battu, & qui se sauva : il fallut, pour soulager sa colere, qu'il eût recours aux injures. *Tu es & seras toujours*, lui dit-il, *une de ces ames crasses & pesantes, qui ne pourront jamais goûter la sublime vérité cherchée & découverte par notre Patriarche Mallebranche.*

Tandis que cet homme s'exhaloit en

invectives, un grave perſonnage, à la mine doucereuſe, s'approcha de lui, & lui dit: *Mon ami, pourquoi vous fâchez-vous contre celui qui vous inſulte? Ne ſçavez-vous pas que tout eſt dans l'ordre des choſes? Nous vivons dans le meilleur monde poſſible: non-ſeulement il falloit que vous euſſiez un coup de bâton, mais le coup de bâton étoit meilleur que le non-coup de bâton.* » Quoi! répondit celui qui avoit été maltraité, » il eſt dans l'ordre d'être battu »? *Mais ſans doute*, repliqua l'autre. *Ah! ſi vous connoiſſiez le grand principe de la raiſon ſuffiſante, vous ne ſeriez plus ſurpris que ce que vous regardez comme un mal, ſoit un bien.* » Allez, reprit le » premier, vous êtes un vieux fou ». *Vous en avez menti*, repartit le ſecond. A ces mots ils ſe prirent tous les deux au collet: l'un crioit; A moi Mallebranchiſtes; & l'autre, A mon ſecours Léibnitiens. Ce démêlé cauſa bientôt une rumeur générale. La crainte de me trouver au milieu de ce combat m'éveilla, & je vis que les diſputes des Philoſophes n'étant que des ſonges, elles n'intéreſſoient plus les gens ſenſés dès qu'ils veilloient.

## SIXIEME SONGE PHILOSOPHIQUE.

PArmi les ſonges que j'ai faits dans le cours de ma vie, il n'en eſt aucun qui m'ait fait autant de peine que celui que je vais rapporter.

Je dormois d'un ſommeil inquiet. Pluſieurs images deſagréables s'offroient à mon eſprit, lorſqu'il me ſembla que deux génies m'enlevoient dans les airs ; ils me firent traverſer une étendue immenſe : enfin après avoir parcouru une partie de l'Univers, ils me repoſerent ſur une haute montagne, où l'on avoit bâti un palais dont les murailles étoient faites d'oſſemens ; le ciment, avec lequel on les avoit unies, étoit compoſé avec du ſang. Un géant monſtrueux gardoit la porte de ce château, il avoit à la main deux poignards. Sur l'un on liſoit ces mots tracés en caractères de feu, *L'Intolérance* ; & ſur l'autre, *La Propagation.*

J'admirois avec frayeur des objets auſſi terribles, lorſqu'un des Génies me dit : *Le Palais que tu vois eſt celui de la Déeſſe deſtinée à punir les hommes : ſans elle, leur ſort approcheroit trop*

*de celui des immortels ; leurs jours couleroient tiſſus d'or & de ſoie ; ils vivroient ſelon les loix de la nature, & par conſéquent ſelon les ſeules qui ſoient faites pour rendre des créatures fortunées, & qui puiſſent ne leur ôter rien de ce qui appartient à leur félicité. Toutes celles qu'ont faites certains hommes, qui ont prétendu s'élever au-deſſus de leur ſphère, ne ſont que des liens inſupportables ; mais celles de la nature ne donnent que ce qu'il faut, & ne défendent que ce qui doit être défendu.*

J'écoutois attentivement : cependant la crainte que m'inſpiroit le géant, dont je n'étois pas éloigné, étoit ſi grande, que je n'avois pas la force de répondre. » Je ſuis étonné, me dit le » Génie, que tu ne ſois pas curieux » d'entrer dans ce palais, & de con» noître ce qu'on y fait : cela dépend » de toi, & nous ne t'avons amené ici » que dans ce deſſein ». Je fus raſſuré par ce diſcours, & je répondis à mon conducteur que je lui aurois déja fait cette priere, ſi le géant, que je voyois à la porte, ne m'avoit intimidé. » Tu as » raiſon, me répondit-il, de craindre » ce monſtre ; c'eſt le plus cruel que » l'Enfer ait produit : il eſt fils de la » *Haine* & de l'*Orgueil* ; il a été élevé » par les trois Furies, qui l'ont nourri

» dès

» dès ſon enfance de ſang humain. » C'eſt lui qui a bâti le palais que tu » vois : il eſt non ſeulement le favori, » mais encore le ſoutien de la Déeſſe » qui y fait ſa demeure ; il répand le » ſang qu'on verſe tous les jours abon- » damment ſur ſes autels. Cependant, » malgré ſa cruauté & ſa fureur, il y a » un moyen d'arrêter pour quelque » tems ſa colere ». Je témoignai au Génie que s'il étoit poſſible que cela fût ainſi, j'entrerois volontiers dans le château. » Mettez-vous, me dit-il, à » genoux, & appellez par trois fois la » Fée qui préſide à la vie des Juifs » Portugais & Eſpagnols, à la tran- » quillité des Proteſtans François, à la » sûreté des Catholiques Suédois, & » à la bourſe des Papiſtes Anglois ».

Je fis ce que me dit le Génie. Je vis paroître tout à coup une femme dont le maintien étoit modeſte & réſervé, qui pleuroit & rioit d'un moment à l'autre ; mais qui conſervoit toujours dans des actions auſſi différentes, un air retenu. Il y avoit même, lorſqu'on l'examinoit attentivement, quelque choſe qui marquoit la contrainte : elle avoit un bandeau ſur le front, où l'on avoit écrit ces mots ; *La Diſſimulation.* Elle mit ſur mon front un pareil bandeau, & m'ordonna de la ſuivre.

Nous paſsâmes auprès du géant ſans qu'il nous fit aucune inſulte, & nous entrâmes dans l'intérieur du château.

Je traverſai d'abord pluſieurs vaſtes ſalles, qui étoient pleines de gens qui portoient une robe noire; ils avoient à la main de longues épées, dont le fourreau étoit fait d'un papier ſur lequel on liſoit, *Cahiers de Théologie*. Ces gens étoient diſtingués par certaine différence qui ſe trouvoit dans leurs habits, ſuivant les ſalles où ils étoient. Ils parloient un langage différent, quoique j'entendiſſe que pluſieurs ſe ſervoient de la Langue Latine dans toutes les ſalles. Il y avoit dans chaque appartement un homme monté ſur une eſpece de thrône, qui crioit; *Souvenez-vous que vous devez vivre & mourir pour les ſentimens que vous avez embraſſés.* Alors tous les aſſiſtans hauſſant leur épée, diſoient unanimement, » Nous » vivrons & mourrons pour la défenſe » de la bonne Cauſe; nous ſoutien- » drons envers & contre tous l'hon- » neur de la Déeſſe qui nous a reçus » dans ſon Temple. Nous n'aurons » égard ni aux devoirs de fils, ni à » ceux de ſujet, ni à ceux d'ami; la » gloire de notre Protectrice nous » tiendra lieu de tout ».

En ſortant de la derniere de ces vaſ-

tes salles, j'entrai dans une chambre, au milieu de laquelle il y avoit un dais, sous lequel étoit placée une femme qui vouloit avoir l'air majestueux, mais qui avoit celui d'une vieille Courtisane. Malgré le soin qu'on avoit pris de couvrir son visage de blanc & de rouge pour tâcher de l'embellir, les rides du front & celles des joues paroissoient beaucoup ; elle n'osoit presque ouvrir la bouche, parce qu'elle n'avoit plus de dents, & elle articuloit fort mal en parlant. Ses favoris étoient assis auprès d'elle, & avoient chacun devant eux une table sur laquelle ils composoient des philtres & des poisons. Il y avoit une inscription autour de chaque table ; j'en lûs plusieurs. Voici celles dont je me rappelle le souvenir: *la Sorbonne, l'Université de Salamanque, l'Université d'Oxford, l'Université de Genève, l'Université de Wittenberg, l'Université de Tubingue, l'Université de Leyde.* Je vis encore un grand nombre d'inscriptions; car la salle étoit remplie de tables, & chaque table avoit son Chymiste.

Je m'apperçus que l'ordre des tables étoit divisé en quatre quarrés, séparés les uns des autres. Il y avoit un pilier élevé au milieu de chaque quarré : sur le premier étoit la statue de l'Evêque

de Rome ; ſur le ſecond, celle de *Calvin* ; ſur le troiſieme, celle de Luther ; ſur le quatrieme, celle de Janſenius. Lorſque ceux qui compoſoient les poiſons, en avoient rempli leurs pots, ils les préſentoient humblement à l'image à laquelle appartenoit le quarré où étoit leur table. La ſtatue baiſſoit la tête quelquefois, & quelquefois elle ne la remuoit pas. Lorſqu'elle paroiſſoit approuver l'hommage qu'on lui rendoit, celui qui lui avoit offert le pot, le couvroit avec beaucoup de ſoin, ſans y rien ajouter : mais quand elle ne faiſoit aucun ſigne, le Chymiſte ſe hâtoit de donner quelques dégrés de plus à la malignité des philtres qu'il compoſoit. Cependant la Dame qui étoit ſur le thrône ordonnoit de tems en tems qu'on lui portât pluſieurs pots différens : elle confondoit dans un ſeul tout ce que contenoient les autres ; elle écrivoit ſur ce pot, *Poiſon pour fomenter les guerres de Religion.* Elle donnoit enſuite à deux de ſes Dames d'honneur, l'*Ambition*, & l'*Envie*, le ſoin de faire avaler ce venin aux gens que j'avois vûs dans les ſalles.

J'étois curieux de ſçavoir quel étoit le nom de cette dangereuſe Déeſſe ; je ne ſçavois à qui le demander, lorſque je vis entrer deux hommes qui con-

duiſoient quelques infortunés vêtus d'une maniere bizarre. *Divine Théologie*, dirent-ils à la Déeſſe, *voici les victimes condamnées à arroſer de leur ſang vos autels ; ce ſont des téméraires qui ont oſé ſoutenir que vous étiez plus dangereuſe qu'utile, & que la ſimple raiſon, aidée de la nature, ſuffiſoit pour conduire les hommes à la vérité.* La Déeſſe fremit en entendant ce diſcours. *Voilà donc*, dit-elle, *le fruit des Ecrits pernicieux de quelques Auteurs qui ont acquis le nom de Sages par les coups qu'ils ont voulu me porter. Donnons un exemple qui étonne tous les téméraires qui pourroient tomber dans le même cas, & que les diſciples de mes ennemis ſentent que je ſuis auſſi rigoureuſe que puiſſante. Mon crédit n'a été établi que par la cruauté ; c'eſt cette même cruauté qui doit le conſerver.*

La Déeſſe ordonna qu'on donnât la mort à ces infortunés, & qu'on flétrît à-jamais leur nom d'une marque d'infamie. Auſſi-tôt des bourreaux, armés de haches, dont le manche étoit fait comme une écritoire de corne, ſe ſaiſirent des malheureux, & crierent de toute leur force *qu'ils alloient leur donner la mort, comme à des Impies & à des Athées.* Les triſtes victimes proteſterent vainement qu'elles étoient fer-

mement perſuadées de l'exiſtence & de la providence d'un Etre ſouverainement parfait. Les bourreaux leur répondirent, *Ce n'eſt rien croire, que de mépriſer la Déeſſe.* A ces mots ils leur donnerent la mort. La frayeur m'éveilla, & je compris qu'en reſpectant les Théologiens, on peut ſans crainte ne rien croire; mais qu'on eſt vainement bon & vertueux, ſi l'on oſe les mépriſer. Quelques gens ſenſés ont dit qu'il eſt permis à Rome de ne pas croire en Dieu, pourvû qu'on croye au Pape. Aux yeux du Miniſtre Jurieu, un Romain étoit plus condamnable qu'un Payen.

## SEPTIEME SONGE

## PHILOSOPHIQUE.

JE croyois voir Jupiter ſur un thrône, dans une nuée, ſur laquelle les principaux Dieux étoient avec lui. Autour de cette nuée voloient pluſieurs aigles qui s'empreſſoient, par leurs battemens d'aîles & par leurs cris, d'attirer ſur elles les regards du Maître de l'Univers. Lorſqu'elles étoient aſſez heureuſes pour parvenir à leur but,

elles s'élevoient au-dessus des autres, & venoient se placer au bas du thrône; elles n'y restoient pas cependant tranquilles. L'endroit où elles étoient ne pouvoit en contenir qu'un certain nombre: elles se poussoient les unes les autres; & il y en avoit de tems en tems quelques-unes qui prenoient les meilleures places, tandis que les autres la perdoient; il y en avoit même qui étoient heurtées si fortement, qu'elles retomboient parmi celles qui voloient autour de la nuée. Quand à ces dernieres, leur occupation ne consistoit pas seulement à attirer les regards de Jupiter, mais à éloigner plusieurs aigles, qui, s'élevant de la terre jusqu'à la région supérieure, vouloient venir se placer parmi elles. Elles les poursuivoient, elles leur arrachoient leurs plumes, elles les forçoient enfin d'abandonner les airs, & de retourner sur la terre.

J'étois occupé à voir ces différens combats, lorsque j'apperçus tout à coup une aigle étrangere, qui, malgré les obstacles, perça la foule de celles qui s'opposoient à son vol, & se soutint auprès de la nuée, quoiqu'on lui arrachât très-souvent quelques plumes. Les aigles qui l'attaquoient, desespérant de la vaincre, & craignant que

Jupiter ne fît tomber un de ſes regards ſur elle, & qu'elle ne fût placée au pied du trône, deſcendirent ſur la terre & remplirent dans un marais bourbeux leur bec d'une eau ſale & puante. Elles s'éleverent enſuite vers l'empirée, & s'approchant de l'aigle étrangere, jetterent ſur elle l'ordure qu'elles tenoient dans leur bec, ſe promettant de la rendre ſi puante, qu'elle ſeroit odieuſe au Pere des Dieux; mais ce qui devoit lui nuire, lui fut utile.

Jupiter s'étoit apperçu de la conduite des aigles jalouſes; il ordonna à la Déeſſe Hébé de répandre pluſieurs coupes de nectar ſur l'aigle perſécutée: elle fut bientôt nettoyée, & placée au pied du trône, à la confuſion des aigles jalouſes. Je m'éveillai, & je ne doutai pas que mon ſonge ne ſignifiât que ſous quelque regne que ce ſoit, les Courtiſans cherchent toujours à ſe nuire; mais que ſous celui d'un Souverain ſage & ſpirituel, c'eſt en vain que certains hommes emploient la calomnie pour nuire à quelques autres; le mal qu'ils diſent d'eux, ne ſert qu'à les faire plus eſtimer du Prince.

HUI-

## HUITIEME SONGE PHILOSOPHIQUE.

PArmi les choſes ſingulieres que j'ai vûes dans mes ſonges, celle d'un peuple, qui ayant l'uſage de la parole, ne communiquoit cépendant ſes idées que par des mines & des geſtes, m'a paru très amuſante.

Je croyois être dans une vaſte promenade. J'y voyois une foule de gens qui s'abordoient ſans ſe parler, ſe promenoient enſemble ſans s'adreſſer la parole, & ſe ſéparoient ſans s'être dit un ſeul mot. Cependant il me paroiſſoit que la plûpart de ces gens devoient ſe connoître, & je m'appercevois qu'ils avoient entr'eux une maniere particuliere de s'expliquer & de s'entendre par des geſtes. J'en voyois pluſieurs qui baiſſoient la tête & penchoient nonchalamment une épaule, en regardant ceux à qui ils vouloient dire quelque choſe. Auſſi-tôt ces derniers plioient le corps, tiroient un pied en arriere, remuoient deux ou trois fois la tête; après quoi les uns & les autres ſe précipitoient mutuellement dans leurs

bras, s'embraſſoient, ſiffloient, faiſoient une cabriole, s'embraſſoient encore, racommodoient leur chevelure, & ſe ſéparoient.

Il me parut que les femmes excelloient dans ce langage muet; elles avoient une façon de tourner les yeux, qui devoit ſignifier tout ce qu'on pourroit écrire dans trois pages. A une ſimple de leurs œillades, cinq ou ſix hommes grimaçoient pendant un quart d'heure. J'apperçus une jeune fille, qui, tournant la tête vers un Cavalier aſſez bien fait, qui n'étoit pas éloigné d'elle, ajouta un petit ſouris au coup d'œil qu'elle lui donna. Cet homme ſe baiſſa d'abord, enſuite il marcha deux pas, ſe baiſſa encore, ſe redreſſa, mit une main dans ſa ceinture, manía nonchalamment de l'autre un grand nœud de ruban qu'il avoit ſous le menton, remua en même tems ſans affectation le petit doigt, où il avoit une fort belle bague, minauda des yeux & de la bouche, ſourit tendrement, parut enſuite rêveur & diſtrait, revint dans l'inſtant à ſon premier état, leva un peu les épaules, les baiſſa enſuite, tourna ſes regards vers le ciel, les fixa peu après vers la terre, & finit enfin par les attacher ſur la jeune fille, qui répondit à tout cela par un nouveau regard, un

peu plus marqué que le premier. Ce regard excita auſſi-tôt les geſtes de quelques perſonnes qui s'en apperçurent. Les unes rirent malignement, les autres ſe frapperent mutuellement ſur l'épaule ; il y en eut qui remuerent la tête pendant une minute : on les eût priſes pour des pagodes de la Chine. La fille s'apperçut de quelques-unes de ces mines ; il ſembloit que ce qu'elles ſignifioient ne lui fût point agréable ; elle parut un peu embarraſſée : mais le Cavalier qu'elle avoit regardé, fut charmé qu'on y eût fait attention ; il ſe redreſſa, s'affermit ſur ſes pieds, prit du tabac, & frappa de la main ſur ſa tabatiere pour attirer de nouveau ſur lui les regards.

Une nouvelle maniere de s'expliquer attira encore mon attention. Je vis des gens qui portoient à leur œil un petit cornet, à travers lequel ils regardoient toutes les jolies femmes. Celle ſur laquelle on pointoit un de ces cornets, s'agitoit comme ſi elle eût à craindre quelque choſe d'auſſi dangereux que les Anciens ſe figuroient que l'étoient les regards des vieilles magiciennes. Elle mordoit ſes lévres, elle tournoit les yeux, tantôt doucement, & tantôt bruſquement. Elle paroiſſoit embarraſſée, elle minaudoit, elle baiſſoit la

vûe, elle sourioit; enfin tandis que le petit cornet étoit dirigé vers elle, semblable à un caméleon, son visage prenoit successivement différentes couleurs. On voyoit aisément son embarras, & ses différentes agitations étoient si expressives, que ceux qui n'entendoient rien au langage muet, comprenoient cependant qu'elles signifioient; *Je crains que vous ne me trouviez point assez jolie.*

Parmi le peuple muet, j'apperçus plusieurs personnes qui devoient apparemment être peu sçavantes & peu éloquentes, car elles avoient recours aux serremens de mains, aux embrassades. Elles ne lorgnoient point, mais elles frappoient du pied: elles rioient sans qu'on pût sçavoir pourquoi; quelquefois elles marchoient doucement, & quelquefois vîte. A leur air dissipé & inconsidéré, on les eût pris pour quelques-uns de ces payſans Napolitains qui ont été mordus de la tarantule, & qui passent d'un instant à l'autre à une nouvelle espece de folie. La crainte d'être abordé par des gens aussi incommodes, m'éveilla, & je fus persuadé que l'on retrouvoit dans la plûpart des Petits-Maîtres & des Coquettes la parfaite copie de ce peuple muet, parlant par mines & par gestes, & tenant beau-

coup plus de l'automate & de la marionette, que de l'humanité, s'il eſt vrai que la raiſon ſoit l'eſſence de cette humanité, deshonorée de tant de manieres chez les trois quarts des hommes.

## NEUVIEME SONGE PHILOSOPHIQUE.

JE me figurois de voir un grand chêne au milieu d'un vaſte champ. J'admirois avec plaiſir ſa hauteur, & je penſois en même tems à la grandeur des racines qui ſoutenoient un arbre auſſi élevé. Lorſque j'étois entierement occupé de cette idée, j'apperçus pluſieurs Faunes & pluſieurs Satyres, qui tenant en leur main un roſeau, voulurent renverſer cet arbre. J'admirois leur folie. Au premier coup qu'ils frapperent, un homme de ſens qui ſe trouvoit parmi eux, leur cria, » Que » prétendez-vous donc faire, & quel» le eſt votre manie? Comment pou» vez-vous être aſſez la dupe de votre » imagination, pour eſperer d'exécuter » ce que vous entreprenez »? *Nous voulons*, répondirent-ils, *abbatre cet*

*arbre, & nous en viendrons à bout. Depuis long-tems il nous offusque la vûe, nous ne sçaurions le souffrir davantage. Il semble braver par son élevation, tous les autres arbres que nous protégeons.* A ces mots les Faunes & les Satyres commencerent à frapper sur l'arbre, & firent tomber quelques morceaux d'écorce que la pluie avoit gâtés, & qui étoient prêts à se détacher d'eux-mêmes. Alors les combattans s'écrierent, » Voilà déja le plus difficile de fait, » l'arbre va bientôt crouler ». L'homme de sens qui s'étoit déja mocqué des Satyres & des Faunes, rit encore de leur crédulité & de leur entêtement. *Ce que vous venez de faire*, leur dit-il, *prépare votre confusion, & le moment où elle doit arriver s'approche.* La prédiction du sage ne tarda pas d'être effectuée, & les insensés Satyres venant à frapper sur le tronc de l'arbre dépouillé de l'écorce, & qui en étoit plus dur, briserent bientôt leur roseau, sans que le moindre coup parût imprimé sur le chêne. J'entendis une voix qui en sortit, & qui dit : » Divinités subalternes, » apprenez à respecter un Dieu qui » vous est supérieur ; je protege cet arbre, c'est moi qui l'ai fait croître. » Vous n'auriez pû l'abattre lorsqu'il » étoit dans sa premiere jeunesse, &

» vous voulez aujourd'hui, qu'il eſt » dans ſa plus grande force, exécuter » ce vain projet ? Pour punir votre fo- » lie, je vous condamne à murmurer » toujours contre tout ce qu'il y aura » de bon, & vous reſſemblerez à ces » roſeaux que le moindre vent met en » mouvement, que le moindre coup » briſe, & qui ne ſe garantiſſent qu'en » pliant, des attaques du plus leger » Zéphire ».

Auteurs jaloux, prétendus beaux eſprits, qui penſez nuire à la réputation des grands Hommes, mon ſonge vous regarde. Vos projets ſont fous, & ne ſont ſuivis que d'une confuſion, qui devroit vous corriger, ſi l'orgueil pouvoit l'être.

## DIXIEME SONGE PHILOSOPHIQUE.

JE croyois être dans un jardin, entouré d'une haie vive qui le ſéparoit d'une grande plaine remplie de toutes ſortes d'arbres fruitiers, qui me paroiſſoient beaucoup plus beaux que ceux qui étoient dans mon jardin. J'avois une envie extrême de ſortir de ma

ma retraite & de paſſer dans la plaine ; mais la haie s'oppoſoit à mon paſſage. Je croyois avoir vécu pluſieurs années dans cette ſolitude. Un jour animé par l'envie de goûter les fruits des arbres de la plaine, je faiſois des efforts pour rompre la haie : je vis tout à coup un tourbillon de fumée qui ſortit de la terre, & lorſque ce tourbillon fut diſſipé, j'apperçus une jeune femme vêtue ſimplement, qui cependant avoit quelque choſe de prévenant dans ſa phiſionomie : elle étoit ſérieuſe, ſans paroître triſte ; elle avoit un air ſatisfait & tranquille, qu'on trouve rarement dans les femmes du monde. Ses manieres paroiſſoient ſimples, mais engageantes ; ſa démarche étoit uniforme & naturelle. Lorſqu'elle fut auprès de moi, elle me dit : » Je ſuis la Déeſſe » de la ſolitude ; je t'ai toujours protegé, parce que je me plais à faire » du bien à ceux qui, ainſi que toi, » aiment à s'occuper de quelque choſe de ſolide. Je vois aujourd'hui » à regret que tu veuilles ſortir de ta » retraite pour aller t'égarer dans la » vaſte plaine que tu conſideres avec » tant d'attention. Tu te trompes, ſi » tu juges de la bonté des fruits que tu » vois dans cette plaine, par leur beauté apparente ; cette apparence eſt

» trompeuse, ceux de ton jardin sont » infiniment plus doux. Quoique les » autres paroissent mûrs à tes yeux, » ils ons tous, ou de l'amertume, ou » de l'aigreur; dès que tu les auras » goutés, tu te repentiras de les avoir » préferés à ceux dont tu te nourris » dans ta retraite ».

Le discours de la Déesse produisit quelque effet sur mon esprit, je résolus de ne point sortir de mon jardin; mais à peine eût-elle disparu & m'eût-elle quitté, que je jettai de nouveau les yeux sur la plaine: les fruits que j'y vis me parurent plus beaux que jamais, & me tenterent de nouveau. Je n'osai cependant faire des efforts pour abattre la haie; la crainte que la Déesse ne reparût & ne me reprochât le peu de cas que je faisois de ses avis, me retint.

Mon cœur étoit dans cette situation, lorsqu'une autre femme m'apparut tout à coup. Elle avoit l'air vif; mais dans les momens où elle sembloit très enjouée, elle tomboit tout à coup dans la tristesse: elle prononçoit un mot en riant, un autre en soûpirant; elle paroissoit d'un caractère inconstant, bizarre. Elle étoit superbement vêtue, mais ses habits étoient si pesans, qu'on eût dit qu'elle alloit succomber sous leur poids. *Je connois*, me dit-elle, *le*

*fond de ton cœur, & je lis tes plus ſecrettes penſées. N'écoutes point une vaine gloire; viens, ſuis-moi dans la plaine, & contentes tes déſirs.* A ces mots elle toucha la haie avec une baguette d'or qu'elle tenoit dans la main, & elle y fit une ouverture très grande. Je me ſervis de ce paſſage pour entrer dans la plaine. A peine y fus-je, que je courus au premier arbre, & cueillis des poires qui me parurent plus douces que celles de mon jardin. » La Déeſſe de la » ſolitude, m'écriai-je, ſe jouoit de » moi, elle vouloit me tromper pour » me retenir dans un eſclavage éter» nel ». Je mangeai des fruits de pluſieurs arbres diférens, qui me parurent tous également bons.

Lorſque j'étois occupé à goûter de tous les fruits qui s'offroient à ma vûe, j'apperçus tout à coup que la haie de mon jardin s'étoit changée en une muraille de fer; mon ancienne retraite me parut interdite pour toujours. Je m'en conſolai aiſément, charmé de ma nouvelle habitation; mais je pris bientôt d'autres ſentimens.

A meſure que je m'avançai dans la plaine, je commençai à trouver les fruits, ou aigres, ou amers. Je voulus retourner à ceux qui m'avoient paru ſi doux; ils étoient devenus mauvais:

tout ce que je mangeois étoit d'un goût affreux. Je commençai à connoître que pour n'avoir pas voulu suivre le conseil de la Déesse, j'allois être obligé de ne me nourrir que d'aigreur & d'amertume. Je déplorois mon sort, je souhaitois ardemment de retourner dans mon jardin; les murailles qui l'entouroient m'en rendoient l'accès impossible. Dans le mortel chagrin dont j'étois accablé, il ne me restoit aucune espérance: j'errois nuit & jour dans une vaste plaine, dont le séjour m'étoit devenu insupportable. Les soins & les soucis dont j'étois tourmenté, ne me laissoient point le loisir de me livrer, comme autrefois dans mon jardin, à des pensées qui m'entraînoient dans de gracieuses rêveries. Il me sembloit que je n'avois plus ni le même cœur ni le même génie, & que l'amertume & l'aigreur des fruits dont je me nourrissois, influoient sur l'un & sur l'autre.

Un jour où j'étois comme absorbé dans mes malheurs, je m'avançai dans la plaine plus avant que je n'avois jamais fait: je vis qu'elle étoit bordée par une grande riviere, au-delà de laquelle il y avoit plusieurs jardins semblables à celui que j'avois quitté. Je courus le plus vîte qu'il me fut possible vers cette riviere, dans le dessein

de voir si elle étoit guéable : j'en trouvai les bords très hauts ; l'eau m'en parut sale, mais rapide. Je perdois déjà l'espérance de pouvoir traverser un fleuve aussi dangereux, quand l'envie de sortir de la plaine me fit résoudre à passer sur toutes les difficultés que je voyois. Je me mettai dans l'eau, & je fus très étonné de voir que dès que j'y fus entré, elle s'abaissa de beaucoup. A mesure que j'avançois vers les jardins & que je m'éloignois de la plaine, l'eau diminuoit, & devenoit moins rapide ; au milieu de la riviere, à peine me mouillois-je les genoux : enfin j'arrivai dans un jardin ; la haie s'ouvrit & me fit un passage. Tous les arbres de la plaine que je venois de quitter, me parurent alors métamorphosés en hommes.

Je m'éveillai, & je compris que mon songe signifioit que le vrai bonheur est dans la retraite, & que ceux qui, entraînés & séduits par les idées chimériques & flateuses qu'ils se forgent du grand monde, viennent à quitter la solitude, se repentent bientôt de la démarche qu'ils ont faite. Il leur est aisé cependant, s'ils sçavent vaincre des obstacles qui leur paroissent considérables, & qui sont aisés à surmonter, de retrouver leur premiere tranquillité.

Les liens qui nous attachent au grand monde, n'ont de force que ceux que leur donne notre imagination. Le peuple nous blâmera, dit-on, ſi nous vivons d'une maniere plus retirée ; & qu'importe à un homme qui veut penſer & agir ſenſément, le ſentiment de ceux qui ne connoiſſent ni le véritable bonheur, ni la vraie ſageſſe ?

Bien des perſonnes ſentent le ridicule de leurs préjugés, & par une foibleſſe inconcevable, ils ſont pendant toute leur vie la victime de ces mêmes préjugés. La crainte de déplaire à des ſots a ſouvent rendu malheureux pluſieurs gens d'eſprit ; & l'envie d'obtenir les ſuffrages de la multitude, a fait commettre de grandes fautes à de très grands hommes.

## ONZIEME SONGE PHILOSOPHIQUE.

J'Etois dans la ferme perſuaſion que tous les hommes avoient des yeux de verre ; ceux de pluſieurs produiſoient le même effet que les microſcopes. Ces gens voyoient d'une grandeur prodigieuſe les objets les plus petits ; une fourmi leur paroiſſoit de la taille

d'un éléphant. Leur ame, accoutumée à l'étendue des corps qui l'affectoient, conſidéroit auſſi toutes les choſes comme ſi elles avoient été cent fois plus grandes qu'elles ne l'étoient réellement. J'apperçus un de ces *Microſcopiſtes*, c'eſt ainſi qu'on les appelloit, qui ayant appris qu'un Général s'étoit rendu maître d'un château défendu par trois cens hommes, parla de ce ſiege auſſi pompeuſement, & avec autant de prolixité, qu'Homere de celui de Troye. Un moment après, un autre Microſcopiſte fit un éloge dans le goût du panégyrique de Trajan, d'un Prince qui avoit donné une piece de trente ſols à un pauvre. Quoique ce Prince eût un Etat qui n'avoit pas deux lieues d'étendue, il compara ſa puiſſance à celle d'Auguſte, & il ne manqua pas de dire, en faiſant alluſion à la piece de trepte ſols donnée au pauvre, que le Prince, ſemblable à Titus, comptoit ſes jours par ſes bienfaits. J'écoutois ces éloges avec ſurpriſe, lorſque je fus détourné tout à coup par les cris d'un homme qui diſoit; » Tout eſt perdu; l'Etat eſt arrivé au moment de » ſa chûte; les ennemis vont bientôt » entrer dans le cœur du Royaume ». Ces prédictions malheureuſes n'avoient d'autre fondement que la priſe d'une

redoute, & la perte de cent hommes.

J'allois tâcher de raſſûrer la frayeur de ce Microſcopiſte, lorſque j'en vis dix ou douze rangés autour d'un ſeul qui liſoit une vingtaine de petits vers. Je fus curieux de les entendre, & je n'y compris rien ; mon oreille fut frappée de quelque ſon, mais aucune idée ne s'offrit à mon ame : il ne reſta rien dans mon eſprit, après la lecture de cette piece, que les noms de *Cloris*, d'*eſpérance*, de *deſeſpoir*, de *retour*, d'*infidelle* ; cependant les Microſcopiſtes parlerent de ces vers comme s'il avoit été queſtion de l'*Énéide* de Virgile, ou de la *Phædre* de Racine. L'un s'écrioit, *cela eſt beau* ; l'autre, *cela eſt parfait* ; un troiſieme voulant renchérir ſur ces deux premiers, diſoit avec enthouſiaſme ; *cela eſt divin*.

Je ne pouvois revenir de la ſurpriſe que me cauſoient les jugemens des Microſcopiſtes ; je crus que je trouverois plus d'avantage à fréquenter d'autres hommes qu'on appelloit des *Concaviſtes*. Ils avoient les yeux faits comme des verres concaves des deux côtés, & tous les objets leur paroiſſoient beaucoup plus petits qu'ils ne l'étoient. Leur eſprit s'étoit accoutumé à juger des choſes ſpirituelles, comme leurs yeux jugeoient des matérielles. On

vint à parler de la perte d'une place qui entraînoit après elle celle d'une province. Un Concaviſte ſe mit à rire d'un air mocqueur, & traita cela de bagatelle. Un autre à qui l'on parloit de la grandeur de Louis XIV. ne parut pas la regarder comme beaucoup plus conſidérable que celle d'un Souverain de huit ou dix Paroiſſes.

Je trouvois ces hommes encore plus ſinguliers que les premiers; tout étoit non ſeulement médiocre, mais même petit à leurs yeux. Homere, Virgile, Horace paroiſſoient à ces gens de très foibles Poëtes. Le premier péchoit contre le bon ſens, le ſecond contre la nobleſſe des caractères, le troiſieme manquoit ſouvent de délicateſſe. Les modernes perdoient encore plus que les anciens, à être regardés par les Concaviſtes: les meilleurs Auteurs leur ſembloient à peine ſouffrables; enfin tout mérite éminent devenoit à leurs yeux un mérite médiocre, & le ſimple mérite diſparoiſſoit entierement.

Auſſi piqué des jugemens des Concaviſtes que je l'avois été de ceux des Microſcopiſtes, je cherchai ſi je ne trouverois pas parmi les hommes quelques perſonnes dont la vue fût plus juſte. Je découvris, après bien des ſoins, certaines gens qui ne voyoient qu'à l'aide

l'aide de longues lunettes, enſorte que tous les objets leur paroiſſoient toujours dans un point différent de celui où ils étoient réellement ; ils les voyoient tout à fait près d'eux, ou dans un éloignement immenſe. On n'étoit jamais certain de rien avec ces gens ; la même choſe qui leur avoit paru conſidérable, leur paroiſſoit, un inſtant après, très petite ; ils ne parloient que ſuivant le côté dont ils tournoient la lunette.

Les *Lorgneurs* me parurent auſſi peu eſtimables que les Microſcopiſtes & les Concaviſtes ; j'étois étonné de voir combien le préſent que le Ciel avoit donné aux hommes, en leur accordant des yeux, étoit inutile. Je m'éveillai dans cette penſée, & je ne doutai pas que mon ſonge ne ſignifiât ce que Moliere a ſi bien exprimé dans ces vers :

*C'eſt que morbleu jamais les hommes n'ont raiſon,*
*Et que je vois qu'ils ſont, ſur toutes les affaires,*
*Loueurs impertinens, ou cenſeurs téméraires.*

# DOUZIEME SONGE PHILOSOPHIQUE.

JE croyois voir un grand théatre où l'on jouoit une Comédie intitulée la *Vie humaine*. Les Acteurs étoient superbement vêtus, & paroiſſoient avoir une grande idée de leur profeſſion; ils affectoient ſouvent de prendre des airs de ſupériorité ſur ceux qui les voyoient jouer. Lorſque quelques ſpectateurs s'aviſoient de condamner la déclamation d'un Comédien, s'ils étoient apperçus, on les chaſſoit de la ſalle avec ignominie; on les maltraitoit même quelquefois pour avoir, diſoit-on, manqué de reſpect à des perſonnes ſacrées. Cela n'empêchoit pas que de tems en tems il ne partît du parterre quelques coups de ſifflet qui mortifioient extrêmement les Comédiens. On faiſoit vainement des recherches pour trouver le ſifleur; il avoit ſi bien pris ſes meſures, qu'on ne pouvoit le découvrir. Je m'apperçus que lorſqu'un Comédien faiſoit une faute, & que quelqu'un ſifloit adroitement, tout le parterre en marquoit du contente-

ment. La colere de certains Comédiens, que l'on ſifloit aſſez ſouvent, me divertiſſoit beaucoup. Dès qu'ils entendoient le ſiflet, ils entroient en fureur, ils faiſoient faire dans le parterre les perquiſitions les plus exactes pour découvrir le prétendu coupable; mais ils ne ſongeoient point à mieux jouer leur rôle; au contraire joignant le mépris à la colere, ils affectoient de commettre ſouvent la faute qui les avoit fait ſifler.

Je remarquai que quoique les bons Comédiens paruſſent craindre beaucoup les ſiflets, cependant lorſqu'ils les eſſuyoient pour quelque faute légere, bien loin de mépriſer la honte d'être ſiflés, ils tâchoient de ſe corriger, & témoignoient très peu de reſſentiment de l'affront qu'on leur avoit fait. Il eſt vrai qu'ils ne tardoient pas d'en être conſolés, car dès qu'ils s'acquittoient bien de leur rôle, le parterre équitable les applaudiſſoit par des battemens de mains. Ces applaudiſſemens étoient mépriſés par les méchans Comédiens: il me paroiſſoit qu'ils trouvoient mauvais que leurs confreres fuſſent ſenſibles à l'amitié & à l'eſtime du parterre. Ils levoient dédaigneuſement les épaules, ils ſourioient avec mépris, & même avec indignation; la gloire d'être

applaudi du public leur sembloit un affront : on eût dit qu'ils se figuroient être des Dieux, dont il est permis aux foibles mortels d'adorer les ordres, mais non pas d'en examiner la raison & la cause.

Surpris également de voir des Comédiens mépriser les applaudissemens des spectateurs & punir leur critique, je m'informai de la raison qui donnoit tant d'orgueil & tant de pouvoir à ces Acteurs. » La coutume, me dit-on, » a consacré le théatre que vous voyez ; » & tous ceux qui y montent, soit » par le droit de leur naissance, soit » par le suffrage de ceux qui ont le » pouvoir de les y placer, croyent » avoir acquis le droit de jouer leur » rolle de la maniere qu'ils veulent ». Ils ont une autorité souveraine sur les spectateurs ; & ceux-ci n'ont que le triste avantage de pouvoir les siffler, au risque d'être punis, quelque raison qu'ils ayent d'ailleurs de le faire.

Je m'éveillai, & je vis clairement que dans cette vie les Grands étoient les Comédiens, & nous les Spectateurs, qui ne pouvions sans risque desapprouver leurs sottises, quelqu'énormes qu'elles fussent. Je fus encore convaincu que les Grands qui sont vertueux, sans connoître leur véritable

gloire dans l'amour du public, & que ceux qui ne le ſont pas, affectent de le mépriſer. Titus & Marc Aurele aimerent leurs ſujets, & ils en furent adorés. Louis fait le bonheur des François, Fréderic fait celui des Pruſſiens; ils ſont également l'objet de l'amour de leurs peuples. Caligula & Domitien mépriſerent les hommes; ils en furent déteſtés à leur tour. L'Hiſtoire ancienne & moderne nous eſt un garant certain que tous les Princes qui ont reſſemblé à ces deux Empereurs Romains, n'ont été ni plus heureux, ni moins haïs.

## TREIZIEME SONGE PHILOSOPHIQUE.

JE dormois profondément, & j'étois perſuadé que je n'avois point de corps. Mon eſprit étoit dans une vaſte mer, au milieu de laquelle il nageoit avec pluſieurs autres eſprits qui me paroiſſoient être faits comme ces Anges que peignent les Peintres dans leurs tableaux, qui n'ont que la ſeule tête, appuyée ſur deux aîles. Je croyois être fait de la même maniere, & je me ſé-

licitois de la liberté dont je jouiſſois ; & que me procuroit l'état de gloire dans lequel j'étois, à l'aide de mes deux ailes, qui me ſervoient alternativement pour voler & pour nager. Je m'élevois quelquefois au-deſſus de l'eau ; & là parcourant une vaſte étendue d'air, je découvrois l'arrangement & l'ordre des globes céleſtes ; je voyois la cauſe des différentes révolutions des aſtres, je meſurois leur cours. Quelque tems après je me replongeois au fond des eaux, j'y contemplois les merveilles que la mer cache dans ſon ſein. Enfin tous les ſecrets de la nature s'offroient à mes yeux, & je devois à la liberté que j'avois, la connoiſſance de l'harmonie de cet Univers.

Les Génies qui habitoient le vaſte élément où je faiſois ma demeure ordinaire, étoient auſſi heureux que moi ; ils ſe félicitoient ſans ceſſe de leur état. Un d'eux me dit un jour, » Camarade, le bonheur dont nous jouiſſons » eſt trop grand pour qu'il ſoit le partage de tous les Génies ; il doit y en » avoir de moins heureux que nous. » Parcourons cette mer immenſe, & » cherchons ſi nous ne rencontrerons » point quelques eſprits qui ſoient » moins fortunés & moins éclairés que » nous. Peut-être en trouverons-nous

» qui le ſeront davantage ; en ce cas » nous profiterons de leurs lumieres. » Voyons enfin s'il y a des Génies plus » heureux ou plus malheureux que » nous ».

Je conſentis volontiers à ce qu'on me propoſoit, & après avoir nagé pendant un tems qui me parut avoir duré plus de deux années, j'apperçus un grand eſpace de mer enceint par un filet, qui formoit comme un parc au milieu des ondes. Dans cette eſpéce de priſon habitoit un grand nombre de Génies : ils me parurent ſi maigres & ſi décharnés, que je dis à mon camarade : *Ces eſprits ont quelque choſe qui tient de notre eſpéce ; mais il eſt cependant impoſſible que la leur ſoit la même que la nôtre. Ne voyez-vous point comme ils ſont foibles ? Leurs aîles ſont ſi petites, qu'à peine paroiſſent-elles ; ils ne peuvent s'élever dans les airs. Voyez-vous*, continuai-je, *comme ils retombent dans l'eau, dès qu'ils veulent voler fort haut ?* » Cela n'eſt pas ſurprenant, me répon- » dit mon camarade. Ne voyez-vous » pas qu'il y a une eſpece de grille qui » les retient priſonniers dans leur de- » meure ? Ils ſont entourés de tout cô- » té par des filets, & non ſeulement » ils ne peuvent pas nager dans la vaſte » mer, mais ils ne ſçauroient ſortir de

» leur demeure pour paſſer dans *les* » airs ».

Dans le moment que mon camarade me parloit, j'apperçus pluſieurs de ces Génies captifs qui paſſoient leur nez au travers des trous du filet, & qui témoignoient l'empreſſement qu'ils avoient de pouvoir jouir de la liberté. Il parut même que leur envie de s'élever dans les airs augmenta lorſqu'ils nous apperçurent ; mais il fallut bientôt qu'ils ſe retiraſſent au milieu de leur enceinte. Nous vîmes tout à coup une femme qui, s'élevant du fond d'un abyme juſqu'au-deſſus des eaux, s'approcha de l'enceinte. Elle étoit armée d'une torche ardente ; on liſoit ſur une banderole qui étoit attachée au milieu de cette torche, *La Superſtition*. Auſſi-tôt qu'elle eut apperçu quelques Génies qui paſſoient le nez hors des filets, elle courut à eux & le leur brûla avec ſon flambeau. Tous les Génies infortunés n'oſoient approcher des bords de l'enceinte, de crainte de la brûlure.

Lorſque cette femme infernale eut privé ces eſprits de l'ombre de liberté qui leur reſtoit, elle ouvrit les filets, entra dedans & les referma. Elle appella enſuite à elle quelques Génies captifs (il nous parut que c'étoient ceux

ceux qui avoient l'air le plus ſec & le plus bas). » Je veux, leur dit-elle, » vous faire les dépoſitaires de mes » droits, & vous exercerez la juſtice » dans mon Empire. Je me ſuis apper- » çu que l'envie de s'élever juſqu'au- » deſſus de l'élément qui a été deſtiné » aux Génies, a fait mettre maintes » fois à pluſieurs le nez aux trous des » filets, & qu'il n'a pas tenu à eux que » les ayant rompus, ils ne ſe ſoient » ſauvés, & n'ayent été ſe perdre » dans des régions inconnues, comme » font tous les jours ces Génies qui, » jouiſſant d'une liberté pernicieuſe, » ſemblent vouloir imiter les Dieux » par leurs audacieuſes entrepriſes. » Pour obvier à un abus auſſi grand & » auſſi dangereux, nous avons réſolu » de nommer des *Cenſeurs de penſées*. » Ces Génies ſeront occupés à inter- » dire la connoiſſance de tout ce qui » peut élever l'ame & lui inſpirer trop » de grandeur : ils s'oppoſeront, au- » tant qu'ils pourront, à la connoiſ- » ſance de certaines vérités métaphyſi- » ques ; ils approuveront avec bien des » difficultés, les nouvelles découver- » tes phyſiques qui peuvent avoir » quelque rapport avec des ſentimens » qui détruiſent des préjugés utiles à » retenir les Génies dans la croyance » que je leur inſpire ».

Après avoir établi les *Censeurs*, la Déesse Infernale créa un nouvel emploi, auquel elle donna le titre de *Docteurs*. Les Génies qui exerçoient cet emploi, étoient destinés à fabriquer certains philtres, dont le venin ôtoit à l'ame toute idée de liberté, & l'accoutumoit à un esclavage qui ne lui laissoit aucun moyen de connoître l'état malheureux dans lequel elle étoit. Quand ces Docteurs avoient composé leur philtre, ils le faisoient couler par les narines dans le cerveau de ceux qu'ils étoient chargés de rendre stupides, & ils appelloient cette opération affreuse, l'Art *de faire naître des pensées conformes au bien de l'Etat, & d'apprendre à soumettre la raison.*

Quelque tems après que ces établissemens eurent eu lieu dans l'enceinte des Génies captifs, les trois quarts de ces esprits n'eurent presque plus de connoissance de la grandeur de leur essence; ils s'oublierent, pour ainsi dire, entierement eux-mêmes, & ne songeant plus à acquerir des notions qui les élevassent à des choses véritablement utiles & sublimes, leur seule & unique occupation fut de faire joliment un conte, d'aiguiser une pointe, & de l'enfermer dans une Epigramme ou dans un Madrigal. Ils s'efforcerent auſſi

d'exceller dans les Vaudevilles ; & les Génies les plus conſidérables de l'enceinte ſe crurent des Génies ſublimes, dès qu'ils purent, à l'aide d'une trentaine de vers, donner un ridicule à quelque eſprit.

La Déeſſe Infernale voyant l'eſclavage dans lequel elle avoit mis les Génies, triomphoit & ſe glorifioit d'avoir établi des loix qu'elle croyoit prévenir tout ce qui pouvoit nuire à ſon empire. Mais je vis avec une ſatisfaction infinie qu'elle s'étoit trompée, & que parmi les Génies de l'enceinte il y en avoit pluſieurs qui regrettoient toujours la perte de leur liberté. Il eſt vrai qu'ils oſoient rarement ſortir leur nez par les trous des filets, parce que dès qu'ils étoient dénoncés par les Cenſeurs, & pourſuivis par les Docteurs, ils étoient punis ſéverement : on les enfermoit même quelquefois dans des coffres, où ils ne reſpiroient qu'à travers des fentes très petites, faites pour cet uſage dans le bois. Cependant tout ce que pouvoit faire la crainte de cette punition ſur pluſieurs Génies, c'étoit de les empêcher de tenter de ſortir le nez par les trous du filet ; mais en reſtant tranquilles au milieu de l'enceinte, ils prenoient des précautions pour n'être point empoiſonnés par

le philtre que les Docteurs leur verſoient dans les narines. Les uns fermoient le nez, & la liqueur ſe répandoit en dehors ; enſorte qu'elle ne pouvoit parvenir juſqu'au cerveau. Les autres qui, malgré ces précautions, ayant été aſſez malheureux pour ne pouvoir ſe garantir entierement du venin, en ſentoient quelque attaque, prenoient certaines poudres qui les faiſoient ſi fort éternuer, que leur cerveau étoit bientôt purgé. Il y avoit des Génies qui vendoient ces poudres ſecrettement, elles étoient enfermées dans des paquets ſur leſquels étoit écrit le nom du Génie Chymiſte qui les avoit compoſées. Je lûs pluſieurs inſcriptions différentes, *Poudre de Gaſſendi, Poudre de Bayle, Poudre de Grotius, Poudre de Puffendorf, Poudre de Locke, Poudre Iuive, Poudre Chinoiſe, Poudre Perſane, Poudre de Voltaire, Poudre de la Métrie, Poudre de Didrot, Poudre des Penſées Philoſophiques, Poudre des Colins, des Tyndals, des Rolands, &c.* Ceux qui ſe ſervoient de celle de Voltaire, s'informoient exactement avant d'en faire uſage, ſi celle qu'ils avoient étoit faite depuis quelque tems ; la nouvelle, compoſée par ce Chymiſte, étant fre-latée, parce que la politique & le de-

sir de plaire aux Censeurs l'avoit obligé de mêler dans les drogues qu'il mettoit dans son remede, plusieurs plantes qu'employent les Docteurs dans la composition de leur poison. Parmi les différentes poudres dont se servoient les Génies, il y en avoit une qui avoit une grande vertu & qui guérissoit plus sûrement que les autres; mais elle n'étoit propre qu'aux esprits délicats, & qui avoient beaucoup d'imagination; elle faisoit peu d'effet sur les Génies lents & tardifs. On appelloit cette Poudre, là *Poudre de Montagne*: elle avoit été faite avant toutes les autres dont on se servoit, & elle avoit été d'un grand usage à tous les Génies qui en avoient composé d'autres.

Tandis que j'admirois les différens effets de ces poudres salutaires, je m'éveillai, & je compris d'abord que personne ne pouvoit donner une explication plus juste de mon songe, que ces Censeurs établis dans tant de pays, non pas pour empêcher l'impression des mauvais Ouvrages capables de perdre le goût & d'anéantir la raison, mais pour faire supprimer tout ce qui déplaît à des Docteurs superstitieux & à des Moines ignorans.

## QUATORZIEME SONGE PHILOSOPHIQUE.

IL me sembloit être dans une salle superment ornée ; elle étoit bâtie en ovale : il y avoit autour des fauteuils rangés à des distances inégales ; ces fauteuils étoient occupés par des personnes habillées magnifiquement. Elles avoient autour d'elles beaucoup de gens qui paroissoient être destinés à les servir, & qui avoient toujours les yeux sur elles pour obéir à leurs ordres. Le dévot le plus scrupuleux est moins humble à l'Eglise au pied de l'Autel & vis-à-vis du Tabernacle, que ces domestiques le paroissoient auprès de leurs maîtres. Cependant plusieurs de ces maîtres n'étoient que des especes de figure humaine privées de l'usage de la parole & d'une partie des membres. Ils n'avoient ni langue, ni mains, ni pieds ; ils donnoient pourtant audience à ceux qui venoient pour leur parler. Ils recevoient aussi les requêtes qu'on leur présentoit ; mais lorsqu'il falloit qu'ils répondissent, un de leurs principaux domestiques, qui étoit toujours

derriere eux appuyé sur leur fauteuil, s'avançoit gravement, ôtoit sa langue de sa bouche, & la mettoit dans celle de Monseigneur, qui parloit jusqu'à ce que le domestique jugeât à propos de reprendre sa langue, & Monseigneur perdoit alors l'usage de la voix. Si Monseigneur devoit écrire, le même domestique détachoit sa main de son bras, la plaçoit au bout de celui de son maître, & Monseigneur écrivoit; s'il falloit que Monseigneur marchât, c'étoit avec les pieds du même domestique.

Parmi les personnes qui étoient assises dans les fauteuils, le plus grand nombre me parut être celui de celles qui n'agissoient que par le secours, par la langue & les mains de leur principal domestique. Il y avoit cependant plusieurs fauteuils occupés par des personnes qui, non seulement parloient & agissoient par elles-mêmes, mais qui même empêchoient que le principal domestique osât parler & agir qu'après en avoir reçu un ordre exprès. Il me paroissoit que les gens qui entouroient les fauteuils, dans lesquels étoient assis les maîtres qui se servoient de leur langue & de leurs mains, avoient l'air infiniment plus satisfaits que ceux qui étoient autour des fauteuils occupés

par des perſonnes qui ſe ſervoient des membres de leur domeſtique. Ces derniers étoient obligés non ſeulement d'avoir pour l'idole ſans langue, ſans pieds & ſans mains, le même reſpect que les premiers avoient pour leur maître, mais il falloit encore qu'ils regardaſſent le principal domeſtique comme une eſpece de Dieu, qui renfermoit en lui le plus pur de l'eſſence divine de l'idole dont il étoit dépoſitaire. Cette double ſujétion donnoit à ces gens un air de baſſeſſe que les autres n'avoient point.

J'apperçus dans la même ſalle quelques fauteuils derriere leſquels il y avoit une femme qui faiſoit l'office du premier domeſtique. Lorſqu'elle plaçoit ſa langue dans la bouche de Monſeigneur, on eût pris celui-ci pour une véritable femelle. Il jaſoit impitoyablement, il parloit long-tems, ſouvent ſans ſçavoir ce qu'il diſoit, & toujours pour faire punir quelqu'un que la femme qui le faiſoit parler, n'aimoit point; ou pour récompenſer un domeſtique ſans mérite, qui avoit trouvé le ſecret, par ſes baſſeſſes ou par ſes préſens, de plaire à la même femme.

Ce que je vis de plus ſingulier, fut une femme qui ſe battoit derriere un fauteuil avec un premier domeſtique.

Elle vouloit que l'idole se servît de sa langue ; le domestique vouloit au contraire lui donner la sienne. Après un combat assez opiniâtre, la femme vainquit son adversaire par le secours d'un Prêtre à qui l'on donnoit le titre de *Directeur de Monseigneur*, & qui, s'étant joint à elle, lui donna le moyen de renverser à terre son ennemi. Dès que les autres domestiques eurent vû la chûte de leur chef, ils se rangerent du côté de la femme & du Directeur. Je les vis flatter alternativement par leurs gestes & par leurs discours, la maîtresse & le Prêtre ; ils furent avec elle galans, avec lui bigots, & formerent une espece de Religion composée de la coquetterie, du libertinage, de la dissimulation & de l'hypocrisie. Des objets aussi bizarres frapperent mes sens. Je m'éveillai, & je compris que bienheureux sont les peuples qui sont gouvernés par des Princes qui se servent de leur langue & de leurs mains, & qui n'empruntent ni celles de leurs Ministres, ni celles de leur maîtresse.

## QUINZIEME SONGE PHILOSOPHIQUE.

A Peine commençois-je à dormir, qu'il me ſembla que je voyois un grand nuage lumineux dans ma chambre, du milieu duquel ſortit un homme qui m'aborda & me dit d'un air gracieux : *Je ſuis* Racine, *qui viens des Champs Eliſées. J'ai obtenu la permiſſion des Dieux de retourner ſur la terre pendant trois mois pour connoître dans quel état ſont les Belles lettres. Tous les illuſtres Auteurs qui furent mes contemporains*, Deſpreaux, Corneille, *avec lequel je ſuis très uni aujourd'hui*, la Fontaine, Moliere, la Bruyere, *& quelques autres encore, qui ſans doute doivent être encore auſſi eſtimés qu'ils l'étoient lorſqu'ils vivoient, attendent avec impatience le rapport que je leur ferai à mon retour, du mérite des Ecrivains qui leur ont ſuccédé.*

Après m'être un peu remis de ma frayeur, je me crus fort honoré de la viſite d'un auſſi grand Poëte, & de la préférence qu'il me donnoit ſur les autres Auteurs ; mais comme je ſuis zélé

admirateur de l'éloquente diction de plusieurs Ecrivains modernes qui ont beaucoup embelli notre Langue en l'enrichissant d'une grande quantité de mots nouveaux & de tours de phrase aussi énergiques qu'ingénieux, je trouvai la façon de parler de *Racine* peu élégante : je crus même y entrevoir quelque chose de provincial, & qui tenoit du style vulgaire. Je résolus de lui faire sentir, par la maniere dont je lui répondrois, qu'il devoit, en revenant sur la terre, parler différemment qu'il n'avoit fait la premiere fois qu'il y avoit été. » Il est fort glorieux pour moi, » lui dis-je, que vous m'ayez donné » la préférence sur tant *d'esprits sail-* » *lans* (*a*), pour vous instruire de ce » que vous souhaitez sçavoir. Vous me » rendez dans un instant plus grand » que je ne le fus pendant toute ma vie, » & l'on pourra dire de moi ce que » l'on dit du cédre, *qu'il croît plus* » *dans une aurore* (*b*), *que l'hyssope en* » *une année*. Lorsque j'ai le bonheur » de voir un Poëte tel que vous, tous » mes sens sont satisfaits ; car *vos dis-* » *cours charmans peignent à mon oreil-* » *le ; & les vives couleurs de votre teint*

(*a*) *Dict. fam. du C.*
(*b*) *Parapbr. de Gracien*, pag. 268.

» *content à mes yeux* (*a*). Il me ſemble » vous ouïr *prononcer des adages* (*b*) au » milieu des Poëtes qui vivent dans le » délicieux Eliſée. Sans doute que » vous préſidez à la vénérable Cour des » bienheureux Poëtes, & l'on peut » dire de vous ce qu'un de nos Au- » teurs modernes a dit d'un vieux Roi » Troyen, *là Priam écoutoit la vénéra-* » *ble cour des chefs qu'il conſultoit* (*c*) ».

Je ne doutois pas que *Racine* ne fût très émerveillé de mon éloquent compliment; & ma ſurpriſe fut très grande lorſqu'il me répondit en riant: *A quoi bon tout ce pompeux galimathias? Penſez-vous que j'aye oublié le François dans l'autre monde par la fréquentation que je puis y avoir eue avec quelques Auteurs Arabes & Perſans? Je croirois volontiers que vous venez de me réciter un chapitre du Coran, ou quelques verſets de la* Suma. *Laiſſons, je vous prie, le ſtyle Oriental, parlons naturellement & pour être entendus avec facilité.*

La ſincérité de *Racine* me piqua vivement, je trouvai très mauvais qu'il traitât de barbare un langage que j'avois puiſé dans les Auteurs qui avoient le plus de réputation: je lui répondis

(*a*) La Mothe, *Fable* 18, *Liv.* 4.
(*b*) Ibid. *Fable* 14, *Liv.* 3.
(*c*) Ibid. *Iliade*, *Liv.* 3, *pag.* 44.

avec assez d'aigreur : » Si vous parlez » Gaulois, ce n'est pas ma faute ; ce » l'est encore encore moins si vous ne » voulez pas vous *mettre à même* (*a*) de » pouvoir fréquenter les plus beaux » esprits, sans leur paroître ridicule. » Vous les assûrerez en vain que vous » connoissez la Langue, ils vous re- » garderont comme un Provincial dont » le commerce dangereux pourroit » corrompre leur style ».

*Quoi !* repliqua *Racine* avec étonnement, *les gens que vous appellez aujourd'hui les bons Auteurs, écrivent comme vous parlez ?* » Cela est certain, » répondis-je ». *Si vous ne me trompez pas*, reprit Racine, *vous avez raison de dire que je dois apprendre la Langue des beaux esprits qui vivent aujourd'hui ; car elle est aussi différente de celle que parloient ceux de mon tems, que le Latin des Ecrivains du troisieme & du quatrieme siecle de l'Empire Romain étoit different du Latin des Ecrivains de la Cour d'Auguste. Dites-moi, je vous prie, tous les Auteurs se servent-ils aujourd'hui de ce langage que vous croyez très poli, & que je regarde comme bar-*

(*a*) Cette expression est l'expression favorite de l'Auteur des *Lettres Juives*. Elle est Françoise ; mais elle est aujourd'hui très peu en usage.

*bare?* » Non, répondis-je, il y en a » encore quelques vieux qui, ayant » eu le malheur de vivre dans le même » tems que *Despreaux* votre ami, écri- » vent de la même maniere qu'il a » écrit, & parlent approchant comme » vous. Il y a un certain Abbé d'*Oli-* » *vet...* ». *Ah! je le connois*, dit *Racine*, en m'interrompant : *On m'a dit qu'il avoit écrit un Ouvrage contre moi.* » Il eſt vrai ; mais il a écrit auſſi con- » tre *la Bruyere*, contre *Bayle*, con- » tre *Tourreil*, contre *la Fontaine* ». *Comment*, repliqua Racine, *cet homme écrit contre tout le monde?* » Ho que » non, répondis-je, il a fait dans ſon » *Hiſtoire de l'Académie Françoiſe*, l'é- » loge de *Cotin* (*a*) & celui de *Chape-* » *lain* (*b*) ; il a donné deux longues » Apologies du mérite de ces Au- » teurs ». *Cela étant ainſi*, reprit Racine, *je ne ſuis pas fâché qu'un homme d'un goût ſi bizarre ſe ſoit éloigné de ma façon d'écrire, & de celle de mes contemporains.* » Au contraire, répondis-je, » c'eſt un des Auteurs dont le ſtyle eſt » le plus reſſemblant à celui des Ecri-

(*a*) *Hiſtoire de l'Académie Françoiſe*, pag. 191 & ſuivantes. *Conſultez ſur les éloges de* Cotin *& de* Chapelain *par l'Abbé* d'Olivet, *le ſecond tome de la Critique du Siecle, Lettre* 17.

(*b*) *Ibid.* pag. 148 & ſuivantes.

» vains qu'on regardoit comme les » meilleurs pendant que vous viviez. » Son ſtyle eſt auſſi éloquent, s'il faut » en croire les amateurs du vieux lan- » gage, que celui de Ciceron, qu'il a » traduit en François ». *Hé pourquoi*, demanda Racine, *blâme-t-il des Auteurs qu'il auroit dû plutôt juſtifier & défendre?* » C'eſt par vanité, répondis- » je, & pour paroître plus éclairé que » ces Auteurs ». *Voilà une mauvaiſe vanité*, reprit Racine. *Mais*, continua t-il, *n'y a-t-il donc plus que cet Abbé qui ſe ſerve du langage du ſiecle de Louis XIV?* » Nous avons encore, » répondis-je, quelques autres Ecri- » vains. Les principaux ſont un Préſi- » dent (*a*), Auteur des *Lettres Perſan- » nes*; un Poëte qui a fait un Poëme » épique ſur la Ligue; deux Poëtes, » dont l'un eſt l'Auteur des *Tragédies* » d'*Electre* & de *Rhadamiſte*; & l'au- » tre de la Tragédie de *Guſtave Vaſa*. » Je pourrois peut-être vous nommer » encore quatre ou cinq autres Ecri- » vains (*b*) ». *Je connois*, dit Racine,

(*a*) Ces quatre Auteurs ſont, comme tout le monde ſçait, Mrs. le Préſident *de Monteſquieu*, *Voltaire*, *Crebillon* & *Pyron*.

(*b*) On doit placer parmi ces Ecrivains, dignes du beau ſiecle de Louis XIV. Meſſieurs *de Voiſenon*, *Deſtanches*, *la Chauſſée*, l'Abbé *de Bertis*,

*tous les Ouvrages que vous venez de nommer ; ils ſont parvenus juſqu'aux Champs Eliſées, & nous les y avons conſacrés à l'immortalité.*

» Au ſtyle près, répondis-je à *Racine*, nous penſons dans ce monde, » de ces Ouvrages, ce qu'on en penſe » dans l'autre. Mais nous trouvons » leur diction trop peu fleurie ; elle » n'offre à l'eſprit que des idées ſimples, naturelles : au contraire la Poëſie de nos Auteurs brillans préſente » tout à la fois à l'imagination mille » idées, & raſſemble dans un ſeul point » de vûe celles qui paroiſſent devoir » être le moins réunies. Jugez-en par » cette deſcription des armes de Paris, » fils de Priam.

» *Sous* le brillant rempart *d'une forte* » *cuiraſſe* (a),

*Bernard*, *Fuſelier*, Auteur du charmant Opera des *Fêtes Grecques & Romaines*, & de pluſieurs Cantates auſſi belles que celles de *Rouſſeau*. Il y a encore quelques Auteurs qui n'ont écrit qu'en proſe, & dont les Ouvrages ſont auſſi éloquens que ceux que fit *Quintilien* dans un tems où la belle Latinité commençoit à être très altérée. L'éloquence s'eſt beaucoup mieux conſervée en France, dans le Barreau que dans la Chaire. Nous avons aujourd'hui de très grands Avocats, & de médiocres Prédicateurs. J'excepte quelques grands hommes qui ont commencé à prêcher il y a plus de vingt ans, & qui vivent encore.

(a) La Mothe, *Iliade en vers françois*, Liv. 3.

» *Sous*

» *Son cœur banni la crainte & rappelle*
» *l'audace.*
» *D'une épée, ornement & défense à la*
» *fois,*
» *Pendoit à son côté* le magnifique poids.
» *Il a chargé son bras du fardeau secou-*
» *rable*
» *D'un bouclier épais, & presqu'im-*
» *pénétrable.*
» *Sur sa tête est un casque, où de cent*
» *brins mouvans*
» *Flotte une* fiere aigrette *abandonnée*
» *aux vents.*
» *Il prend enfin son dard pour dernier*
» *avantage,*
» *Et semble, en* l'ébranlant, *essayer son*
» *courage.*

» Voilà ce que l'on appelle de la

pag. 53. Personne n'a eu plus d'esprit, & personne peut-être n'en aura jamais plus qu'en a eu M. *de la Mothe.* Ses Ouvrages médiocres sont remplis de pensées solides & brillantes; je dis ses Ouvrages médiocres, tels que sont ses Fables, ses Cantates, ses Tragédies & sa Traduction de l'*Iliade.* Car il y a plusieurs de ses Ouvrages qui sont d'une grande beauté, & M. *de Voltaire* a porté sur M. *de la Mothe* un jugement très équitable, lorsqu'il a dit dans une Note du *Temple du Goût*, que cet Auteur avoit fait *des Odes très belles, de jolis Opera, & des Dissertations très bien écrites.* Il est fâcheux que dans plusieurs de ses Ouvrages, M. *de la Mothe* ait si fort donné dans le *Néologisme*; mais il est heureux que ce ne soit que dans ses Ouvrages médiocres.

» Poëſie, *le brillant rempart d'une cuiſ-*
» *raſſe*. Ni vous, ni *Corneille*, auriez-
» vous jamais dit pareille choſe ? Au-
» riez-vous eu l'un & l'autre l'imagi-
» nation aſſez brillante, aſſez vive pour
» dire, le *magnifique poids d'une épée ?*
» Vous euſſiez dit ſimplement, le *poids*
» *d'une magnifique épée*. Remarquez
» encore que le Poëte écrit *ébranler*
» un dard ; terme qui vous étoit in-
» connu, ainſi qu'à tous vos contem-
» porains. Lorſque le même Poëte
» veut exprimer le pouvoir qu'a le ca-
» ducée de Mercure d'endormir les
» hommes & de leur ôter la vie, voici
» comment il rend noblement cette
» idée :

» *Il arme auſſi ſon bras du divin caducée,*
» *Dont la double puiſſance, à ſon choix*
» *exercée,*
» *Telle qu'un bruit perçant, ou que les*
» *froids pavots,*
» Impoſe aux yeux mortels, *ou ravit*
» *le* repos (*a*).

» Hé bien ! continuai-je, aucun de
» vos contemporains s'aviſa-t-il jamais
» de dire, *impoſer aux yeux mortels*,

(*a*) La Mothe, *Iliade en vers françois*, page 21.

» pour dire dormir ; & *ravir le repos*, » pour priver de la vie ? »

» Ce n'eſt pas ſeulement dans le ſu- » blime que les Poëtes de nos jours » ſont inimitables ; ils ont dans le ſtyle » badin des termes choiſis & qui vous » étoient inconnus. Le Jéſuite *du C.* » (*a*) dans ſon Epître au Libraire » *Etienne*, pour dire *qu'il lui aban-* » *donne ſes vers*, annoblit ainſi cette » penſée triviale :

» *Prenez mes vers, faites-en vos choux* » *gras.*

» Le même Poëte ſentant la fineſſe » & la délicateſſe des mots *choux gras*, » dit en parlant des Troyens ;

» *De l'Italie ils firent leurs choux gras.*

» Dans un autre endroit il dit que » les Romains *firent de l'Univers une* » *matelote*. Avouez qu'il faut avoir le » génie bien vif pour trouver des ex- » preſſions auſſi ſignificatives. Ne vous » ſemble-t-il pas voir les Romains » courant cet Univers comme une » carpe ? & ne diriez-vous pas que » chaque Royaume dont ils ſe ſont

(*a*) *Les Poëſies du Pere* du Cerceau.

» emparés, & qu'ils ont joint à la Ré-
» publique, eſt un morceau de la car-
» pe qu'on jette dans le poëlon? Il
» faut convenir que vos confreres, les
» *Deſpreaux*, les *Corneille*, les *Mo-*
» *liere*, les *la Fontaine*, les *Peliſ-*
» *ſon* n'ont eu que des idées bien mé-
» diocres de tout ce qui pouvoit avoir
» quelque rapport à la fine galanterie.
» Ah! ſi vous l'aviez connue comme
» la connoit un de nos Auteurs vivans,
» & à qui le nouveau langage eſt en
» partie redevable de ſa naiſſance & de
» ſa perfection, vous vous ſeriez bien
» exprimé plus délicatement! Eſt-il
» aucune de vos héroïnes qui ait dé-
» peint auſſi vivement l'amour qu'elle
» ſentoit, que le Poëte dont je vous
» parle a exprimé l'amour des or-
» meaux pour les fleurs.

» *Sur ce gazon les ruiſſeaux*
» *Murmurent leurs amouretes,*
» *Et l'on voit juſqu'aux ormeaux,*
» *Pour embraſſer les fleuretes,*
» *Pencher leurs jeunes rameaux* (a).

(a) La Mothe... *Opera. M. de Fontenelle* eſt un de ces grands hommes qui par leur mérite il-luſtrent leur patrie, & la rendent la rivale de la Grece & de Rome; mais l'on peut dire que ſi *M. de Fontenelle* a beaucoup contribué à dépouiller

» Cela eſt galant & ſublime en même tems : on ne peut rien offrir de la Philoſophie de ce qu'elle avoit de barbare & de pedant ; & s'il a mis dans un grand jour les matieres qui juſqu'à lui avoient été dans une obſcurité impénétrable pour toutes les perſonnes qui n'avoient pas vieilli dans l'étude, il a auſſi nui conſidérablement aux Belles Lettres & au langage ; aux Belles Lettres, en inſpirant à ſes Lecteurs, qui pour la plûpart ſont des gens du grand monde, un mépris pour les anciens, qui leur fait conſidérer les plus beaux génies de Rome & d'Athènes comme des génies très médiocres ; & au langage, en ſe livrant trop aux ſaillies de ſon eſprit, & les exprimant quelquefois d'une maniere précieuſe. Quelque eſtime que l'on ait pour le mérite ſupérieur de M. *de Fontenelle*, on ne peut s'empêcher de le condamner d'avoir introduit une maniere de s'expliquer affectée, recherchée & guindée, qui ayant été imitée par beaucoup d'Ecrivains qui n'ont pas ſon génie, a nui conſidérablement à la Langue, & a perdu le ſtyle des trois quarts des Auteurs. Les *Eglogues* de M. *de Fontenelle* ſont écrites avec beaucoup d'eſprit ; mais il y en a quelques-unes où il s'eſt trop livré aux ſaillies de ſon imagination, & au plaiſir ſe douceur d'une penſée plus brillante que ſolide. Il y a dans ces mêmes *Eglogues* quelques endroits où M. *de Fontenelle* affecte d'être trop ſimple & trop naturel. M. *de Voltaire* a eu raiſon de lui dire :

*Votre Muſe ſage & riante,*
*Devroit aimer un peu moins l'art ;*
*Ne la gâtez point par le fard,*
*Sa couleur eſt aſſez brillante.*

Quoiqu'il en ſoit, les *Eglogues* de M. *de Fonte-*

» plus riant à l'imagination, que ces
» *ruiſſeaux qui murmurent leurs amou-*
» *rettes*, & rien de plus ſublime que
» ces grands ormes qui, élevant leurs
» têtes chenues juſques dans les nues,
» ſe baiſſent cependant pour embraſſer
» & pour careſſer, non ſeulement les
» fleurs, mais *les fleurettes*, c'eſt-à-
» dire les plus petites fleurs. Quelque
» ſimples qu'elles nous paroiſſent, ce-
» pendant c'eſt pour les embraſſer que
» les ormeaux *font pencher leurs jeu-*
» *nes rameaux*.

» Le même Poëte qui a écrit avec
» beaucoup de force pour montrer la
» médiocrité des Eglogues de *Virgile*,
» & la ruſticité de celle de *Théocrite*,
» nous donne un exemple de l'élégante
» ſimplicité qui doit regner dans le
» Poëme paſtoral. Vous étiez, vous
» & vos amis, lorſque vous viviez
» dans ce monde, grands admirateurs
» des anciens; mais aujourd'hui, gra-
» ces à Dieu, nos meilleurs Ecrivains
» les mépriſent beaucoup. Et comment
» cela ne ſeroit-il pas, puiſqu'ils ſen-

*nelle*, quoique très ſpirituelles, ſont fort inférieures à celles de Virgile, malgré la critique qu'il a faite de celles de ce Poëte Latin dans ſa *Digreſſion ſur les Anciens*; Ouvrage bien foible, & peu digne d'un auſſi grand homme que M. *de Fontenelle*.

» tent combien ces anciens si vantés,
» sont au-dessous d'eux? Le seul exem-
» ple dont je vous parle, suffira pour
» vous en convaincre.

» Atis.
» *Où vas-tu, Licidas?*
» Licidas.
» *Je traverse la plaine,*
» *Et vais même monter la colline pro-*
» *chaine.*
» Atis.
» *La course est assez longue.*
» Licidas.
» *Ah! s'il étoit besoin,*
» *Pour le sujet qui me mene,*
» *Je pourrois aller plus loin.*
» Atis.
» *Il est aisé de t'entendre;*
» *Toujours de l'amour.*
» Licidas.
» *Toujours.*
» *Que faire sans les amours?*
» *Qui viendroit me les défendre,*
» *Je finirois là mes jours* ».

J'allois achever de réciter cette divine Eglogue, & je me préparois à en relever ensuite toutes les beautés, lorsque *Racine* revenant à lui, comme un homme qui sort de sa léthargie, & m'interrompant brusquement: *Je suis*

*perdu*, me dit-il, *& je vais éternellement me croire malheureux, ſi mon fils a pû prendre les idées fauſſes, & le langage ridicule des Ecrivains que vous me vantez.* » Raſſûrez-vous, lui dis-je, votre fils » n'eſt point aſſez heureux pour être » leur émulateur ; il a cru devoir con- » ſerver le ſtyle de ſon pere ». *Ah ! je reſpire*, dit Racine. *Apprenez-moi, je vous prie*, continua-t-il, *ce que penſent de lui les gens qui regardent les bons Ecrivains du ſiecle de Louis XIV. comme des modéles que doivent ſuivre ceux qui veulent bien écrire ; car peu m'importe que les admirateurs de votre langage néologique l'eſtiment.*

Ces derniers mots me piquerent, & je crus devoir tenter encore de faire changer de ſentiment à *Racine*. Je m'efforçai donc de parler avec toute la pureté poſſible, & le plaignant de n'être point affecté de la beauté des morceaux que je lui avois récités, je lui répondis dans ces termes : » Votre fils » a donné un Poëme ſur la Religion » dont la verſification a été trouvée, » même par les gens qui n'aiment point » votre fils, une *verſification penſée* (*a*). » A la façon dont ſon Poëme eſt conduit, on croiroit (*b*) que *digne héritier*

(*a*) *Mémoires de Trévoux*, Mai 1726.

(*b*) M. *de la Motte*, en parlant de *Coypel*, qui *d'un*

» *d'un Sophocle nouveau, réveillant ſa* » *noble induſtrie, il s'eſt fait donner la* » *part de ſon Poëme en pur avancement* » *d'hoirie.* Il paroît que c'eſt lui qu'a- » voit en vûe un de nos meilleurs Poë- » tes, lorſqu'il a dit (*a*) *de gloire & de butin faire bourſe commune.* En ef- » fet, ſi vous étiez encore *habitant du* » *haut monde*, il feroit ſans doute bour- » ſe commune avec vous de gloire. » Votre fils n'a jamais voulu travailler » pour le théatre. Soit complaiſance » pour les Janſéniſtes, ſoit crainte de » ne pas réuſſir, il n'a fait aucune Tra- » gédie, & a regardé les Comédiens » comme de ſimples *héros en gambades* » *& en cabrioles* (*b*). Il a fait pluſieurs » voyages, mais il ne les a pas faits en » *voyageur clandeſtin* (*c*) : au contraire » il a paru comme un aſtre, & les élé- » gans Journaliſtes de Trévoux ont

peignoit auſſi bien que ſon pere vivant, dit Fab. 16, Liv.

Coypel, *digne héritier d'un Appelle nouveau,*
*Qui réveillant ſa ſublime induſtrie,*
*T'es fait donner la part de ſon pinceau*
*En pur avancement d'hoirie.*

(*a*) La Mothe, *Fab.* 4, *Liv.* 4.
(*b*) *Héros de Gracien, Paraphr.*
(*c*) La Mothe, *Fab.* 13, *Liv.* 1.

» dit à ſon ſujet (a) : *Il a paru & diſ-*
» *paru à Paris un Phénoméne littérai-*
» *re, qui depuis a paru à Marſeille*
» *pour reparoître à Salins.* Vous me di-
» rez peut-être que dans le langage
» moderne le mot de *phénoméne* n'eſt
» pas toujours bien noble, puiſqu'il
» ſignifie quelquefois un *chou.* Je
» conviens que ſi l'on diſoit ſimplement
» que votre fils a paru comme un phé-
» noméne, la louange pourroit être
» équivoque; mais c'eſt l'épithete qui
» décide du ſens que l'on doit attacher
» à ce mot. Un *phénoméne potager* (b)
» n'eſt qu'un chou, ou une groſſe ra-
» ve : un phénoméne littéraire, c'eſt
» un bon Poëte, ou un grand Hiſto-
» rien. Il n'eſt pas étonnant que votre
» fils ſoit devenu un phénoméne, puiſ-
» que dès ſa tendre enfance (c) *il don-*
» *na de l'éducation à ſon eſprit.* D'ail-
» leurs il *étoit né très humain* (d), *& ce*
» *caractère a toujours préſidé ſur toutes*
» *ſes idées* : il connoiſſoit le prix du
» *tréſor fugitif* (e) : ce tréſor eſt ce que

(a) *Mémoires de Trevoux.*
(b) La Mothe, *Fabl.*
(c) *Spectateur François*, pag. 121.
(d) *Ibid.* pag. 13.
(e) La Viſclede, Secrét. perpétuel de l'Académie de Marſeille, dans un *Diſcours* prononcé à l'*Académie Françoiſe.*

» le vulgaire appelle le tems, & il » l'employoit à (a) *saupoudrer ses Ou-* » *vrages de sel attique.* Attentif à tout » ce qui peut servir à son instruction, » dans ses momens de loisir il *se pro-* » *menoit* (b) *dans les siécles passés*, & » rapprochant sous ses yeux un grand » nombre de faits dispersés, il faisoit » des *voyages sédentaires* (c). Si quel- » qu'un vouloit le détourner de ses » occupations, il lui *lançoit un coup* » *d'œil en* (d) *dessous*, ensorte que ce- » lui qui avoit voulu le distraire, étoit » si étonné, que *ses yeux n'osoient pres-* » *que se fixer à leur hauteur* (e). Enfin » lorsque l'on considere les vertus dont » votre fils est doué, on peut di- » re que *la nature* (f) *ne lui a rien*

(a) *Préface des Poëfies diverfes.*

(b) La Mothe, *Fab.* 1. *Liv.* 4, *dit :*

*Nouveau Mentor d'un nouveau Thélemaque,*
*Toi qui le promenant par les siécles passés.*

(c) Le même M. *de la Mothe* dit dans le même endroit :

*Dans ses voyages sédentaires*
*Tu le conduis sans crainte des naufrages.*

(d) Crebillon le fils, *les Egaremens de l'Esprit & du cœur*, pag. 145.

(e) Idem. *Grigry*, pag. 54.

(f) Marivaux, *Epitre dédicatoire de la Double Inconstance*, Comédie.

» *épargné de tout ce qui peut inviter l'a-*
» *mour propre à n'être pas modeſte.* Ce-
» pendant il l'eſt, & je crois qu'il n'a
» donné (a) qu'une *ſeule priſe à ſes enne-*
» *mis;* c'eſt lorſque pour faire ſa cour
» aux pédans & aux admirateurs outrés
» des anciens, il vous a mis infiniment
» au-deſſous d'*Euripide*, dans la com-
» paraiſon qu'il a faite d'une de vos
» Pieces avec une de ce Poëte », *Je lui pardonne*, dit Racine, *cette bévûe en faveur de ſon zéle pour les bons Auteurs anciens, & de ſon attachement pour la Langue véritablement Françoiſe. Quant à la ſupériorité qu'il donne à* Euripide *ſur moi, il n'y a pas un Poëte dans les Champs Eliſées qui oſe aujourd'hui me la diſputer; &* Deſpreaux *qui ſçavoit auſſi bien le Grec que mon fils, & qui étoit en matiere de poëſie juge auſſi compétent que lui, a fait ſouſcrire dans nos demeures céleſtes à tous les bons Poëtes de toutes les nations, la déciſion qu'il avoit donnée dans ſes vers lorſqu'il vivoit :*

*Du théâtre François l'honneur & la merveille,*
*Il ſçut reſſuſciter Sophocle en ſes Ecrits,*
*Et dans l'art d'enchanter les cœurs & les eſprits,*

(a) *Diſſertations Littéraires*, pag. 82.

*passer Euripide, & balancer Corneille.*

» Il est vrai, dis-je à *Racine*, que vous avez été un grand Poëte, & vous êtes encore regardé comme tel aujourd'hui par les partisans des anciens & par ceux des modernes. Ils » conviennent assez en général de votre mérite; mais quelques modernes » qui font peu de cas de *Virgile* & » d'*Horace*, trouvent que vous n'êtes » point parvenu à une certaine élévation; & en vous donnant de grandes » louanges, ils vous reprochent les défauts qu'ils croyent appercevoir dans » les Auteurs anciens. Si vous aviez » été moins naturel, vous leur paroîtriez plus sublime ». *Je vous entends*, dit *Racine* en souriant: *un peu de galimathias pompeux m'auroit acquis auprès de ces censeurs le titre de sublime.* » Non » non, repris-je, ce n'est point un galimathias qu'on exigeoit de vous; c'est » une certaine force dans vos caractères, & l'on ne dira jamais de vos héros ce qu'on a dit si élégamment, » dans le langage moderne, de ceux » d'un Poëte tragique (*a*): *Les scélérats* » *que C... a mis sur le théâtre, sont des* » *scélérats illustres qui excitent votre*

(*a*) *Discours familiers du C.*

» *horreur, & revendiquent votre ad-*
» *miration ; vous leur voüez votre*
» *haine en leur prodiguant vos reſpects* ».
*Dites-moi*, répondit Racine, *eſt-ce que l'on entend aujourd'hui à Paris ce que vous venez de me dire ?* » Comment ſi » on l'entend, lui dis-je ! Vous vous » mocquez apparemment : on lit un » Livre, & l'on entend un Poëme » de théâtre écrit dans ce goût avec » la même facilité qu'on liſoit de votre » tems la traduction de *Quinte-Curce* » par *Vaugelas*, & qu'on entendoit » une de vos Tragédies ». *Cela eſt fort plaiſant*, reprit Racine, *je ne m'en ſerois jamais douté, & j'aurois crû que ce que vous venez de me dire étoit une de ces énigmes qu'on met dans le Mercure Galant. Mais écrit-on l'Hiſtoire aujourd'hui d'un pareil ſtyle ?* » Sans doute, » répondis-je, & nos plus célébres » Hiſtoriens ſe gardent bien d'imiter » le ſtyle des *Vertot*, des *Rapin Thoi-* » *ras* ».

*Vous m'obligerez*, dit Racine, *de me donner une idée du ſtyle de ces Hiſtoriens que vous paroiſſez tant admirer.* » Volontiers, repris-je. Voici quel- » ques façons de parler nobles & élé- » gantes priſes au hazard dans nos » meilleurs Hiſtoriens ; je vous les di- » rai ſuivant que ma mémoire me le

fournira. On disoit lorsque vous viviez, *les citoyens Romains*; aujourd'hui ces mots ont vieilli : (*a*) *Les bourgeois de Rome sentirent qu'ils s'étoient enlevés à eux-mêmes leurs plus zélés défenseurs.....* Le même Auteur dit dans un autre endroit, *il se passa du secours des réfractaires bourgeois* (*b*). Par le mot de *bucher* vous entendiez autrefois le bucher où l'on bruloit les corps; cela étoit obscur. Le même Historien dit toujours *le bucher mortuaire* (*c*) : cette épithète est charmante. Le mot d'*équipée* ne se disoit autrefois qu'en parlant de la sottise de quelque jeune étourdi; notre Historien l'employe élégamment dans son Histoire Romaine : voici comment il parle de la fuite de Clélie (*d*). *Il envoya au camp des Etrusques faire des protestations au Roi, que l'équipée des jeunes Romains n'étoit que l'effet d'un caprice pardonnable à leur âge.* Le mot d'*équipée* est si noble que le même Auteur s'en sert très-souvent; *les Samnites reproche-*

(*a*) *Hist. Romaine*, par les *Peres Catrou* & *Rouillé* de la Compagnie de Jesus, *Tom.* 2. pag. 397.

(*b*) *Ibid. Tom.* 3. pag. 60.

(*c*) *Hist. Romaine*, *Tom.* 2. pag. 108.

(*d*) *Ibid. Tom.* 2. pag. 68.

» *rent à leurs compatriotes l'équipée de*
» *Palepolis.*

» *Insolite*, lorſque *Vaugelas* & *Deſ-*
» *preaux* vivoient, étoit un terme bar-
» bare de la chicane. Nos Hiſtoriens
» l'ont tiré de la poudre du Barreau,
» & l'ont annobli : il eſt aujourd'hui
» du bel uſage, & ſe trouve preſque
» dans toutes les pages des Hiſtoires
» écrites élégamment. En voici plu-
» ſieurs exemples. (*a*) *On prouva qu'il*
» *avoit reçu de l'argent pour porter une*
» *loi inſolite.... C'étoit un aſſortiment*
» *inſolite....* (*b*) *Ils prirent une voie*
» *inſolite....* (*c*) *avant que de tenter une*
» *entrepriſe ſi inſolite.....* (*d*) *un Tri-*
» *bun ſeul s'oppoſa à la demande inſoli-*
» *te de ſes collegues....* (*e*) *un gouver-*
» *nement inſolite....* (*f*) *un enrolle-*
» *ment inſolite* (*g*). Avouez, continuai-
» je, que toutes ces phraſes vous pa-
» roiſſent bien *inſolites* ; celle-ci du
» même Hiſtorien ne vous le ſemblera
» pas moins : *Il ſauva le jour à ſon en-*
» *nemi* (*h*). Vous euſſiez dit dans vo-

(*a*) *Hiſt. Romaine, Tom.* 2. pag. 306.
(*b*) *Ibid. Tom.* 3. pag. 76.
(*c*) *Ibid.* pag. 301.
(*d*) *Ibid.* pag. 105.
(*e*) *Ibid.* pag. 324.
(*f*) *Ibid.* pag. 338.
(*g*) *Ibid.* pag. 504.
(*h*) *Ibid. Tom.* 5. pag. 130.

re vieux langage, *il ſauva la vie.* Voilà ce que c'eſt que de parler Gaulois. Vous diriez encore *des révolutions cruelles*, & l'on doit dire *des révolutions outrement ſéveres* (*a*). Je ſuis encore aſſûré que vous écririez *gouter les fruits d'un ſage gouvernement.* On doit écrire *percevoir les fruits d'un ſage gouvernement*; en voici la preuve (*b*). *Rome ne perçut pas long-tems les fruits qu'elle avoit eſperés du gouvernement d'un ſi ſage vieillard.* Autre preuve, (*c*) *ſeuls ils perçurent les émolumens de nos victoires.* Comment trouvez-vous cette expreſſion, *les émolumens de nos victoires*, pour dire *le fruit de nos victoires?*

» Nos Hiſtoriens ne ſe ſont pas contentés d'enrichir la Langue d'un grand nombre d'expreſſions autrefois inuſitées; ils ont employé noblement celles qui ſembloient les plus baſſes (*d*): *Ils crurent les Romains à leurs talons.* Quelle élégance! quelle nobleſſe!

» Mais à propos de l'élégance & de la noble ſimplicité qui ſe trouvent

(*a*) *Ibid. Tom.* 2. pag. 10.
(*b*) *Hiſt. Romaine, Tom.* 2. pag. 40.
(*c*) *Ibid. Tom.* 2. pag. 195.
(*d*) *Ibid. Tom.* 2. pag. 37.

» unies enſemble dans les Ouvrages de
» nos Hiſtoriens modernes, je doute
» qu'il y ait quelque choſe qui puiſſe
» être comparé au portrait que fait de
» *Cyrus* un de nos Hiſtoriens moder-
» nes. *Auſſi-tôt*, dit-il, (*a*) *on équipe*
» *le petit Cyrus en échanſon; il s'avance*
» *gravement, ſa ſerviette ſur l'épaule,*
» *& tenant la coupe délicatement entre*
» *trois doigts, J'ai appréhendé, dit le*
» *petit Cyrus, que cette coupe ne fût du*
» *poiſon. Comment cela? Oui, mon papa.*
» Que l'on vienne après cela nous van-
» ter les portraits de *Saluſte*. Ne doit-
» on pas convenir que cet Hiſtorien
» Latin eſt un peintre très médiocre,
» eu égard à notre Hiſtorien moder-
» ne? Quelle force d'imagination dans
» les objets qu'il préſente à ſes lec-
» teurs! D'abord c'eſt le jeune Cyrus
» lui-même en perſonne, *marchant*
» *gravement, la ſerviette ſur l'épaule.*
» Quelle image! Enſuite c'eſt le même
» Cyrus, *tenant la coupe délicatement*;
» où, avec quoi, dans quoi, par quoi?
» combien de queſtions ne peut-on
» pas faire? Le lecteur ne s'attend
» point à cette réponſe, *entre trois*
» *doigts*. Sévere exactitude, & digne
» d'être un jour obſervée par les com-

(*a*) Rollin, *Tom.* 3. pag. 305.

» mentateurs ! l'Hiſtorien marque le » nombre des doigts avec leſquels *Cy-* » *rus* tint la coupe ; il ſe ſervit de trois » & non pas de quatre, encore moins » de cinq. Mais voici le point où » l'Hiſtorien atteint à la perfection de » ſon art. N'ayant préſenté juſqu'alors » à l'eſprit des lecteurs que des idées » gracieuſes, telles que ſont celles des » *ſerviettes* & des *coupes*, il leur offre » tout à coup celle du poiſon ; & de » peur qu'elle ne ſoit trop forte, il en » diminue en quelque façon une partie » de l'horreur, par ces expreſſions ſi » tendres & ſi dignes de la majeſté de » l'Hiſtorien, *Oui, mon papa.*

J'allois continuer de faire l'éloge de nos meilleurs Hiſtoriens, & je n'euſſe pas oublié, en parlant de leurs Ouvrages, de faire mention des *Révolutions d'Eſpagne*, écrites par le Pere d'*Orléans* ; j'étois prêt à loüer non ſeulement le ſtyle de cet Ouvrage, qui approche beaucoup de celui de l'*Hiſtoire Romaine*, mais je voulois encore faire mention d'un nombre de faits très vraiſemblables rapportés par ce grave Hiſtorien, & commencer par celui-ci, (a) *Alcmon ne perdit point de tems, il fit avancer vers la carriere le premier des*

(a) *Révolutions d'Eſpagne, &c. Tom. I. p. 46.*

*bataillons, & auſſi-tôt qu'ils furent à portée, il ordonna d'attaquer ceux des Goths qui ſe préſenterent les premiers. On fit pleuvoir ſur eux une grêle de pierres & de traits dont ils auroient été accablés ſi ces fléches n'euſſent été relancées contre ceux qui les décochoient, & cela par une main inviſible dont les Maures ſeuls reſſentoient les coups;* il me fut impoſſible de pouvoir dire à *Racine* ce que j'avois réſolu de lui apprendre. Il m'interrompit, & me demanda ſi nos Philoſophes modernes s'exprimoient de la même maniere que nos Poëtes & nos Hiſtoriens. » Pluſieurs de nos Philoſo-» phes, répondis-je, ne ſe contentent » pas *de ſurprendre la nature ſur le fait* » (*a*), & de découvrir *des vérités qui* » *ſe diviſent, ſe ſubdiviſent, & ſe ra-*» *mifient* (*b*) *preſque à l'infini;* mais ils » répandent leurs bienfaits ſur tous » ceux qui les approchent. Par exem-» ple, *la maiſon de M.* Fagon (*c*) *reſ-*» *ſembloit à ces Temples de l'antiquité,* » *où étoient en dépôt les ordonnances &* » *les recettes qui convenoient aux maux* » *différens.* Il eſt vrai que tous ne ſont » pas auſſi attentifs que l'étoit M. *Fa-*» *gon;* il y en a même quelques-uns

(*a*) Fontenelle, *Eloge de M.* de Tournefort.
(*b*) *Eloge de M.* Leibnitz.
(*c*) *Eloge de M.* Fagon.

ii négligent leurs propres affaires. , de Monmort (a) *laiſſoit aller ſa iiſon comme il plaiſoit à ſes domeſti- ies, & dépenſoit beaucoup en négli- nce*; en quoi il avoit tort, car un iloſophe doit prendre autant de in de régler ſa maiſon, qu'un Lieu- nant de Police doit en prendre our régler une ville. Je conviens ie cela eſt beaucoup plus difficile 'il ne paroît l'être. *Les citoyens une ville bien policée* (b) *jouiſſent de rdre qui y eſt établi ſans ſonger com- en il en coûte de peine à ceux qui l'é- bliſſent, ou le conſervent; à peu près mme tous les hommes jouiſſent de la gularité des mouvemens céleſtes, ſans avoir aucune connoiſſance; & même us l'ordre d'une police reſſemble par n uniformité à celui des corps céleſ- s, plus il eſt inſenſible, & par con- quent il eſt toujours d'autant plus noré, qu'il eſt plus parfait ».*

Iſéricorde! s'écria Racine, *laiſſez ſtres, les planettes, les mouvemens es, & parlez-moi de maniere, s'il ſſible, que je puiſſe vous compren- ſans donner la torture à mon eſprit. ! pour me dire que la police eſt uti- vous faites une diſſertation Aſtrono-*

(a) Eloge de M. de Monmort.
(b) Eloge de M. d'Argenſon.

*mique* ? » Je ſuis fâché, répondis-je, » de vous avoir déplu ; mais j'ai le » malheur de trop penſer. M. *Leibnitz* » avoit le même défaut, (*a*) *il pénoit* » *même quelquefois à parler ; ce qui ve-* » *noit de ce qu'il penſoit trop, & que la* » *doſe des choſes qu'il avoit dans ſa tête* » *y étoit beaucoup trop forte par rapport* » *à la doſe des paroles* ». Une doſe de paroles, dit Racine, *grand Dieu ! quelles expreſſions ! Si les mots avoient de la connoiſſance, je crois que* doſe *&* parole *ſeroient bien étonnés de ſe trouver l'un auprès de l'autre. Je ſuis aſſuré qu'ils ne s'étoient jamais vûs unis, & qu'ils n'auroient jamais cru pouvoir l'être.* » C'eſt-là, dis-je, un des plus ra- » res talens de nos Ecrivains moder- » nes, & pluſieurs ne ſe contentent » pas de rapprocher les expreſſions qui » paroiſſent les plus paſſées, mais ils » allient les idées qui ſemblent les plus » éloignées. Par exemple, un de nos » Philoſophes fait mention de la bou- » teille, de la bourſe & de la tête à » propos de la queſtion ſur le vuide. » *Voyons*, dit-il ſpirituellement, (*a*) » *s'il y a du vuide dans la nature, ou*

(*a*) *Eloge de M.* Leibnitz.

(*b*) *Entretiens Phyſiques d'Ariſte & d'Eudoxe*, ou *Phyſique nouvelle en Dialogues, par le Pere Regnault de la Compagnie de Jeſus, Tom. I.* pag. 37.

» *s'il n'en eſt point d'autre que celui qui*, » *ſelon le langage du vulgaire, ſe trouve* » *ſouvent dans la bouteille, dans la* » *bourſe, ou dans la tête.* Cela n'eſt-il » pas bien galant? Oh! nos Philoſo- » phes aujourd'hui mettent de l'eſprit » par-tout; ceux même qui ſont les » admirateurs des anciens, & qui écri- » vent comme on écrivoit pendant » que vous étiez dans ce monde, ſe » croyent obligés de dire quelquefois » de jolies choſes dans des ouvrages » ſérieux. Un Auteur moderne qui » eſt votre grand admirateur, après » avoir rapporté les principaux axiô- » mes de la Logique, dit enſuite: (*a*) » *A tous ces axiômes j'en ajouterai un* » *auſſi évident pour tous ceux qui vous* » *connoiſſent.* On ne doit chercher la » parfaite beauté que chez Madame » D***. *Peut-être quelque bouru de* » *ſçavant, ou quelque ſcholaſtique vé-* » *tilleur me diſputeront-ils l'évidence de* » *cette propoſition; mais vos yeux, s'ils* » *daignent jamais ſe tourner par hazard* » *vers eux, leur en perſuaderont la vé-* » *rité.* Voilà de la galanterie, & de la » galanterie la plus fine. Ne vous ſem- » ble-t-il pas de voir la Sorbone &

(*a*) *Philoſophie du Bon Sens*, ou *Réflexions Philoſophiques ſur l'incertitude des connoiſſances humaines*, *Tom. I.* pag. 245.

» l'Université de Salamanque vaincues » par un regard de Madame D***? » car on doit entendre naturellement, » par le *ſçavant bourru*, le Docteur » François, & par le *ſcholaſtique vé-* » *tilleur*, le Théologien Eſpagnol ». *Voilà qui eſt merveilleux*, dit *Racine*, en riant d'un ris mocqueur ; *mais que diſent vos Critiques? Approuvent-ils toutes ces belles choſes?*

„ Nos Critiques, répondis-je, „ prennent beaucoup de ſoin à faire „ ſentir toutes les beautés des Ouvra- „ ges dont ils parlent. Les ſçavans „ Journaliſtes de Trévoux, qui ſont „ les Ariſtarques de notre ſiécle, non „ ſeulement approuvent les Auteurs „ qui ſe ſervent de la nouvelle Lan- „ gue, mais ils les encouragent par „ leur exemple à la cultiver. On feroit „ un *gros in folio* du recueil des phra- „ ſes & des *expreſſions tranchantes* (*a*) „ de ces Journaliſtes. Par exemple, „ pour dire que le raiſonnement doit „ être le fondement d'un bon Sermon, „ ils diſent : les *ſyllogiſmes ſont la char-* „ *pente d'un bon Sermon* (*b*). Au lieu „ d'écrire ſimplement, *pour convaincre* „ *le Pere* Cheffmacher *d'être un fourbe*, „ *M.* de la Chapelle *fait un ſyllogiſme*

(*a*) *Diſſertations Littéraires*, pag. 19.
(*b*) *Mémoires de Trévoux*, Juillet 1726.

» *auſſi*

*aussi faux que le précédent*, ils écrivent : (*a*) *M.* de la Chapelle *fait un syllogisme de la même trempe que le précédent.* Les mêmes Journalistes, en parlant de l'exposition des sentimens de ces deux Théologiens, disent élégamment, *Voilà deux Ecrivains appointés en faits contraires* (*b*). » On est charmé de voir ce mot *appointé*, enlevé à la chicane, être rendu aux Belles Lettres par des Journalistes éclairés, zélés pour l'avancement des Lettres & pour tout » ce qui peut servir à perfectionner la » Langue & l'enrichir de nouveaux » termes. Pour dire un *Concile*, on disoit autrefois simplement un *Concile* ; » aujourd'hui, pour exprimer ce seul » mot, on se sert de deux autres ; les » sages Trévoussiens disent, *une Assemblée conciliaire* (*c*). On disoit, lorsque vous étiez dans ce monde, la » ressemblance d'un système à un autre ; aujourd'hui on s'exprime ainsi, » (*d*) la *mêmeté de deux systêmes.* Vos » contemporains eussent dit simplement, *l'avarice d'un Libraire ne lui permet pas d'attendre plusieurs an-*

(*a*) *Mémoires de Trévoux*, Octobre 1738.
(*b*) *Ibid.*
(*c*) *Ibid.* Juillet 1726.
(*d*) *Mémoires de Trévoux*, Avril 1728.

„ *nées* ; voici comment nos ſçavans „ Journaliſtes rendent cette phraſe, „ (*a*) *la rapidité d'un commerce échauffé „ n'attend pas les révolutions des années.* „ Convenez qu'il faut avoir le génie „ bien grand & bien ſublime pour ex- „ primer avec autant de nobleſſe une „ choſe auſſi ſimple, & même auſſi „ commune. Voyez quel aſſemblage „ de termes nobles, la *rapidité*, les „ *révolutions des années*, un *commerce* „ *échauffé* : ne diroit-on pas que toute „ la nature eſt peinte par ces expreſ- „ ſions ? *La rapidité* nous préſente l'i- „ dée de ces grands fleuves qui por- „ tent leurs eaux à la mer. *Le commer- „ ce échauffé* nous offre une vive image „ des troubles & des agitations de la „ vie humaine ; & *la révolution des an- „ nées* rappelle en nous le ſouvenir de „ tout ce qui appartient à la plus ſubli- „ me Aſtronomie ».

„ Si nos habiles Journaliſtes don- „ nent de l'élevation aux choſes les „ plus ſimples, ils ſçavent auſſi parler, „ lorſqu'ils le veulent, des plus éle- „ vées d'une maniere très naturelle. „ Perſonne au reſte ne poſſéde auſſi „ bien qu'eux l'art de la bonne plaiſan- „ terie. On ne dira point de ces illuſ-

(*a*) *Ibid.* Mai 1727.

» tres Sçavans ce que *Quintilien* a dit » de *Démosthène*, qu'*il avoit aimé la* » *raillerie, mais qu'il n'avoit pû at-* » *teindre à la bonne.* On ne peut badi- » ner plus délicatement que le font nos » Journaliſtes. Par exemple, en par- » lant des Minimes, voici comment » ils trouvent le moyen de louer ces » Religieux. (*a*) *C'eſt*, diſent-ils, *une* » *louange pour cet Ordre de s'éloigner de* » *plus en plus de ſon nom par la célébri-* » *té & l'étendue que lui acquiert le dou-* » *ble mérite de la doctrine & de l'édifi-* » *cation.* Hé bien! peut-on faire une » alluſion plus fine & plus galante au » mot Latin *minimus*, qui veut dire » *très petit*?

*Il eſt vrai*, dit *Racine*, en hauſſant les épaules, *que cela eſt merveilleux*; *mais je crois cependant que les Théologiens ſeront moins curieux de ces choſes charmantes & ingénieuſes, & qu'ils écri-ront encore comme ont écrit les* Boſſuet, *les* Paſchal, les Arnaud. » Les gens » dont vous parlez, répondis-je, » étoient des génies ſecs qui n'avoient » rien d'agréable dans leur ſtyle; nos » Théologiens s'expriment bien diffé- » remment aujourd'hui. Veulent-ils » parler de la fin du Paganiſme & des

(*a*) *Mémoires de Trévoux*, Juin 1726.

» erreurs des Payens, (*a*) *ils marquent* » *les différentes erreurs qui s'étoient éle-* » *vées, & le tems de leur chûte aux* » *pieds de la foi.* Comment trouvez-» vous cette *chûte aux pieds de la foi* ? » Voilà ce qui s'appelle écrire. Le mê-» me Auteur, parlant de S. Paul, fait » le portrait de cet Apôtre en deux » mots (*b*) : *C'étoit un génie conſéquent* » *& lumineux.* Mais rien n'eſt plus ſu-» blime que ce que dit un Théologien » en parlant de l'eſprit ; voici ce paſſa-» ge : (*c*) L'eſprit *ne compte pas ſa naiſ-* » *ſance ſuivant la ſuppuration naturelle,* » *il ne croit naître, & il ne naît en effet* » *que dans les lieux où il s'étend & où il* » *s'éclaire.* Rien ne peut, à mon avis, » être égalé à ce morceau divin, que » celui-ci du même Théologien : *le ton* » *hardi de la confiance proſterne les ames* » *foibles.* Il faut convenir que l'Auteur » dont je vous parle, (*d*) *avoit des idées* » *teintes de la ſageſſe humaine* ». *Grand* » *Dieu !* s'écria *Racine*, des idées teintes ! *Ah ! Moliere, tes* Précieuſes Ridicules *étoient ſenſées & naturelles, en égard aux Théologiens.* Le cri que fit *Racine*, m'éveilla. J'écrivis mon ſonge, & mes lecteurs en jugeront.

(*a*) *Religion prouvée par les faits*, pag. 149.
(*b*) *Ibid.* (*c*) *Ibid.*
(*d*) *Religion prouvée par les faits.*

## SEIZIEME SONGE PHILOSOPHIQUE.

JE voyois pluſieurs perſonnes aſſiſes autour d'une grande table; il y en eut une qui poſa le portrait d'un homme au milieu de la table. Tous ceux qui ſe trouvoient dans cette aſſemblée tirerent de leur poche, dès qu'ils virent ce portrait, des cannes à vent, & commencerent à tirer au viſage du même portrait de petites balotes compoſées d'une pommade qui donnoit un luſtre au tableau, & produiſoit le même effet qu'auroit fait un beau vernis. J'admirois l'adreſſe des ſouffleurs à vent, lorſqu'un d'eux mit dans ſa canne une petite balote qu'il appelloit *l'onguent de mais*. Il tira ſur le portrait & gâta, par la tache qu'il fit, tout ce que les autres avoient fait. On ôta alors le portrait & l'on en remit un autre. On fit enſuite la même cérémonie, on le colora, on lui donna un nouveau luſtre; après quoi on tira ſur lui une balote de *mais*, & le ſecond portrait fut encore plus laid que n'avoit été le premier. Je remarquai que les femmes tiroient fort

adroitement les balotes de *mais*, & beaucoup plus ſouvent que ne faiſoient les hommes : de dix portraits qui furent gâtés, il y en eut neuf qui le furent par les femmes. Cependant ennuyé de l'uniformité de mon ſonge & de ne voir que la même choſe, je m'éveillai, & je compris aiſément que nous voyons tous les jours dans les compagnies ce que je venois de rêver : on y loüe pluſieurs perſonnes, & l'on détruit, par un ſeul *mais*, tout le bien qu'on avoit dit d'elles. Un *mais* eſt quelquefois ſi mauvais, qu'il eût été très heureux pour celui ſur lequel il eſt appliqué, de n'avoir point été loüé.

## DIX-SEPTIEME SONGE PHILOSOPHIQUE.

IL me ſembloit que j'étois ſur le Parnaſſe. Je parcourois ce fameux mont pour trouver les Muſes ; je cherchois avec empreſſement ces ſçavantes filles de Jupiter & de la Mémoire. Après avoir marché pendant très long-tems ſans rencontrer perſonne, je trouvai enfin trois vieilles femmes qui me parurent hideuſes. » Approchez, me dit

» l'une d'elles, que nous vous don-
» nions la récompense que vous méri-
» tez pour avoir pris la peine de faire
» un aussi long chemin ». Surpris d'une pareille rencontre, je fus si étonné que je ne répondis rien à la femme qui m'avoit adressé la parole. » D'où peut naî-
» tre votre étonnement, me dit-elle,
» & que cherchez-vous ici ? » Ayant eu le tems de revenir de mon étonnement, *Je cherche*, répondis-je, *les Muses ; & je vous serois obligé si vous vouliez m'apprendre où je pourrai les rencontrer.* » Elles n'habitent plus cette
» contrée, répondit la vieille, nous
» les en avons chassées : elles ont été
» obligées de se réfugier chez quel-
» ques-uns de leurs partisans qui les
» ont reçues ; elles y vivent dans la re-
» traite loin du tumulte & du bruit,
» tandis que nous regnons ici en Sou-
» veraines, & que nous étendons no-
» tre empire jusqu'aux climats où la
» nature semble expirer. C'est nous
» qui disposons aujourd'hui, non seu-
» lement de la réputation & du mérite
» des gens de Lettres, mais encore des
» récompenses qui leur sont données :
» nous les élevons & nous les abais-
» sons comme il nous plaît ».

Ce que me disoit cette femme ayant excité ma curiosité, je la priai de me

dire qui elle étoit. » Je ſuis la Déeſſe » de l'*Envie*, reprit-elle, & mes deux » ſœurs que vous voyez auprès de » moi ſont, la Déeſſe de l'*Avarice* & » la Déeſſe de la *Folie*. Nous faiſons » rendre nos oracles par un monſ- » tre qui inſpire ceux qui nous invo- » quent. Suivez-moi, & vous verrez » combien eſt grand le nombre de nos » ſujets ». Je ſuivis la Déeſſe, & étant arrivé auprès d'un antre, je vis dedans un monſtre à trois têtes ; il avoit une figure ſemblable à celle que les Poëtes ont donnée à Cerbere. Sur chaque tête du monſtre étoit écrit le nom d'une des trois Déeſſes. Celle ſur laquelle on liſoit l'*Envie*, dictoit ſes oracles aux Poëtes ; celle où étoit écrit le nom de l'*Avarice*, inſpiroit les Hiſtoriens ; & la troiſiéme, ſur laquelle on voyoit écrit en gros caractères la *Folie*, étoit l'organe qui faiſoit parler les Nouvelliſtes. J'apperçus auprès de chaque tête pluſieurs perſonnes écrivant avec beaucoup d'attention : je vis certaines gens qui portoient dans leurs mains des balles, & qui s'approchoient du monſtre : ils lui préſentoient une de leurs balles ; & la tête qui l'avoit avalée ſembloit s'endormir. Ces balotes faiſoient ſur les têtes du monſtre le même effet que produiſit ſur Cer-

Cerbere le gâteau de miel qui lui fut donné par Enée. Lorſque les têtes du monſtre étoient en repos & n'aboyoient point, les écrivains reſtoient dans l'inaction & n'écrivoient plus. Je fus curieux de voir ce qui étoit écrit ſur les différentes balotes que ceux qui vouloient appaiſer le monſtre lui faiſoient avaler. Je lûs ſur celles qu'on donnoit à la tête, ſur laquelle étoit écrit le nom de *l'Envie*, *Balotes de louange* & *d'adulation* : cette tête inſpiroit les Poëtes. Sur celles qui étoient préſentées à la tête qui portoit le nom d'*Avarice*, je lûs *Balotes d'or* : cette tête étoit celle qui preſidoit aux écrits des Hiſtoriens. Je vis enfin cette inſcription ſur les balotes qu'on donnoit à la tête ſur laquelle on liſoit la *Folie*, *Balotes compoſées d'une mixtion de poudre d'or & de coups de bâton* : cette tête étoit celle qui dictoit les écrits des Gazetiers.

J'admirois la grande quantité de monde qui cherchoit à aſſoupir le monſtre : je m'éveillai, & mon ſonge me fit penſer à ce nombre conſidérable de gens de Lettres qui, deshonorant les ſciences, ſont de leurs talens un commerce infâme, louent plus ou moins ſelon qu'ils ſont plus ou moins loués, & ſemblables à ces bandits Napolitains

qui aſſaſſinent pour de l'argent, illuſtrent ou deshonorent dans leurs écrits pour une ſomme modique.

## DIX-HUITIEME SONGE PHILOSOPHIQUE.

JE me trouvai dans un grand chemin qui aboutiſſoit à un ſuperbe Temple, ſur la porte duquel je lûs, *Temple de la Gloire.* Une foule de monde y alloit ; je vis des gens de tous les états, des Guerriers, des Magiſtrats, des Auteurs, des Peintres, des Théologiens, des Femmes de condition, des Bourgeoiſes, des Religieuſes, des Filles de l'Opera, des Courtiſans & des Fiacres. Lorſque ces gens arrivoient à une barriere qui étoit placée à certaine diſtance du Temple, on leur demandoit en vertu de quoi ils prétendoient y aller, & quelles étoient les qualités qui les en rendoient dignes. Je ne doutai pas que ces gens là n'euſſent tous approchant les mêmes raiſons, & je penſai que ces raiſons rouloient ſur des motifs qui ſe rapportoient également à la vertu. Je fus très étonné lorſ-

que j'entendis là réponſe qu'ils firent à ceux qui les queſtionnerent.

*Pourquoi*, dit un des Gardes de la barriere à un homme d'épée, *prétendez-vous aller au Temple?* „ Parce „ que, répondit-il, j'ai eu dix démêlés dont je me ſuis très bien tiré: je „ n'ai jamais ſouffert la plus légere offenſe. De dix duels où je me ſuis „ trouvé, & dans leſquels j'ai eu l'avantage de tuer ſix de mes adverſaires, ſept de ces duels étoient uniquement cauſés par des diſputes qui, „ dans le fond, n'étoient que des bagatelles qui n'attaquoient point mon „ honneur; mais j'aime la gloire, elle „ m'a toujours pouſſé à faire mon devoir, & je n'ai jamais cherché qu'elle dans toutes mes actions ». Je ne doutai pas qu'on ne traitât ce brétailleur de fou, & qu'on ne lui fermât la barriere; je fus fort étonné lorſqu'on la lui ouvrit. Il continua enſuite ſon chemin & entra dans le Temple.

Je vis alors un Magiſtrat qui dit, *Je vais au Temple, & l'on ne ſçauroit m'en refuſer l'entrée; car il n'eſt aucun Juge qui faſſe ſon métier avec plus de nobleſſe que moi. Bien loin d'être attentif à ſuivre les affaires qui pouvoient me rapporter beaucoup, ainſi que font tant de Conſeillers à qui leur Charge vaut dix fois ce*

*que me vaut la mienne, à peine vais-je au Palais trois fois l'année : je paſſe ma vie avec des gens aimables, je vis dans le beau monde, je fuis la cohue du Barreau & l'ennui des procès; j'aime la gloire, & je la cherche avec empreſſement : tout ce qui ne me releve point au-deſſus de mon état me paroît mépriſable ; ainſi l'on ne peut me refuſer l'entrée du Temple.* Le Magiſtrat me parut encore plus inſenſé que l'homme d'épée, car il joignoit l'impertinence & la fatuité à la folie ; cependant la barriere lui fut ouverte, & il entra dans le Temple.

Un Auteur ſuccéda au Juge. » Qu'on » m'ouvre, dit-il, avec un air de fier- » té ; c'eſt pour moi principalement » qu'eſt fait ce Temple ». *Cela peut être*, lui répondirent les Gardes ; *mais apprenez-nous cependant quelles ſont les raiſons qui vous donnent le droit d'y entrer.* » C'eſt, reprit l'Auteur, le vio- » lent amour que j'ai toujours eu pour » la gloire. Cet amour m'a fait écrire » des Satyres, des Epigrammes, des » Critiques ſanglantes. J'aurois pû » m'occuper à d'autres Ouvrages ; mais » ma paſſion pour la gloire auroit été » moins ſatisfaite. J'avois deux avan- » tages en écrivant des Satyres : le pre- » mier, c'eſt que j'étois ſûr de la réuſ- » ſite de mon ouvrage, puiſqu'elle

» étoit fondée en partie sur la malignité » du cœur humain ; le second, c'est » que j'abaissois le mérite de ceux que » je regardois comme des rivaux dangereux : je contentois ainsi doublement mon amour pour la gloire ».

e ne doutai pas que les Gardes ne onnassent une vingtaine de coups de ur hallebarde sur les épaules à cet uteur, & qu'ils ne le payassent ainsi e son amour prétendu pour la gloire, ui le rendoit dans la société semblable un chien enragé ; mais je fus bien ompé, car la barriere lui fut ouverte. l continua son chemin, & marchant erement, il entra dans le Temple.

Après l'Auteur vint un Peintre. oyez, dit-il aux Gardes, *ce que m'a it faire l'amour de la gloire.* Alors il ontra un petit tableau dans lequel il avoit quelques figures toutes nues, eintes dans les attitudes les plus impuiques. *J'ose me flatter*, ajouta-t-il, *ue personne n'a pû atteindre au point où suis parvenu. L'amour de la gloire 'a fait sacrifier vingt ans de peine & de avail. J'aurois pû peindre des tableaux lus modestes, mais ils m'auroient acuis moins de réputation.* Oh! pour ceui-là, dis-je en moi-même, je suis ien persuadé qu'il ne passera pas plus vant ; car il seroit contre toutes les

régles du bon ſens de croire qu'on pût parvenir à la gloire par des infamies. Quelle fut ma ſurpriſe lorſque je vis qu'on lui ouvrit la barriere, & qu'il alla porter ſon tableau dans le Temple !

Un Théologien vint après le Peintre. » Hé quoi ! dit-il, vous ne connoiſſez » point mon nom ? Ce nom ſuffit pour » que vous m'ouvriez la barriere, ſans » que je ſois obligé de parler ». *Nous ne doutons pas*, répondit un des Gardes, *que vous ne portiez un nom très digne de vous donner l'entrée du Temple, mais nous vous avouons que nous l'ignorons.* » Cela montre, dit le Théologien » d'un air mépriſant, votre ignorance » craſſe. Hé bien ! apprenez que je » m'appelle le Docteur Maſſuacoto- » rius ; mes Ouvrages de controverſe » feront l'admiration de tous les ſié- » cles futurs. Je me ſuis ſur-tout ap- » pliqué à prouver que rien n'eſt ſi » condamnable que la tolérance, & » j'ai démontré que tout Prince véri- » tablement chrétien doit exterminer » les hérétiques, & employer contre » eux la rigueur des Loix les plus ſé- » veres, & *que le ſyſtême de la tolé- » rance eſt un ſyſtême impie* (a). » J'ai,

(a) Ce ſont là les expreſſions dont ſe ſervent les Journaliſtes de Trévoux dans leurs Mémoires pour le mois d'Octobre 1738, dans l'examen d'un

» à l'exemple des illuſtres Journaliſtes » de Trévoux, publié hautement que » j'étois non ſeulement intolérant, » mais que *je me faiſois une gloire de l'être* ». Ce Théologien, dis-je, eſt point un homme avide de gloi- e ; mais un tigre alteré de ſang & e carnage. Les maximes cruelles de e Théologien, ſi elles étoient ſuivies, longeroient l'Europe dans des flots

ivre écrit par le célébre Armand de la Chapelle. eſt étonnant qu'on empêche tous les jours en rance d'imprimer des Livres dans leſquels il y ura peut-être quelques mots qui auront déplu à n Examinateur, & qui dans le fond ſeront non eulement ſans conſéquence, mais même très in- ocens, tandis qu'on permet de ſoutenir publique- ent un dogme capable de nuire infiniment à Etat. Nous venons d'éprouver actuellement la aine que l'intolérance a fait naître en Angleter- e contre le Catholiciſme. Prenons-nous les Na- ions étrangeres pour des Nations compoſées, u d'inſenſés ou d'imbécilles ? Nous leur diſons ans des occaſions eſſentielles qu'elles n'ont rien craindre de l'intolérance du Catholiciſme, & ous ſouffrons que des Corps Religieux qu'on çait avoir une grande influence ſur les affaires le la Religion, imptiment & ſoutiennent au nilieu du Royaume, que le ſyſtême de la tolé- rance eſt impie. Que dit à cela un Anglois ? Le roici. Je conviens que le jeune Prétendant eſt un rince rempli de valeur & d'un grand mérite. Il n'aſſûre qu'il ſera tolérant ; mais il peut deve- nir dévot, ſon génie peut s'affoiblir par l'âge, & ſon Confeſſeur lui dira que la tolérance eſt ne impiété.

de sang : le Catholique détruiroit le Protestant par principe de Religion, & le Protestant chercheroit à anéantir le Catholicisme par représailles & par crainte ; car quelle sûreté peut-il jamais espérer avec des gens qui disent qu'il est impie de le tolérer, & qu'il faut absolument le détruire ? Dans le tems que je faisois ces réflexions on ouvrit la barriere au Théologien : il entra dans le Temple, & il y trouva beaucoup d'hommes aussi fous qu'il étoit méchant, qui se laisserent séduire par ses sophismes & par son enthousiasme, & qui le regarderent comme un défenseur zélé de la vérité.

Une Femme de condition succéda au Théologien. *Hola hé, hola!* dit-elle, *qu'on ouvre à une femme de ma naissance, & qui sçait si bien en soutenir la gloire.* » Oserions-nous, Madame, dit » un Garde, vous demander comment » vous vous conduisez pour donner un » nouvel éclat à celui de votre naissan» ce ? » *Je vis*, répondit-elle, *comme il convient que je vive : je passe une partie de la journée à ma toilette, le reste est employé aux spectacles, à la table, au jeu. Ma maison est la meilleure de Paris, c'est le rendez-vous de tous les gens aimables. Je ne trouve pas que mon mari soit digne d'être mis parmi eux ; aussi*

*le vois-je à peine une fois dans le mois. J'ai deux filles qui ſont au Couvent, & j'eſpere de ne les voir que le jour qu'elles ſe feront Religieuſes, ou que leur pere les fera ſortir du Couvent pour les marier. Je joins à une conduite auſſi noble le talent de chanter avec beaucoup de grace une chanſon à table, & j'ai même la gloire de paſſer dans toute la ville pour la femme qui fait le mieux des Vaudevilles.* » Entrez, Madame, entrez, » dirent les Gardes : ſi l'on vous refu» ſoit l'entrée du Temple, il faudroit » l'interdire aux femmes les plus aima» bles de la Cour, & qui font le plus » de bruit ».

Après la Femme de condition, vint une Bourgeoiſe qui crioit de toute ſa force, » Allons donc, Meſſieurs, ou» vrez donc. Pour qui prenez-vous » une femme de ma ſorte ? Autant » vaudroit-il que mon beau-frere ne » fût point Elu, mon couſin Baillif, » mon pere Payeur des rentes, & mon » mari premier Commis de la Doua» ne ». *Toutes ces alliances, Madame*, dit un Garde, *ne vous donnent aucun droit pour entrer dans le Temple.* » Com» ment, dit-elle avec emportement, » ne me donnent aucun droit pour en» trer dans le Temple ? Et la dépenſe » que je fais qui ruine mon mari &

» mes enfans, ne m'a-t-elle pas acquis » la gloire d'être la femme la plus gé- » néreuſe de mon quartier ? N'eſt ce » pas l'amour que j'ai pour la gloire » qui m'a fait vendre une maiſon de » campagne pour avoir toujours des » habits magnifiques ? Toutes les per- » ſonnes qui me connoiſſent ne con- » viennent-elles pas que je ſçais me » mettre du meilleur goût du monde ? » Les femmes qui logent dans le Faux- » bourg S. Martin, & qui veulent être » habillées comme les Dames de la » Cour, ne viennent-elles pas me con- » ſulter ? N'ai-je pas enfin la gloire » d'être l'oracle de la rue Quinquem- » poix pour tout ce qui regarde la pa- » rure ? Sont-ce là des titres pour en- » trer dans le Temple ? » *Sans doute, Madame*, répondirent les Gardes ; *la barriere vous eſt ouverte. Continuez de jouir paiſiblement de la gloire de ruiner vos amies par votre exemple, & de les rendre de mauvaiſes copies des femmes de la Cour.*

Une Religieuſe ſe préſenta à la barriere : *Ave Maria* : *Meſſieurs ouvrez-moi, je ſuis la Supérieure du Couvent des Dominicaines.* » Ma chere Sœur, » dit le Garde, il y a beaucoup de Su- » périeures de Couvent dans le mon- » de, & ſi elles avoient toutes le droit

» d'entrer dans le Temple, il seroit » rempli par des Supérieures ». *Aussi, Monsieur*, répondit la Religieuse, *ce n'est point en qualité de Supérieure que je vais au Temple; mais ce qui me donne le droit d'y entrer, c'est la conduite que j'ai tenue pour devenir Supérieure, & celle que j'observe depuis que je la suis. J'ai soutenu avec une constance infinie les traverses que j'ai eu à essuyer de mes ennemies & de mes rivales: j'ai employé toute la pension que me faisoient mes parens à faire des présens au Provincial des Dominicains & au Pere Directeur du Couvent. J'ai eu la constance de me passer de tout ce qui pouvoit me faire plaisir, & l'amour que j'avois pour la gloire étoit si fort, que ne croyant pas les présens un moyen assez certain pour m'assurer du suffrage du Provincial, quoiqu'il fût déjà âgé & qu'il eût une figure desagréable, je cherchai à lui donner de l'amour. Je fus assez heureuse pour en venir à bout; j'eus la gloire d'échauffer un cœur déjà glacé par le froid des années: je devins enfin Supérieure par le crédit de mon nouvel adorateur. Depuis que je la suis j'ai cru que je devois toujours tenir la même conduite, parce que mon union avec lui augmente mon crédit sur la Communauté. Je cache aisément une intrigue que je couvre du voile de la Reli-*

*gion, & qui a pour prétexte les biens temporels & ſpirituels de la Communauté ; ainſi j'ai ſi bien arrangé mes affaires, qu'il n'eſt aucune Supérieure en France dont la gloire égale la mienne.*

» Entrez, entrez, dit le Garde, voilà » la barriere ouverte, ma très-Révé- » rende Mere. C'eſt à peu près par les » mêmes principes que les vôtres que » la Sœur Cadiere s'eſt acquiſe une » gloire immortelle, & je ne doute » pas que votre exemple ne ſoit ſuivi » par bien des Religieuſes & des dé- » votes qui aimeront la gloire ».

Une Fille de l'Opera vint à la barriere. Elle étoit aſſez jolie, il y avoit dans ſon maintien quelque choſe de gêné & de compoſé : elle vouloit affecter les airs d'une femme de condition, & les manieres d'une fille ſans éducation prenoient, malgré elle, le deſſus. A chaque inſtant elle s'écoutoit en parlant : on auroit cru qu'elle avoit de l'eſprit ſi elle n'eût parlé qu'un ou deux momens ; mais trois ou quatre choſes ſpirituelles qu'elle avoit appriſes par cœur & qu'elle avoit l'art de placer, ſuccédoient des diſcours peu ſéans, & qui ſe reſſentoient de la licence de ſes mœurs. » Ouvrez-moi, je vous prie, » Meſſieurs, dit-elle ; je ſuis une Fille » de l'Opera qui aime la gloire à la fu-

» reur ; c'eſt elle qui régle toutes mes » actions ». *Une fille de l'Opera qui aime la gloire & qui la prend pour régle de ſes actions*, dirent les Gardes! *Nous en connoiſſons bien peu à qui cela puiſſe convenir ; paſſe encore ſi vous parliez des Comédiennes : pluſieurs donnent du luſtre à l'art des Sophocle, non ſeulement par leurs talens, mais encore par leurs ſentimens & par leur conduite. Si vous aimez la gloire, vous êtes dans les Opera des pays étrang rs ; ou vous êtes ſans doute cette auſtere Salé dont Voltaire a célébré la vertu & les graces ; ou cette ſage Barbarini, dont le ſpirituel Moncrif a fait l'éloge ; ou l'aimable & ſpirituelle ſœur de cette Cochois, née pour illuſtrer les talens du théâtre, & pour montrer que les qualités d'un Acteur reçoivent un nouvel éclat par des connoiſſances qui ſemblent quelquefois y avoir peu de rapport.* » Je ne ſuis, répondit la Fille de » l'Opera d'un air piqué, aucune de » ces trois perſonnes ; je les conſidere » même très peu, & les regarde com- » me des ſottes qui ſont les dupes » d'un préjugé ridicule. La ſageſſe » n'eſt point faite pour les filles de » l'Opera, elle leur eſt auſſi préjudi- » ciable que ce que l'on appelle *belle* » *paſſion, ſentimens*. Pour moi, je me » ſuis bien gardée de ſuivre jamais le

» goût que j'ai pû ſentir pour un amant
» plutôt que pour un autre : l'or m'a
» toujours déterminée, & celui qui
» m'en donnoit le plus étoit celui qui
» avoit le plus de droit ſur mon cœur.
» Je contentois ainſi mon amour pour
» la gloire : j'avois des habits, des dia-
» mans ; j'arrivois au Palais Royal dans
» un caroſſe doré, & j'y voyois venir à
» pied cette Salé dont vous me vantez
» la ſtérile ſageſſe. C'eſt par une con-
» duite auſſi ſenſée que la mienne que
» j'ai trouvé le ſecret de jouir de la
» gloire d'être mieux nipée que toutes
» mes autres camarades. Il y a peu de
» femmes de condition à Paris qui ſoient
» logées auſſi magnifiquement que je
» la ſuis : j'ai réparé par mon adreſſe
» les malheurs de ma naiſſance & de ma
» jeuneſſe. Je naquis la fille d'une pau-
» vre femme qui demandoit l'aumône.
» Lorſque j'eus atteint un certain âge
» la miſere me força d'entrer dans une
» maiſon dans laquelle j'étois forcée de
» prodiguer mes charmes au premier
» venu : ce métier me laſſa bientôt, il
» bleſſoit ma vanité. Enfin je trouvai
» le moyen de ſortir de ce lieu, &
» j'eus la gloire, malgré l'injuſtice que
» m'avoit fait le deſtin, de parvenir au
» rang de fille entretenue. Mon ambi-
» tion n'étoit point encore ſatisfaite,

» je voulus être connue du public ;
» j'eus la gloire d'être reçue à l'Opera,
» & je fus préférée à toutes les autres
» filles du magasin. Depuis que je suis
» au théâtre j'ai quitté mes anciens
» amans ; ils n'étoient plus dignes de
» moi. J'ai pris plusieurs Seigneurs suc-
» cessivement : quelquefois j'en ai eu
» deux ou trois à la fois ; & plusieurs
» ont été si épris de mes charmes, que
» j'ai eu la gloire de les ruiner ». *Ah ! Mademoiselle*, dirent les Gardes, *on ne peut être plus digne que vous d'entrer dans le Temple. Allez y montrer vos charmes & exercer leur pouvoir, jouissez-y de la gloire de déranger les affaires des fils de famille qui y sont, jusqu'à ce que le Magistrat ou une lettre de cachet vous en fasse sortir pour aller à la Salpétriere.*

Un Courtisan vint ensuite. Malgré sa politesse, la dissimulation & l'envie paroissoient peintes sur son visage. » Messieurs, dit-il aux Gardes, le » métier que je fais annonce assez » que l'entrée du Temple doit m'être » accordée. Tous les momens de ma » vie sont employés à l'avancement de » ma gloire ; c'est à l'amour que j'ai » pour elle, c'est à cette noble passion » que j'ai sacrifié, depuis mon enfan- » ce, tout mon repos. J'étois né ri-

» che, je ſortois d'une maiſon connue
» par les ſervices qu'elle a rendus à
» l'Etat; j'aurois pû vivre tranquille-
» ment & dans l'abondance les hyvers
» à Paris, les étés dans mes terres, ou
» m'avancer dans le Service, & occu-
» per un jour un des premiers em-
» plois de l'armée: mais j'ai préféré
» d'acheter une Charge à la Cour,
» parce que j'ai cru ce chemin plus
» propre qu'aucun autre à me condui-
» re à la gloire: auſſi je puis me flatter
» d'avoir réuſſi dans mes projets. J'ai
» eu aſſez d'habileté pour faire tomber
» mes rivaux dans tous les panneaux
» que je leur ai tendus; j'ai gagné la
» confiance des uns par de fauſſes con-
» fidences; j'ai brouillé les autres avec
» ceux qui pouvoient leur procurer
» quelques avantages ſur moi; j'ai
» donné finement un ridicule à plu-
» ſieurs; & tandis que je louois en
» eux des vertus qui ne pouvoient les
» rendre eſtimables qu'auprès de quel-
» ques Philoſophes miſantropes, je
» relevois tous les ridicules qu'ils
» avoient; je leur en prêtois même
» qu'ils n'avoient point, & je les ex-
» poſois ainſi à la riſée d'un nombre
» infini de génies ſuperficiels qui ſont
» plus affectés par le ridicule que par
» le vice, parce que chez eux ce qui
» s'ap-

» pelle bienſéance, eſt d'un prix infi-
» niment plus grand que ce qui eſt
» vertu véritable. Enfin je puis me
» flatter que parmi les plus habiles
» Courtiſans aucun n'a ſçu mieux pro-
» fiter des intrigues de Cour. J'ai
» toujours eu à ma diſpoſition les fem-
» mes qui avoient du crédit; j'ai gagné
» les unes par des préſens, les autres
» par des aſſiduités & par des atten-
» tions: je n'ai point dédaigné de faire
» agir auprès d'elles leurs femmes de
» chambre que j'avois eu la prudence
» d'engager par des récompenſes con-
» ſidérables à me ſervir auprès de leurs
» maîtreſſes. Tant de peines & de
» ſoins m'ont acquis cette gloire à la-
» quelle j'aſpirois depuis ſi long-tems,
» & parmi les Courtiſans il n'en eſt
» aucun qui ſoit plus conſideré que
» moi. Je jouis du précieux avantage
» d'être inutilement envié à la Cour,
» & d'être conſidéré à la ville comme
» un homme qui a un grand crédit ».
Pendant que ce courtiſan parloit, je diſois en moi-même, les Gardes vont ſans doute répondre à ce méchant homme: Ce que vous appellez gloire n'eſt qu'un faux honneur acquis par une baſſeſſe infâme. Oſez-vous avouer que votre vie n'a été employée qu'à nuire à tous ceux qui ont eu le malheur de

ſe trouver en quelque concurrence avec vous? Vous êtes dans une grande erreur de vous croire fort conſidérable, parce que pluſieurs perſonnes vous rendent des ſoins & des reſpects: ils vous honorent par la même raiſon que certains peuples adorent & prient le Diable; votre gloire eſt celle d'une Intelligence infernale.

Tandis que je faiſois ces réflexions la barriere fut ouverte au Courtiſan. La ſurpriſe où j'étois de voir le Courtiſan entrer dans le Temple fut augmentée par les diſcours d'un Fiacre (*a*) qui ſe préſenta à la barriere. *Que voulez-vous, notre ami*, lui dirent les Gardes? *éloignez-vous d'ici.* » Hé! pour» quoi voulez-vous que je m'éloigne, » répondit le Cocher? Je prétends al» ler au Temple. Comment diable! » j'aurois donc volé mon maître inu» tilement, & riſqué d'être pendu » pour acquérir de la gloire, & je » n'entrerai point dans le Temple? » Allons, Meſſieurs, ouvrez-moi, ou » par la jarni nous allons voir beau » jeu ». *Doucement, doucement*, répondit un Garde, *il ne s'agit point ici de voie de fait; dites-nous, ſans vous emporter, quelle eſt la gloire que vous*

(*a*) C'eſt apparemment le célébre Fiacre de M. de Marivaux dans ſa *Mariane*.

*vez acquiſe.* » Comment quelle gloi-
» re j'ai acquiſe, reprit le Fiacre? Je
» ſuis de tous mes camarades celui
» qui eſt toujours le mieux vêtu. J'ai
» pour maîtreſſes les plus jolies ſer-
» vantes de Paris; appellez-vous cela
» des prunes? J'ai toujours eu l'am-
» bition de me diſtinguer, & mon pe-
» re & ma mere me diſoient, lorſque
» j'étois jeune, que l'amour que j'a-
» vois pour la gloire me feroit devenir
» voleur. Ils me prédirent la vérité,
» car peu de tems après je volai un
» maître que je ſervois en qualité de
» laquais: je vins à Paris & je me fis
» faire deux habits. Il m'arriva enſuite
» un aſſez grand malheur: un de mes
» camarades qui aimoit autant la gloire
» que moi, me vola une partie de l'ar-
» gent que j'avois pris à mon maître.
» Depuis j'ai juré de n'avoir plus d'a-
» mi qui ait de l'ambition; car il me
» reſte encore aſſez de ce que j'ai en-
» levé pour me donner des airs, & je
» ne veux pas avoir riſqué d'être pen-
» du pour ſatisfaire la gloire d'un
» autre fripon ».

Les diſcours de ce Fiacre m'éveillerent, & je fus perſuadé que les différentes idées que les hommes attachent à ce qu'ils appellent *gloire*, eſt la cauſe principale de toutes les mauvaiſes ac-

tions qu'ils commettent. Cependant les autres hommes qui ont les mêmes idées qu'eux leur accordent, à cauſe de cette prétendue gloire, des honneurs & des diſtinctions. Le Fiacre, ainſi que le Courtiſan, a ſes admirateurs.

## DIX-NEUVIEME SONGE PHILOSOPHIQUE.

J'Etois au pied d'une haute montagne ſur laquelle pluſieurs perſonnes montoient : je fus curieux de voir ce qu'elles y alloient faire, & je les ſuivis. Lorſque je fus arrivé au milieu de la montagne, je vis que celles qui y étoient, buvoient avec avidité de l'eau d'une fontaine, auprès de laquelle il y avoit des gens de toutes les conditions. Lorſque ces perſonnes avoient avalé une certaine quantité d'eau, on auroit cru qu'elles étoient yvres : elles parloient très-ſouvent ſans ſçavoir ce qu'elles diſoient ; elles décidoient avec un air d'autorité ſur des matieres dont elles n'avoient aucune connoiſſance ; elles jugeoient des Ouvrages qu'elles n'avoient jamais lûs ; elles parloient de vers ſans ſçavoir les régles de la verſi-

fication; elles prononçoient des déci-
sions qu'elles croyoient infaillibles sur
le mérite des Peintres, des Sculpteurs,
des Graveurs, sans avoir la moindre
idée du dessein; elles jugeoient de la
Musique & n'avoient point d'oreille.
Enfin rien ne parut plus ridicule que
les discours de tous ces gens; cepen-
dant ils donnoient le titre de *choses spi-
rituelles* aux sottises & aux imperti-
nences qu'ils débitoient, les uns avec
emphase & fort gravement, les autres
avec beaucoup de pétulance.

J'ouïs une femme qui disoit à un
Evêque, » Monseigneur, je ne sçau-
» rois souffrir ces niaiseries dont les
» Auteurs de notre tems inondent
» l'Europe. Il faut avoir perdu entiere-
» ment le goût pour lire *Acajou* (*a*) sans
» bailler, *Grigry* sans dormir dès la
» quatriéme page, & *Adelaïde* sans
» être ennuié à la mort. Je m'occupe
» à une lecture également utile & ins-
» tructive, je lis l'*Histoire Romaine* de
» Catrou: la précision qui regne dans
» ce Livre me charme; le style en est
» d'une noble simplicité, & tel qu'il
» convient à l'Histoire. Connoissez-
» vous l'*Histoire de Charles XII*, Roi
» de Suede, écrite par M. Norberg,

(*a*) De M. l'Abbé de Voisenon, & dont l'Epître Dédicatoire au Public est de M. Duclos.

» Chapelain du Roi ? C'eſt là ce qu'*on*
» doit appeller un charmant Ouvrage,
» dans lequel on apprend des choſes
» bien intéreſſantes, & que Voltaire a,
» ou oubliées parce qu'il n'étoit point
» inſtruit, ou ſupprimées par malice.
» Par exemple, Voltaire fait porter
» au Général Liewen un habit rouge
» galonné au ſiége de Thorn. L'habile
» & exact Norberg releve cette bé-
» vûe & aſſûre poſitivement que le ga-
» lon n'étoit point ſur un fond rouge.
» Voilà ce qu'on appelle écrire avec
» exactitude. Il faut avoüer que nos
» François ne ſont pas propres à écrire
» l'Hiſtoire ; notre de Thou eſt un très
» petit garçon, eu égard à l'exact &
» éclairé Hubner ; & Prevôt d'Exiles,
» malgré l'approbation de l'Auteur des
» *Lettres Juives*, & celle de quelques
» autres Ecrivains qui veulent s'ériger
» en juges de la République des Let-
» tres, ne me paroît pas un homme
» fort ſpirituel : il eſt vrai que le Pu-
» blic reçoit avidement tout ce qui ſort
» de ſa plume ; mais le goût du Public
» eſt ſi mauvais, que des gens d'eſprit
» tels que nous ne doivent y faire au-
» cune attention ». *Vous avez raiſon, Madame*, dit l'Evêque ; *je viens d'éprouver la vérité de ce que vous dites. Vous connoiſſez mon dernier Mande-*

*ment, c'eſt une piece parfaite ; elle a été peu approuvée du Public. Les Sermons que j'ai fait imprimer ne ſe vendent point ; on leur préfere ceux de Bourdaloue & de Maſſillon ; cela eſt pitoyable.*

Les diſcours des gens que j'avois vû boire à la fontaine m'empêcherent de goûter de ſon eau : j'étois prêt à deſcendre au pied de la montagne, lorſqu'un homme m'aborda & me dit : » Monſieur, vous êtes à la ſource du bel eſprit, & vous ne buvez point ? » *Quoi?* répondis-je, *la fontaine que je vois eſt la fontaine de l'eſprit !* » Oui, reprit-il, » c'eſt elle-même, & dès que vous aurez bû de ſon eau vous ſerez auſſi » éclairé & auſſi aimable que nous le » ſommes ». *Si les eaux de cette fontaine*, repliquai-je, *rendent les hommes tels que le ſont ceux que je vois ici, je me contente du bon ſens, & je renonce à jamais au bel eſprit.* » Conſervez donc, » me dit en hauſſant les épaules l'homme qui me parloit, votre triſte bon » ſens. Allez, Monſieur, allez, vous » pourrez un jour acquérir l'eſtime des » Vénitiens & des Hollandois. Il reſte » encore au bon ſens ces deux endroits » en Europe : il oſe y paroître ſans » être orné par le bel eſprit ; mais ailleurs, dès qu'il eſt ſeul, il eſt ſifflé ».

Je quittai cet homme, & je ſon-

geois à descendre de la montagne, lorsque j'apperçus au sommet quelques personnes : j'avois beaucoup à monter pour les joindre ; cependant je voulus contenter ma curiosité, & après avoir marché quelque tems j'arrivai au haut de la montagne. J'y trouvai une seconde fontaine, autour de laquelle étoient rangées quelques personnes qui, en buvant de son eau, s'entretenoient sur diverses matieres, & joignoient au bon sens beaucoup d'esprit. J'apperçus parmi ces personnes des gens de toutes les nations de l'Europe. Le Duc de Nivernois étoit entre Crebillon pere & Crebillon fils : la Chapelle, Chais, Joncourt, parloient avec le Marquis Nicolini ; & quoique ce dernier fût Ecclésiastique Romain, & les autres trois Ministres de l'Evangile, ils agitoient sans aigreur & avec une érudition infinie des matieres de controverse. Voltaire lisoit d'excellens vers au Duc de Richelieu ; Titon du Tillet raisonnoit avec le Duc d'Elbeuf ; Perard communiquoit ses jugemens sur les Ouvrages nouveaux à l'illustre Directeur de l'Académie de Londres. Je vis aussi des femmes autour de la fontaine. La Marquise du Châtelet lisoit ses Ouvrages à Cassini & à Moyran ; il n'étoit plus question de la dispute qu'elle

qu'elle avoit eue avec ce dernier. La Chauſſée conſultoit le Marquis d'Herouville ſur une de ſes Comédies ; Bernard récitoit ſon Art d'aimer à l'ingénieuſe Cochois ; Falconet parloit tantôt aux uns, tantôt aux autres, & plaiſoit à tous ; le Marquis Maffei s'entretenoit avec le Préſident de Monteſquieu ; & l'Abbé de Bernis étoit placé entre le Comte de Forcalquier & la Ducheſſe d'Aiguillon.

Charmé de l'effet que produiſoit cette fontaine, j'allois en boire, lorſque je fus aſſez malheureux pour m'éveiller, & je ne retirai d'autre avantage de mon ſonge que de connoître que la fontaine du faux eſprit eſt bien différente de celle du vrai. Tout le monde peut aller boire à la premiere, & ſes eaux ne ſervent qu'à gâter le bon ſens & à rendre ridicules ceux qui ne le ſeroient point. La ſeconde eſt fréquentée & connue d'un petit nombre de perſonnes ; ſon eau aſſaiſonne la raiſon d'un ſel qui la rend plus piquante, plus agréable.

# VINGTIEME SONGE PHILOSOPHIQUE.

JE dormois profondément ; & contre mon ordinaire je ne rêvois point, lorſque tout à coup je crus voir Mercure deſcendant du ciel ſur la terre : il tenoit dans ſa main un énorme *in-folio* dont les couvertures paroiſſoient très uſées. Lorſqu'il fut auprès de moi il me dit d'un air mocqueur, *Foible mortel qui paſſes ta vie à vouloir pénétrer les ſecrets des Dieux, & qui es aſſez inſenſé pour eſperer de connoître ce qui eſt au-deſſus de l'eſſence humaine ; que donnerois-tu ſi je te montrois le Livre des deſtins, & que j'expoſaſſe à tes yeux le ſort qu'ont eu tous les mortels ?*

» Je ſerois, répondis-je au Dieu qui » me parloit, bien plus curieux de » voir celui qu'auront les hommes qui » vivent à préſent, & qui vivront dans » la ſuite ». *Ha ha*, dit Mercure en riant, *je te trouve un plaiſant original de vouloir connoître ce que les Dieux ne connoiſſent pas eux-mêmes. Moi qui te parle, moi qui tous les jours bois dix taſſes d'ambroiſie à côté de Jupiter mon*

*pere, je ne connois les choſes que lorſqu'elles ſont arrivées ou lorſqu'elles arrivent : il n'y a que le Deſtin, qui eſt le plus puiſſant des Dieux, qui ſçache véritablement l'avenir, & tout ce que Jupiter dit quelquefois à ce ſujet n'eſt que des conjectures ſemblables à celles des Aſtrologues ; pour une fois que le hazard les vérifie, la ſuite des tems les dément trente. Il eſt vrai que le Sire Jupin eſt un peu plus habile que nous dans l'art de la divination, étant le pere des Dieux, & par conſéquent le plus vieux des habitans de l'Olympe après Monſeigneur ſon pere Saturne, qui n'eſt plus aujourd'hui qu'une Divinité ſans pouvoir, & qui s'eſt retiré dans un Monaſtere de Prêtres Phrygiens, où il paſſe ſa vie dans la retraite. Il n'en eſt pas moins vrai cependant que tout ce que dit Jupiter dans les oracles qu'il rend, n'eſt fondé que ſur des conjectures, & ſur l'expérience que lui donne ſon grand âge.*

» Mais, répondis-je à Mercure, » comment eſt-il poſſible que Jupiter, » vous & les autres Dieux, vous ignoriez les arrêts du Deſtin, & les choſes dont il a preſcrit les diſpoſitions, » puiſqu'il vous confie ſon Livre, & » que vous êtes les maîtres de le parcourir d'un bout à l'autre ? Si vous » voulez ſçavoir ce qui arrivera dans

» mille ans, que ne cherchez-vous » dans ce Livre l'endroit qui parle de » ce tems éloigné? » *Nous aurions beau chercher*, repliqua Mercure, *nous ne trouverions rien, & nous ne verrions que du papier blanc.* » Quoi! repris-je, le » Deſtin n'écrit pas dans ſon Livre les » deſtinées humaines, & n'y arrête » point d'une maniere inévitable la ſui- » te de tous les événemens? »

*Tout eſt écrit*, répondit Mercure, *dans le Livre du Deſtin; mais ce qui n'eſt point encore arrivé, ou qui n'arrive point actuellement, eſt non ſeulement inviſible, mais même inviſible aux yeux des habitans de l'Olympe, ainſi qu'aux yeux des foibles mortels. La partie du Livre du Deſtin qui traite des choſes futures, paroît n'être que du ſimple papier blanc.* » Cependant, dis-je à Mercure, » tous les événemens futurs y ſont » écrits? » *Sans doute*, repliqua le Dieu, *ils y ſont même écrits de façon qu'ils ſont inévitables, mais inconnus juſqu'à ce qu'ils arrivent. Alors le Tems répand deſſus la page où ſe trouve marqué l'événement qui a lieu, une certaine liqueur qui rend noire l'encre blanche avec laquelle le Deſtin écrit, & qui fait paroître ce qu'il cache juſqu'au moment de l'exécution.*

» Ne pourroit-on point, deman-

» dai-je à Mercure, composer, par le » moyen de quelque habile Chymiste, » la même liqueur dont se sert le Tems » pour dévoiler les événemens ? » *Cela est impossible*, répondit Mercure, *& nous autres Dieux nous sommes trop sages pour aller tenter d'exécuter une chose dont nous connoissons évidemment l'impossibilité. Il est vrai que nous sommes bien aise que les hommes pensent que nous pouvons avoir le même secret que le Tems ; car s'ils étoient persuadés du contraire ils cesseroient bientôt de nous faire des sacrifices, & nos autels seroient abandonnés ; point de victimes, point d'offrande. A quoi serviroit-il de faire des sacrifices à des gens qui ne sçavent point ce qui doit arriver, & qui par conséquent ne peuvent pas non seulement donner les biens qu'on leur demande, mais qui ignorent même si l'on les obtiendra par le Destin ? Par exemple, lors du siége de Troye nous combattions, nous autres Dieux, les uns contre les autres : nous étions aussi acharnés au combat que les Héros Grecs & Troyens ; plusieurs de nous furent blessés par les armes de leurs ennemis. Pensez-vous que si nous avions sçu véritablement à quoi aboutiroient les peines & les chagrins que nous essuyions, nous nous fussions mêlés si indiscrettement & si ridiculement parmi de*

*foibles mortels ? Mais comme ſans eux nous aurions été obligés de n'avoir d'autre nourriture que l'ambroiſie, & qu'il auroit fallu que nous demeuraſſions tranquilles dans le céleſte ſéjour de l'Olympe, nous voulions leur faire accroire que nous prenions leurs affaires fort à cœur. Nous les aidions ſuivant nos vûes différentes, & nous tâchions de leur faire accroire que nous étions fort éclairés ſur ce qui devoit leur arriver. Notre interprête le Grand Prêtre Calchas qui avoit le même intérêt que nous, & qui vivoit fort graſſement de nos autels, entroit parfaitement dans nos vûes ; & par des oracles dont le ſens pouvoit recevoir diverſes interprétations, il nous ménageoit toujours une reſſource. Si les Grecs n'euſſent pas pris Troye, le Grand Prêtre Calchas n'auroit pas manqué de dire que les Confédérés de la Grece avoient par leurs crimes irrité les Dieux contr'eux, & rendu par là les promeſſes céleſtes inutiles. Lorſque Troye fut ruinée, les Devins des Dieux qui l'avoient défendue, publierent que Jupiter n'avoit permis l'extinction de la ville de Priam que pour donner l'empire du monde aux Grecs qu'il aimoit ; c'étoit tirer les Dieux fort habilement d'embarras.*

» Ce que vous me dites, répondis-» je à Mercure, me fait faire de triſtes

» réflexions sur le peu de jugement » des hommes, qui ne voyent pas les » choſes les plus claires, & qui agiſ- » ſent auſſi peu conſéquemment que » des êtres qui ſeroient entierement » privés de la raiſon ». *Hé !* reprit Mercure, *la raiſon ne ſert de rien lorſque la ſuperſtition s'en mêle. Nous autres Dieux nous ſçavons bien qu'il n'y a rien qu'on ne perſuade aux hommes quand on le leur offre ſous le voile ſacré de la Religion. Par exemple, la naiſſance de ma ſœur Vénus, produite par l'écume de la mer, celle de ma ſœur Minerve, ſortie toute armée du cerveau de Jupiter, & celle de mon frere Bacchus, qui fut conſervé ſoigneuſement dans la cuiſſe du grand Jupin juſqu'à ce qu'il eût neuf mois complets & révolus ; toutes ces choſes, quelque contraires qu'elles ſoient à la raiſon, ont été reçues des Romains & des Grecs comme des choſes très certaines. Il en a coûté la vie à Socrate pour avoir oſé attaquer des myſtères auſſi ſacrés, & pluſieurs Philoſophes ſe ſont eux-mêmes exilés volontairement d'Athènes pour ne point avoir le même ſort que lui. Les Romains ont été plus zélés pour notre culte que les Grecs ; & ce qui prouve encore plus combien peu nous avons à craindre de la raiſon des hommes, c'eſt que parmi les Grecs & les Ro-*

*mains, c'eſt-à-dire parmi les nations les plus éclairées, pluſieurs hommes célebres par leur éloquence & par leurs connoiſſances, ont employé toute la ſagacité de leur eſprit à défendre le culte de nos autels contre ceux qui ont oſé l'attaquer.*

» Vous me faites connoître évidemment, répondis-je à Mercure, que » ce n'eſt pas une marque de la vérité » d'un ſyſtême qu'il ſoit cru & défendu par d'habiles gens, puiſque les » plus abſurdes ont trouvé de zélés défenſeurs parmi leſquels il y avoit de » très grands hommes; & le plus fort » argument en faveur du pyrrhoniſme » eſt ſans doute celui qu'on fait ſur la » bizarrerie des opinions qui ont ſervi » de baſe à la croyance des principaux » Chefs des ſectes. Ces opinions ſont » non ſeulement oppoſées les unes aux » autres, mais encore directement » contraires aux notions les plus claires.

» Les uns ont voulu que la matiere » fût compoſée de parties qui n'étoient » pas matérielles & qui n'avoient aucune étendue, & par un enchaînement de ſophiſmes ils ont établi que » pluſieurs êtres ſans étendue pouvoient produire par leur jonction un » être étendu. Cela eſt auſſi contradictoire que de dire que le néant peut

» former les corps. Ce ſyſtême, tout » abſurde qu'il eſt, a fait dans le monde » une fortune aſſez honorable.

» Les autres ont mis dans la matiere » une certaine vertu occulte dont ils » ne connoiſſoient ni la cauſe ni l'eſſence. Par le moyen de cette vertu, à » laquelle ils donnoient le nom d'*attraction*, les planétes étoient ſuſpendues dans un vuide immenſe : le Soleil qui eſt leur centre commun, les » attiroit à lui par ſon attraction ; les » planetes au contraire avoient dans » elles une force centrifuge, autre » vertu occulte qui les éloignoit du » Soleil. Or dans cette oppoſition de » *force atractive* & *force centrifuge*, les » planetes ne peuvent prendre le chemin qui les conduiroit au Soleil ; elles ne peuvent prendre celui qui les » en éloigneroit ; elles en font un troiſiéme. Ainſi par le moyen de deux » vertus occultes dont non ſeulement » on ne comprend pas la poſſibilité, » mais dont la raiſon démontre l'impoſſibilité, on prétend expliquer le » cours des aſtres, & preſque tous les » phénoménes de la nature.

» Ce ſyſtême a ſemblé pendant un » tems devoir détruire tous les autres, » & il a eu une fortune très brillante. » Cependant combien ne heurte-t-il

» point les idées les plus claires, & » combien n'eſt-il pas contraire à la » raiſon, qui nous montre évidem- » ment que les corps inanimés ne ſe » meuvent ni ne changent de direc- » tion ſans le choc ou la rencontre » d'un autre corps? Car un corps n'eſt » qu'un peu de matiere: ce n'eſt natu- » rellement qu'une ſubſtance impéné- » trable plus ou moins large, longue, » profonde, ſans nul penchant, nulle » efficace pour le mouvement ou pour » le repos; mais ayant au contraire une » indifférence parfaite pour telle ou » telle direction. La nature ne meut » point les corps qui nous environ- » nent, ni ne change leur direction ſans » que le choc ou la rencontre d'un au- » tre corps l'y détermine. Une pierre » ne va point ſans impulſion vers l'o- » rient, vers l'occident, & nous ne » voyons jamais un corps changer d'é- » tat ou de direction ſans qu'une per- » cuſſion ait part à ce changement; & » cela ne ſçauroit s'opérer par des at- » tractions qui n'ont point leur princi- » pe dans l'impulſion, puiſqu'on les fait » regner juſques dans le vuide. Il faut » donc, pour ſoutenir ce ſyſtême, » établir des poſſibilités à perte de vûe, » & ſe jetter de gaieté de cœur dans » les ténébres des vertus occultes; tant

» de fois bannies de la bonne Phyſi-
» que, & qui y reviennent cependant
» toujours, ramenées par des hommes
» célébres, & tant ſoit peu déguiſés.

» Le ſyſtême dont je vous parle me
» paroît cependant amuſant, car il
» donne aux planetes l'ame d'une jeu-
» ne coquette. Son premier amant veut
» l'avoir, ſon ſecond veut la conſer-
» ver : elle ne garde ni le premier ni
» le dernier ; elle en prend un troiſié-
» me & les met tous les deux d'ac-
» cord. Ainſi font les étoiles : le ſoleil
» les attire à lui ; leur force centrifuge
» les en éloigne. Elles ne ſuivent point
» le chemin qui les conduiroit dans le
» Soleil, elles ne prennent point celui
» qui les en éloigneroit infiniment ; el-
» les en font un troiſiéme qui leur con-
» ſerve toujours le mouvement circu-
» laire. Ainſi par ce petit caprice de
» coquette, les planetes ſont diſpen-
» ſées de ſe ſoumettre à la loi générale
» de la nature, par laquelle dès qu'un
» corps eſt libre & n'eſt point arrêté
» par d'autres corps, il enfile une ligne
» droite qui l'éloigne du centre de
» ſon mouvement ; car ſi les planetes
» avoient été ſoumiſes à cette loi re-
» connue par tous les Philoſophes dans
» l'œconomie de l'Univers, elles au-
» roient dû depuis long-tems n'avoir

» plus leur mouvement circulaire ;
» puiſqu'elles auroient décrit, ſelon la
» loi ordinaire, une ligne droite, &
» ſeroient allées s'abymer & s'anéantir
» dans quelques étoiles fixes.

» Avant la vogue de ce ſyſtême il y
» en avoit un autre à la mode qui n'é-
» toit ni plus conforme à la raiſon, ni
» moins oppoſé aux loix générales de
» la nature. Les planetes par ce ſyſtême
» étoient portées dans une matiere cé-
» leſte à laquelle on donnoit le nom de
» *matiere étherée*, qui étoit d'une légé-
» reté & d'une agitation prodigieuſes.
» Chaque planete étoit au centre d'un
» tourbillon, la terre elle-même étoit
» au centre du ſien, & tous ces tourbil-
» lons tournoient autour du Soleil, qui
» tournoit ſur lui-même. Une telle
» Philoſophie devroit naturellement
» former le cahos, au lieu d'entretenir
» l'ordre dans l'Univers. Le ſens com-
» mun ne fait-il pas connoître ce qui
» doit néceſſairement arriver à deux
» fluides circulant l'un vis-à-vis de
» l'autre, & agiſſant l'un ſur l'autre ?
» Il faut qu'ils ſe confondent, & en ce
» cas que deviennent les planetes qui
» ſont au centre des différens tourbil-
» lons ? Elles vont ſe heurter & ſe bri-
» ſer les unes contre les autres après
» avoir nagé au hazard dans le grand

» fluide qui s'eſt formé des différens
» tourbillons qui, en circulant, ont dû
» s'abſorber les uns & les autres. Cela
» ſeul ſuffiſoit pour jetter un ridicule
» inexprimable ſur ce ſyſtême. Si l'a-
» mour de la nouveauté n'empêchoit
» les hommes de ſentir les plus gran-
» des abſurdités, il y en avoit encore
» pluſieurs dans ce même ſyſtême qui
» n'étoient ni moins contraires à la rai-
» ſon, ni plus difficiles à connoître.
» Premierement, il étoit viſible que le
» tourbillon de la terre ne pouvoit pas
» conſerver ſon premier mouvement.
» Secondement, comment auroit-il pû
» ſe faire que les cométes, ces corps
» immenſes, euſſent pû traverſer les
» tourbillons librement & en tout ſens,
» ſans rencontrer un obſtacle qui les
» eût arrêtées dans leur cours, &
» ſans être dérangées par les tourbil-
» lons qui ont des directions très con-
» traires aux leurs? D'ailleurs, com-
» ment eſt-il poſſible que les cométes,
» ces torrens d'une grandeur immenſe
» & ſi rapides, n'abſorbent pas le
» mouvement particulier d'un corps
» qui n'eſt qu'un atôme, eu égard à
» leur prodigieuſe grandeur? & com-
» ment ces mêmes cométes ne déter-
» minent-elles pas ce corps, par leur
» force ſupérieure, à ſuivre leur cours?

» Il faut que les hommes ſoient bien » amateurs des nouvelles opinions pour » avoir embraſſé pendant près d'un ſiè- » cle, avec autant de zéle, une Philo- » ſophie dont les principes établiſſoient » néceſſairement une nouvelle forma- » tion du cahos ».

*Je vois*, me dit Mercure, *que vous penſez ſur les opinions humaines auſſi ſenſément que ſi vous aviez lû leur ſort dans le livre du Deſtin.* » Je ſerois cu- » rieux, répondis-je à ce Dieu, de » voir ce qu'il en eſt dit dans ce Li- » vre ». *Volontiers*, reprit Mercure, *le voilà. Parcourez-le entierement, & voyez non ſeulement ces endroit, mais tous les autres que vous ſouhaiterez.* Alors j'ouvris le Livre du Deſtin; il étoit diviſé en trois parties. La premiere étoit intitulée, *Chronique mémorable des faits qui ſont arrivés long-tems auparavant que ceux auſquels on les attribue exiſtaſſent.* La ſeconde avoit pour titre; *Diſpoſition certaine des actions humaines, par laquelle l'on voit que les hommes ont toujours été le jouet des mêmes paſſions, & qu'ils le ſeront pendant la durée de l'univers.* On liſoit à la tête de la troiſiéme partie; *Catalogue des choſes & des hommes qui paſſeront à la poſtérité la plus reculée.* » Voici, dis-je » à Mercure, la partie où je trouverai

» ce qui regarde les ſyſtêmes & les » opinions des Philoſophes ». En effet, après avoir parcouru quelques feuillets, je tombai ſur un chapitre dont voici le titre : *Réveries de certains viſionnaires qui ſe ſont crûs, qui ſe croyent, & qui ſe croiront toujours plus ſages & plus éclairés que les autres hommes.* Je vis d'abord dans ce chapitre les noms de ces anciens Légiſlateurs, qui donnerent pour loix aux foibles mortels les fantaiſies dont leur imagination étoit affectée. Je lûs le nom de *Lycurgue* en gros caractères ; enſuite étoient écrites les ordonnances par leſquelles il avoit permis le vol à Sparte pour rendre les gens plus attentifs ; l'adultère pour peupler davantage la patrie ; l'indécence & l'impudicité pour exciter les deſirs. Je lûs avant le nom de *Lycurgue*, celui de pluſieurs Légiſlateurs qui n'avoient pas eu moins de réputation que lui, & qui n'avoient pas été plus ſenſés. J'en vis encore pluſieurs autres après lui dont les loix n'avoient été ni plus ſages, ni moins conſidérées. Les uns avoient dépeint à leurs ſectateurs les Dieux comme des tyrans toujours prêts à punir les moindres fautes par des ſupplices éternels ; les autres aſſocioient les Divinités à tous les crimes des mortels, & les ren-

doient ſi mépriſables, que les hommes, tout méchans qu'ils ſont, étoient plus eſtimables que les Dieux qu'ils ſervoient. Quelques-uns avoient fait entrer le ciel dans les détails puérils ; ils lui faiſoient régler la quantité, la qualité des alimens, les jours & les heures où ils devoient être mangés. Une de leurs principales loix étoit celle qui établiſſoit une étroite correſpondance entre le ciel & l'eſtomac des hommes. D'autres Légiſlateurs avoient preſcrit des coutumes qui tendoient à rendre les hommes fainéans, inſolens & ſans honte. Ils leur avoient donné des habillemens ridicules, les avoient exemtés de travailler, avoient voulu qu'ils paſſaſſent leur vie à mendier, & leur avoient perſuadé que cette vie qui les uniſſoit dès ce monde à la Divinité, les élevoit de beaucoup au-deſſus des autres hommes.

Après avoir fait quelques réflexions ſur le peu d'eſtime qu'ont mérité preſque tous les hommes qui ont voulu preſcrire des loix aux autres, je vins à l'article des Philoſophes. Je m'apperçus bientôt que les opinions qu'avoient ſoutenues les modernes n'étoient que des ſyſtêmes anciens habillés à la moderne. La matiere ſubtile de Deſcartes étoit le cinquiéme élément d'Ariſtote

tote ou ſa matiere étherée. Les opinions de Démocrite, d'Epicure, d'Empedocle, les vertus occultes des Péripatéticiens étoient employées avec de nouveaux termes par les Newtoniens; le ſyſtême des Monades ou des ſubſtances primordiales prenoit ſon origine des Homœomeries d'Anaxagore. Il eſt vrai que les ſubſtances primordiales du Philoſophe ancien étoient plus conformes à la raiſon que celles du moderne, puiſqu'Anaxagore les ſuppoſoit étendues. C'étoit un Rabin viſionnaire qui, dans le ſeptieme ſiécle avoit ôté l'étendue à ces parties primordiales; ainſi je vis les noms de Leibnitz, de Wolf & de la ſpirituelle & charmante Marquiſe du Châtelet à la ſuite de celui d'un ſectateur du Talmud.

J'aurois ſouhaité de lire les noms & les opinions des Philoſophes qui écriront à l'avenir; mais le Deſtin n'avoit point encore jetté ſur l'endroit qu'ils occupoient dans ſon Livre, la liqueur qui rend noire & liſible l'encre dont il ſe ſert. Mercure ayant deviné mon envie, me dit: *Eſt-ce que ce que vous voyez depuis tant de ſiécles ne vous apprend pas, ſans conſulter l'avenir, le ſort des ſyſtêmes futurs? Ils ſeront compoſés des anciens ainſi que ceux d'aujourd'hui. Les hommes n'ont qu'un cer-*

*tain nombre d'idées : tout ce qu'ils peuvent faire, c'eſt de les rendre différemment ; mais au fond elles ſont les mêmes.*

» Je ſuis, répondis-je à Mercure, » très perſuadé de ce que vous me dites ; car pour qu'il y eût des hommes qui euſſent un grand nombre » d'idées qui n'auroient jamais été dans » l'entendement d'aucun de ceux qui » les ont précédés pendant tant de ſiécles, il faudroit que ces hommes » fuſſent faits différemment que les » autres ; que leurs cerveaux fuſſent » mieux diſpoſés, formés de fibres » plus fermes ou plus délicates, & remplis de plus d'eſprits animaux. Or » cela n'arrive point ; la nature n'a » qu'une certaine pâte qu'elle tourne » & retourne diverſement, & dont » elle forme les hommes, les animaux, » les plantes. Les arbres ne ſont ni » plus grands, ni plus petits qu'ils » étoient autrefois ; les lions & les tigres ni moins féroces, ni moins avides de ſang qu'il l'étoient il y a cinq » mille ans. De même les hommes qui » vivent aujourd'hui ſont ſemblables à » ceux qui vivoient il y a cinquante » ſiécles. La nature n'a point formé » Newton, Deſcartes, Leibnitz, Malebranche d'une pâte plus fine que » celle dont elle ſe ſervit lorſqu'elle

» forma Démocrite, Epicure, Platon, » Ariſtote. Il eſt vrai qu'il y a de tems » en tems quelques ſiécles qu'on doit » regarder comme plus éclairés que les » autres ; mais cela ne vient pas de ce » que les hommes qui vivent dans ces » ſiécles ayent des idées qui n'ont jamais » été connues des autres hommes qui » les ont précédés, mais ſimplement de » ce qu'il leur eſt permis de faire va- » loir ces idées, de les produire au » grand jour. Ainſi, lorſqu'un ſçavant » Allemand démontroit qu'il y avoit » des Antipodes, il fut perſécuté pour » avoir dit une choſe que Platon avoit » ſoutenue (a) tranquillement plus de » douze ſiécles auparavant. Quand » Galilée fut mis en priſon & traité » cruellement pour avoir prouvé que » la terre tournoit autour du Soleil, » il renouvelloit une opinion ſoutenue » par des Philoſophes anciens auſquels » on n'avoit jamais ſongé d'en faire un » crime.

» Quand Deſcartes fut perſécuté & » obligé de ſe retirer en Hollande pour » y méditer tranquillement les opi- » nions les plus ſenſées de ſa Philoſo- » phie, & qui étoient directement op-

(a) Plato *primus in Philoſophia antipoda.* Diogen. Laërt. *de Vit. & Dogm. Clarorum Philoſoph.* Lib. 3.

„ posées à celles des Philosophes de „ son tems, elles avoient été soute- „ nues par Lucrece seize cens ans au- „ paravant, sans qu'on lui en eût fait „ un crime. Descartes dit que les qua- „ lités sensibles, comme les odeurs, „ les saveurs, &c. ne sont point atta- „ chées au corps par leur nature; Lu- „ crece a écrit la même chose. (a) *Ne „ pensez pas*, dit-il, *que les principes „ des choses qui n'ont point de couleurs „ ayent d'autres qualités, comme le „ froid, le chaud, le son, le suc, l'o- „ deur: comment pourroient-ils donner „ aux êtres qu'ils composent, leur cou- „ leur & leur son, puisqu'étant solides „ & simples, ils n'émane rien d'eux? „ Ils sont de même sans goût, sans froid, „ sans chaud, & n'ont aucune chose de „ cette nature.*

(a) *Sed ne forte putas solo spoliata colore,*
*Corpora prima manere: etiam secreta teporis*
*Sunt, ac frigoris omnino, calidique vaporis:*
*Et sonitu sterilia & succo jejuna ferantur:*
*Nec faciunt ullum proprio de corpore odorem*

*Propterea demum debent primordia rerum*
*Non adhibere suum gignundis rebus odorem*
*Nec sonitum, quoniam nihil ab se mittere possunt:*
*Nec simili ratione saporem denique quemquam:*
*Nec frigus, neque item calidum, tepidumque vaporem.*

Lucret. *de Rer. Nat.* Lib. 2, vers. 180, & seqq.

» Quels éloges ne donne-t-on pas » aujourd'hui à Deſcartes pour avoir » ruiné les chimères de la Philoſophie » ſcholaſtique, & pour avoir ſoutenu » & prouvé que toutes nos ſenſations » ne ſont cauſées, que par l'impreſſion » des corpuſcules, qui d'ailleurs n'ont » eux-mêmes aucunes qualités que les » trois dimenſions néceſſaires à tous » les corps ? Certainement ſes idées » n'étoient pas neuves, & Deſcartes » ne les avoit eues que plus de dix-» neuf cens ans après Epicure. Lucre-» ce ſon ſectateur, s'eſt encore expli-» qué fort clairement ſur cet article. » *C'eſt la différente maniere* (a) dit-il, » *dont les corpuſcules frappent les ſens,* » *qui fait que l'un trouve amer ce que* » *l'autre aſſure être doux.*

» L'explication que Deſcartes a don-» née de l'attraction de l'aimant, de » l'ambre & des autres corps dans leſ-» quels nous voyons une attraction, » eſt nouvelle pour ceux qui ne con-» noiſſent point les Philoſophes an-

(a) *Hinc ubi quoque ſuave eſt aliis, aliis fit amarum.*

*Illis queis ſuave eſt, læviſſima corpora debent*
*Contrectabiliter caulas intrare palati:*
*At contra, quibus eſt eadem res intus acerba:*
*Aſpera nimirum penetrant, ham ataque fauces:*
*Nunc facile ex his eſt rebus cognoſcere quæque.*
Id. *ibid.* Lib. 4. verſ. 659, & ſeqq.

» ciens ; mais Lucrece avoit dit, ainſi » que Deſcartes, (a) que *la matiere* » *magnétique de l'aimant chaſſe d'entre* » *le fer & l'aimant l'air qui s'y trouve,* » *qui revient enſuite ſur le fer & l'ai-* » *mant, & les force à ſe réunir.*

» Le même Lucrece a dit ſur la lu- » miere préciſément la même choſe » que Newton. Le Philoſophe Anglois » a voulu démontrer que la lumiere eſt » tranſmiſe du Soleil à la terre (b), & » que des corpuſcules qui ſe détachent » des corps lumineux & qui traver- » ſent des eſpaces d'une étendue ſur- » prénante, apportent en peu de mo- » mens les impreſſions de la clarté. » Lucrece nous apprend que c'étoit-là » l'opinion d'Epicure. (c) *Il eſt certain,* » dit-il, *qu'il y a des choſes qui doivent*

(a) *Principio, fluere e lapide hoc per multa neceſſe eſt.*
*Semina, ſive æſtum, qui diſcutit aera plagis :*
*Inter qui lapidem, ferrumque eſt cumque locatus*
*Aer à tergo quaſi provehat atque propellat ;*
*Trudit & impellit, quaſi navim velaque ventus.*
Id. *ibid.* Lib. 6. verſ. 1006, & ſeqq.

(b) *Rejiciuntur ſimul hypotheſes ex quibus lumen in preſſu vel motu per iſtius medium propagato conſiſtere fingitur . . . corpuſcula e corporibus lucentibus emiſſa.* Optic. Newton, pag. 314 & 315.

(c) *Principio perſæpe levis res atque minutis.*
*Corporibus factas, celeres licet eſſe videre*
*In quo jam genere eſt ſolis lux, & vapor ejus*
*Propterea quia ſunt è primis facta minutis*

» *leur viteſſe à la légereté de leur nature,*
» *comme la lumiere, la chaleur du So-*
» *leil, qui ſont compoſées d'atômes très*
» *ſubtils : ils traverſent aiſément tout*
» *l'intervalle de l'air ; enſorte que dans*
» *un inſtant une lumiere eſt perpétuée*
» *par une autre lumiere, & que ſes*
» *rayons ſont toujours pouſſés & preſſés*
» *par de nouveaux rayons.* Sur ce qui
» regarde l'origine des fleuves & des
» fontaines, certains Philoſophes an-
» ciens ont eu préciſément les mêmes
» idées que celles qu'ont aujourd'hui
» les meilleurs Phyſiciens. (a) Selon
» Séneque, les fontaines & les fleuves
» *viennent de la mer par des chemins in-*
» *connus & ſouterreins, & y retournent*
» *de même.* Cette circulation du ſang,
» cette découverte fameuſe dont on

*Quæ quaſi cuduntur, perque aeris intervallum*
*Non dubitant tranſire ſequenti concita pluga.*
*Suppeditatur enim confeſtim lumine lumen*
*Et quaſi protelo ſtimulatur folgure folgur.*
Id. *ibid.* Lib. 4, verſ. 183, & ſeqq.

(a) *Quidam exiſtimant terram quidquid aquarum emiſit, rurſus accipere ; & ob hoc maria non creſcere, quia quod influxit, non in ſuum vertunt, ſed protinus redeunt. Occulto enim itinere ſubit terras, & palam venit, ſecreto revertitur, eolaturque in tranſitu mare : quod per multiplices anfractus terrarum verberatum, amaritudinem ponit & prævitatem ſaporis in tanta ſoli varietate exuit & in ſinceram aquam tranſit.* L. Ann. Senec. *Nat. Quæſt.* Lib. 3, Cap. 5.

» ne ſoupçonne pas même que les » anciens ayent eu l'idée, n'avoit point » été entierement inconnue au même » Philoſophe Latin. Il dans ſes *Queſ-* » *tions naturelles*, (a) *que lorſque les*

(a) *Etiamnum & illud accedit his argumentis, per quod appareat motum effici ſpiritu, quod corpora quoque noſtra non aliter tremunt, quam ſi ſpiritum aliqua cauſa conturbat : cum timore contractatus eſt, cum ſenectute langueſcit, & venis torpentibus marcet, cum frigore inhibetur, aut acceſſionem curſu ſuo dejicitur. Num quamdiu ſine injuria perfluit & ex more procedit, nullus eſt tremor corpori. Cum aliquid occurit quod inhibeat ejus officium, tunc parum potens perferendis his quæ ſuo vigore tenebat, deficiens concutit, quid integer tulerat.* Id. *ibid.* Lib. 6, Cap. 18. Le même Sénoque s'explique encore plus préciſément dans un autre endroit, où il compare les veines & les arteres aux canaux ſouterreins, & le ſang à l'eau ſouterreine. Selon lui le ſang court dans ſes conduits comme l'eau dans les ſiens, qui part de la mer & retourne à ſa ſource. Voici ſes propres mots : *Placet natura regi terram ; & quidem ad noſtrorum corporum exemplar, in quibus & vena ſunt & arteriæ : illæ ſanguinis, hæ ſpiritus receptacula. In terra quoque ſunt alia itinera, per quæ aqua, & alia per quæ ſpiritus currit : adeoque illam ad ſimilitudinem humanorum corporum natura formavit, ut Majores noſtri aquarum appellaverint venas.* Idem, *ibid.* Lib. 3, Cap. 15. Platon avoit dit la même choſe pluſieurs ſiécles avant Séneque. » *La natu-* » *re*, ſelon ce Philoſophe Grec, prend des pré- » cautions afin que le ſang coule aiſément dans » les veines, & retourne de même à ſa ſource ». *Neque*, dit-il, *ſi craſſior ſit, (ſanguis) ad motum ſuat ineptior atque ægre per venas fluat & reſtuat.*

*eſprits*

» *esprits vitaux qui sont dans le sang* » *circulent sans empêchement, le corps* » *n'est point sujet au tremblement.* Comment Séneque auroit-il voulu que » les esprits vitaux eussent circulé, si » le sang ne circuloit pas lui-même, & » s'il bouchoit tous les passages?

» Les Physiciens modernes se vantent d'avoir fait de grandes découvertes sur les causes du flux & du reflux de la mer. Ils ont observé les » rapports qu'il y a entre les mouvemens de la mer & ceux de la Lune; » ils ont trouvé que les mouvemens » journaliers de la Lune sont confor-

Plato *in Timæo*, pag. 537. Dans un autre endroit il dit que » les maladies viennent ordinairement de l'altération du sang qui coule dans » les veines plus vîte ou plus lentement qu'il ne » le doit par les régles de sa circulation ordinaire ». *Quæ omnia sanguinem ipsum imprimis perimunt, & feruntur passim per venas nullo prorsus naturalis circuitus ordine observato.* Plat. *in Tim.* pag. 572. La circulation du sang étoit connue près de deux mille ans avant Platon; car il y en a quatre mille qu'elle étoit non seulement connue des Chinois, mais qu'ils avoient fixé le tems de sa révolution entiere dans les veines au tems qu'il faut pour respirer deux cens soixante & dix fois. *Sanguinis circulationem . . . . . jam à quatuor mille & pluribus annis scribus notam fuisse testantur illorum libri . . . . revolutiones vero singulas metiuntur 270 respirationibus.* Isac. Vossii. *Var. Observ. Lib. de Magnit. Sinarum*, pag. 71, 72.

» mes à ceux de la mer ; que la Lune
» retarde chaque jour, & la marée
» auſſi chaque mois : à la nouvelle & à
» la pleine Lune, ſur-tout quelque
» tems après, la marée croît plus qu'à
» l'ordinaire ; le flux diminue quand la
» Lune approche de ſes quadratures ;
» le flux augmente quand la Lune re-
» vient vers les conjonctions ou les op-
» poſitions. Quand la Lune s'éloigne
» de la terre, la marée eſt plus baſſe ;
» lorſqu'elle en eſt plus proche, la ma-
» rée eſt plus haute. Les tems des
» plus grandes marées arrivent quel-
» ques jours après les équinoxes, où
» le Soleil & la Lune ſemblent ſe réunir
» dans l'Equateur. Ces obſervations
» ſont fort belles, il eſt vrai ; mais
» comment eſt-ce que les Phyſiciens
» modernes auroient été les premiers
» à les faire, puiſque Pline (a) les a

(a) *Et de aquarum natura complura dicta ſunt ; ſed æſtus maris accedere & reciprocari maximo mirum : pluribus quidem modis, verum cauſa in Sole Lunaque ; bis inter duos exortus Lunæ affluunt biſque remeant, vicenis quaterniſque ſemper horis, & primum attollente ſe cum ea mundo intumeſcentes, mox à meridiano cæli faſtigio vergente in occaſum reſidentes : rurſuſque ab occaſu ſupter cæli ima, & meridiano contraria accedente, inundantes : hinc donec iterum exoriatur, ſe ſorbentes. . . . multiplex etiammum lunaris differentia, primumque ſeptenis diebus. Quippe modici nova dd dividuum æſtus,*

» toutes faites, & que nous les trou-
» vons encore aujourd'hui décrites
» fort au long dans le quatre-vingt-
» dix-ſeptiéme chapitre du ſecond
» Livre de ſon *Hiſtoire naturelle* ?

» Les modernes connoiſſent aujour-
» d'hui que la Lune eſt beaucoup plus
» petite que la terre ; que c'eſt un
» corps opâque qui doit ſa lumiere au
» Soleil ; qu'il ne ſeroit pas impoſſible
» que la Lune fût habitée ; qu'elle a
» des montagnes, des creux, des val-
» lées, des endroits qui réfléchiſſent
» peu ou moins la lumiere ; qu'elle
» tourne ſur elle-même. Plutarque
» (*a*), après d'autres Philoſophes qui
» l'avoient devancé, a dit toutes ces
» choſes.

» Les Phyſiciens qui vivent aujour-
» d'hui ſe vantent d'avoir rendu un
» grand ſervice aux hommes en les dé-
» livrant de la crainte ridicule que leur
» cauſoit l'apparition des cométes, &

*plenior ab ea exundant, plenaque maxime fervent : inde miteſcunt . . . . duobus æquinoctiis maxime tumentes & autumnali amplius quam verno.* Plin. *Hiſt. Nat.* Lib. 2, Cap. 97.

(*a*) On doit lire, pour ſçavoir ce que les anciens ont penſé de la Lune, le Traité de Plutarque, qui eſt intitulé : *De la face que l'on voit dans le rond de la Lune.* Ce Traité eſt à la page 614 de la Traduction des Œuvres de Plutarque par Amiot.

» en leur apprenant que ces corps lu-
» mineux qu'ils croyoient préſager les
» plus grands malheurs, étoient des
» aſtres qui avoient leur cours réglé
» dans leurs orbes, comme les plane-
» tes dans les leurs. Mais ſi les hommes
» qui vivoient du tems de Séneque
» avoient voulu l'écouter, il leur au-
» roit rendu le même ſervice; car il
» dit expreſſément la même choſe que
» diſent les Philoſophes modernes.
» *Nous avons vû* (*a*), écrit-il dans le

(*a*) *Quare ergo per longum tempus appareat, & non citò exſtinguitur? Sex enim menſibus hic, quem nos Neronis Principatu lætiſſimo vidimus, ſpectandum ſe præbuit, in diverſum illi Claudiani circumactus. Ille enim à ſeptentrione in verticem ſurgens, orientem petiit ſemper obſcurior: hic ab eadem parte cæpit, ſed in occidentem tendens, ad meridiem flexit, & ibi ſe ſubduxit oculis.* Senec. *Quæſt. Nat.* Lib. 7, Cap. 21. *Ego noſtris non aſſentior. Non enim exiſtimo cometen ſubitaneum ignem, ſed inter æterna opera naturæ. Primum quæcumque aer creat, brevia ſunt. Naſcuntur enim in re fugaci & mutabili. Quomodo poteſt enim aer aliquid idem diu permanere, cum ipſe aer numquam idem maneat? Fluit ſemper, & brevis illi quies eſt, intra exiguum momentum in alium quam in quo fuerat, ſtatum vertitur. Nunc pluvius, nunc ſerenus, nunc inter utrumque varius: nubeſque illi familiariſſimæ, in quas coit, & ex quibus ſolvitur, modo congregantur, modo digeruntur; numquam immotæ jacent. Fieri non poteſt ut ignis certus in corpore vago ſedeat & ita pertinaciter hæreat, quam quem natura ne unquam exenteretur aptavit.* Id. *ibid.* Cap. 22. *Ait cometen*

» ſeptiéme Livre de ſes Queſtions na-
» turelles, *pendant le regne de Néron*,
» *une comete l'eſpace de ſix mois faiſant*
» *un tour différent de celui de celle qui*
» *parut ſous Claudius, montant en haut*
» *du côté du ſeptentrion vers l'orient*,
» *& paroiſſant toujours plus obſcure ;*
» *l'autre partant du même endroit, ti-*
» *rant vers l'occident, ſe tournant vers le*
» *midi où on la perdit de vûe. Je ne*
» *puis accorder aux Stoïciens que les co-*
» *metes ſoient des feux qui s'allument*
» *tout à coup : je crois au contraire*
» *qu'elles ſont des ouvrages éternels de*
» *la nature ; car tout ce que l'air engen-*
» *dre eſt de peu de durée, & comment*
» *ſeroit-il poſſible qu'une choſe pût durer*
» *pendant long-tems dans l'air, puiſque*
» *l'air même ne demeure jamais en un*
» *même état ? Il coule ſans ceſſe & n'eſt*
» *jamais en repos ; il ſe change dans un*
» *moment en ce qu'il n'étoit pas un inſ-*

*non unum ex multis erratices effici, ſed multos cometas erraticos eſſe. Non eſt, inquit, ſpecies falſa, nec duarum ſtellarum confinio ignis extenſus ; ſed & proprium ſidus cometes eſt, ſicut ſolis aut lunæ. . . . cæterum non eſt illi palam curſus : altiora mundi ſecat ; & tunc demum apparet cum in imum curſus ſui venit . . . . multi varieque ſunt, diſpares magnitudine, diſſimiles colore : . . . . hi minuunt augentque lumen ſuum, quemadmodum alia ſidera : quæ clariora, cum deſcendere ſunt, majora ex loco propiore viſantur ; minora cum redeunt, & obſcuriora quia obducunt ſe longius.* Id. *ibid.* Cap. 17.

» tant auparavant. Tantôt il eſt plu-
» vieux, tantôt ſerein, ſouvent il eſt
» variable : les nuës qu'il forme s'amaſ-
» ſent, s'uniſſent, ſe ſéparent, s'éten-
» dent, & ne demeurent jamais dans un
» état fixe. Il eſt donc impoſſible qu'un
» feu puiſſe être aſſéré & certain ſur un
» corps auſſi inconſtant & auſſi errant,
» & qu'il y ſoit attaché comme le ſeroit
» celui que la nature auroit placé dans
» un lieu fixe. Une comete n'eſt point
» une image fauſſe ni un feu de deux
» étoiles qui s'épand ſur ce qui leur eſt
» voiſin ; c'eſt proprement une étoile,
» comme l'eſt auſſi le Soleil & la Lune ;
» ſon cours n'eſt point encore connu, elle
» parcourt les régions les plus hautes du
» ciel, & ne paroît que lorſqu'elle eſt
» arrivée au bas de ſa courſe. Il y en a
» pluſieurs de diverſes couleurs & de
» différentes grandeurs : les unes di-
» minuent & augmentent leur lumiere
» comme font les étoiles, leſquelles
» ſont plus claires quand elles ſe cou-
» chent, & ſemblent être plus grandes
» quand on les voit de plus près, &
» plus petites & plus obſcures lorſqu'el-
» les ſe levent, parce qu'elles s'éloignent
» de notre vûe. Mais, diſent ceux qui
» croyent que les hommes n'ont preſ-
» que rien ſçu que dans ces derniers
» ſiécles, connoître que les cométes
» ſont des aſtres, c'eſt peu de choſe,

» eu égard à obſerver le retour de
» quelques-unes ; & il y a des Aſtro-
» nomes modernes qui ont oſé le faire :
» ils n'ont fait que ce que faiſoient il y
» a trois mille ans les Egyptiens (a).

» Je pourrois aiſément montrer qu'il
» en eſt des autres opinions des Philo-
» ſophes ainſi que de celles dont je
» viens de faire mention. Je conviens
» que certains inſtrumens que nous
» avons fabriqués dans ces derniers
» tems nous ont fait connoître plu-
» ſieurs choſes que les Romains & les
» Grecs n'ont pû voir ; mais qui nous
» a dit que les Egyptiens, que les Ba-
» byloniens, & que d'autres peuples
» plus anciens n'ont pas eu connoiſſan-
» ce des mêmes inſtrumens, qui s'eſt
» perdue dans la durée des tems ? Lorſ-
» qu'on trouva l'Imprimerie en Euro-
» pe, on fut perſuadé que cette inven-
» tion avoit été inconnue juſqu'alors à
» tout l'Univers : on a vû dans la ſuite
» qu'elle étoit connue depuis plus de
» deux mille ans à la Chine ; & qui
» ſçait ſi les Chinois ne l'avoient pas
» reçue de quelques peuples Indiens
» qui l'ont perdue dans la ſuite & n'en
» ont plus eu aucune connoiſſance,
» comme nous du ſecret de peindre ſur

(a) *Cometarumque ortus prædicebant (Ægiptii).* Diod. Sic. Lib. I. Part. 2.

» le verre, qui eſt entierement perdu
» en Europe ? Les Arts & les Scien-
» ces naiſſent & meurent par la lon-
» gueur du tems. Il y a quatre mille
» ans qu'on calculoit à la Chine (a) les
» éclipſes de Soleil. Si ce pays avoit été
» totalement dévaſté, comme tant
» d'autres l'ont été, nous ſerions per-
» ſuadés que les Babyloniens & les
» Chaldéens ont été les premiers Aſtro-
» nomes, & nous n'aurions aucune con-
» noiſſance que l'Aſtronomie eût pû
» être cultivée avant eux par d'autres
» hommes qui l'avoient pouſſée juſ-
» qu'au point de calculer les éclipſes.
» Il en eſt de même des microſcopes,
» des lunettes & des autres inſtru-
» mens dont nous croyons être les in-
» venteurs. Il faut néceſſairement que
» dans l'étendue immenſe des ſiécles
» qui ſe ſont écoulés, les hommes
» ayent tantôt perdu & tantôt retrou-
» vé tout ce que nous regardons au-
» jourd'hui comme uniquement dû à
» notre ſiécle, & je ſuis très convaincu
» que l'axiôme le plus véritable, c'eſt
» que *le Soleil ne voit rien; & ne verra*

(a) Voyez *l'Hiſtoire de la Chine* du Pere du Halde, & les autres Ecrivains qui ont parlé des Chinois. Conſultez ſur-tout ceux qui ont été à la Chine; & qui n'ont parlé des Chinois qu'après les avoir parfaitement connus.

» plus rien de nouveau pour lui. »

*Vous avez raison*, me dit Mercure, *& moi qui suis un Dieu contemporain d'Apollon, & approchant du même âge, je puis vous certifier que je n'ai jamais rien connu de nouveau depuis que j'ai l'âge de raison, & que j'ai reçu dans le ciel la robe virile ; car dans le tems que j'étois encore dans l'enfance & que ma mere Maïa m'élevoit sur le mont Cyllene dans l'Arcadie, tout ce qui frappoit mes sens pour la premiere fois me paroissoit nouveau dans l'Univers : le tems & la fréquentation des autres Dieux me guérit de mes préjugés, & Jupiter me trouva digne de me donner l'Intendance universelle de l'Eloquence & du Commerce : il ajouta à mes vertus de sçavoir voler très habilement ; ainsi n'étant pas moins le Dieu du Vol, de l'Eloquence & du Commerce, pour unir tous mes sujets & rendre leurs mœurs uniformes, je fis devenir les Avocats & les Marchands aussi fripons qu'il me fut possible. Le grand Jupin voulut encore que je fusse le négociateur de ses plaisirs secrets, & pour donner à cet emploi un nom honorable, il me fit expédier le brevet de* Messager des Dieux. *Depuis ce tems les Princes, qui sont sur la terre les images des Dieux, ont imité l'exemple de mon pere Jupiter, & ils ne man-*

*quent point de décorer de quelques titres pompeux ceux qui occupent auprès d'eux l'emploi que j'exerce dans l'Olympe. Mais j'oublie en vous parlant que je dois aller mener dans les enfers pluſieurs ames qui n'attendent que moi pour quitter la priſon de leur corps ; c'eſt là encore un des attributs de ma Charge : c'eſt moi qui conduis les ames chez les morts & qui les en retire.* » Apprenez-moi, je vous » prie, dis-je à Mercure, eſt-ce que » vous retirez véritablement quelque» fois les ames des enfers, & que vous » les ramenez à la clarté des cieux ? » *Mon ami*, me répondit le Dieu, *cela ne m'eſt jamais arrivé ; mais il faut cependant que je tâche de perſuader aux hommes que j'en ai le pouvoir : car s'ils ſçavoient que je ne puis leur rendre aucun ſervice après leur mort, les parens qui leur ſurvivent ne feroient aucune libation, aucun ſacrifice ſur leur tombeau. Et de quoi vivroient les Prêtres des Dieux Mânes & de toutes les Divinités qu'on ne prie que pour les rendre favorables aux ames, & pour les empêcher de s'oppoſer à leur ſortie de l'empire de Pluton ? Moi-même je perdrois beaucoup ſi l'on venoit à ſçavoir pareille choſe.* » Je vous entends, dis-je à Mer» cure, la moitié de vos honneurs ne » ſont fondés que ſur la fauſſe idée

» qu'on a de votre crédit & de votre » pouvoir. La même choſe qui dé» truiroit les revenus des Prêtres des » Dieux Mânes, diminueroit infini» ment l'idée qu'on a de votre puiſ» ſance ; ainſi vous faites cauſe com» mune avec eux : vous reſſemblez à » ces courtiſans, qui ne doivent les » attentions & les reſpects qu'on leur » marque qu'à la prévention où l'on » eſt qu'ils ont beaucoup de crédit, » quoique dans le fond ils en ayent » très peu. Si l'on venoit à découvrir » ce qu'ils ont l'art de cacher habile» ment, toute leur grandeur s'éva» nouiroit dans un inſtant ».

*J'aime beaucoup à vous ouïr philoſopher*, répondit Mercure ; *mais il faut cependant que je vous quitte.* » Ha ! » Seigneur Mercure, lui dis-je, en» core un inſtant, je vous prie, & » ſouffrez que je parcoure un peu la » troiſiéme partie du Livre du Deſ» tin ». *Volontiers*, reprit le Dieu de l'Eloquence ; *mais dépêchez-vous, car je ſuis preſſé.* Alors pour profiter du tems que me donnoit Mercure, je commençai à parcourir le catalogue des Héros deſtinés à vivre éternellement avec les Dieux, & à jouir comme eux de l'immortalité. Je vis les noms de tous ces fameux Capitaines

Grecs & Romains; enſuite venoient ceux des Chefs des Goths, des Vandales, des Huns, & des autres nations qui détruiſirent l'Empire d'occident: je vis auſſi les noms des Généraux Tartares, Scytes & Turcs qui conquirent l'orient ſur les Grecs. Enfin je trouvai dans ce catalogue les noms de tous les grands hommes, de quelque nation qu'ils fuſſent, & dans quelque ſiécle qu'ils euſſent vécu.

Ce qui m'étonna, c'étoit la maniere dont ce catalogue étoit écrit: le nom de chaque Héros occupoit le haut d'une page, & les principales actions qu'il avoit faites rempliſſoient le reſte. Le derriere de cette même page ſervoit à l'hiſtoire d'un homme de néant & d'un mérite toujours très médiocre; ſouvent même il n'en avoit eu aucun, & il avoit été très mépriſable, ou par les crimes qu'il avoit commis, ou par ceux qu'il avoit fait commettre, ou par ſes ſentimens. Surpris d'une choſe qui me paroiſſoit auſſi bizarre, j'en demandai la raiſon à Mercure. » Comment eſt-il poſſible, lui dis-je, » que le Deſtin place dans ſon Livre, » à côté des plus grands Héros, un » tas de miſérables fanatiques, de ſcé» lérats & d'imbécilles? ».

*Le Deſtin*, me répondit Mercure,

*ne distingue point les hommes, ils sont tous égaux pour lui, & par conséquent il met indifféremment dans son catalogue tous ceux qui doivent jouir de l'immortalité & être honorés par une grande multitude d'hommes. Ces gens que vous trouvez si méprisables, & qui le sont véritablement, ont cependant été regardés comme des personnes illustres, & ont trouvé un grand nombre de partisans : leur nom passera à la postérité la plus reculée, & plusieurs d'entr'eux ont encore aujourd'hui plus de gens qui les admirent & les révèrent, qu'il n'y en a qui connoissent Alcibiade, Scipion & Tamerlan. Ainsi ne condamnez point l'ordre qui est observé dans ce catalogue ; condamnez plutôt la folie des hommes qui seule en est la cause, & qui honore & souvent déifie ce qui devroit être abhorré & condamné à un éternel oubli.*

Je ne répondis rien à Mercure ; ce qu'il me disoit me parut trop raisonnable. Je continuai à parcourir le catalogue & à considérer avec une nouvelle surprise les noms de ceux qui occupoient le derriere de la feuille où étoient écrites les actions des plus grands Héros. Je vis derriere la feuille de Pompée le grand l'histoire d'un vil gladiateur appellé Spartacus ; derriere celle de César il y avoit un Tailleur

qui soulevoit les Gaules ; derriere celles de Constantin & de ses fils je lûs les noms & les disputes de quelques Prêtres qui allumerent dans toute l'Europe des divisions cruelles. Je considérai avec étonnement derriere la feuille qui contenoit les actions glorieuses de Charles V, le nom & les actions d'un Moine qui, sorti de son Couvent, changeoit la face de l'Allemagne & du Nord, faisoit périr des millions d'hommes par des guerres civiles. François I, n'étoit pas mieux partagé que Charles V. Ce Prince si bon, si franc, si généreux, si brave, avoit pour son partage un Chanoine de Noyon, sçavant, éloquent ; mais bilieux, vain, hypochondre, vindicatif, qui, retiré à Genêve, faisoit brûler ceux qui n'étoient point de son sentiment, tandis qu'il écrivoit avec emportement contre la persécution, & qu'il plongeoit sa patrie dans les horreurs d'une dissension fatale. Je vis au derriere de la feuille de plusieurs autres grands hommes, des fous, des Moines mendians ignorans, des faux Prophetes de croisades. Louis XIV, ce Prince dont la mémoire sera toujours chere à tous les bons François, & qui porta la gloire de son nom & de son Etat au plus haut point, avoit derriere sa feuille le fourbe

Jésuite la Chaise & l'Evêque Jansenius : le premier faisoit à la France une blessure qui saigne encore, en occasionnant l'exil des Protestans ; le second préparoit de nouvelles disputes pour diviser une seconde fois le Royaume. Derriere la feuille de Louis XV. on lisoit le nom de l'Abbé Paris. Ce bon Roi, l'amour de ses sujets, qui vainquit ses ennemis, & qui cependant en fut non seulement estimé, mais encore aimé, avoit derriere sa feuille un fanatique que des insensés avoient choisi pour leur patron. Fréderic, Roi de Prusse, vainqueur dans cinq batailles de tant d'ennemis unis contre lui ; Fréderic, dont l'esprit est aussi profond que le courage est grand, avoit pour compagnon d'immortalité le visionnaire Zinzendorf, chef des Piétistes, qui défend la guerre sous quelque prétexte que ce soit, & rend les hommes esclaves du premier qui les attaque, en leur imposant pour premiere loi de ne pas même prendre les armes pour défendre leur patrie.

Après avoir lû les noms des grands Rois je trouvai ceux de tous les fameux Généraux anciens & modernes. Parmi ces derniers je remarquai que les noms de Turenne, de Luxembourg, de Condé, de Villars, d'Eu-

gene ; de Marlborough & de Saxe étoient écrits en très gros caractères : je vis ceux de Belle-Isle, de Coigni & de Schwerin : je trouvai celui de Cumberland ; au-dessous il y avoit un éloge de la bravoure & de la magnanimité de ce Prince. J'apperçus aussi le nom de l'infortuné Prince Edouard, le jeune Prétendant ; je lûs ces mots qui étoient écrits à côté : *Prince dont la valeur & les vertus méritoient un meilleur sort.*

Je parcourus ensuite les noms de plusieurs personnes qui n'avoient point encore commandé des armées en chef, mais qui étoient destinées par leur naissance & par leur valeur à les commander un jour. Je fus charmé, pour l'honneur des Lettres & des Sciences, de voir que dans les éloges qui étoient placés sous chacun de leurs noms, plusieurs étoient loués également & pour leur courage & pour leur génie. Parmi ces noms destinés doublement à l'immortalité, je lûs ceux de Richelieu, de d'Agueia, de Bouflers, de Nivernois, de Souvré, de Guerchi, de d'Herouville. Il y en avoit de toutes les différentes nations ; ceux de Chesterfield, de Stil & de Slipenbach s'y trouvoient. Je vis aussi ceux de quelques-uns qui sont morts trop tôt pour la gloire de leur patrie & pour l'avance-

ment

ment des Arts : parmi ceux-là, celui du Duc de Mortemart étoit écrit en gros caractères.

Les noms des grands Miniſtres d'Etat étoient auſſi dans ce Livre ; le nombre en étoit moins grand que je n'avois cru : mais parmi ceux qui y étoient je lûs ceux des Richelieu, des Mazarin, des Colbert, des Louvois, des Walpoles, des d'Ormea, des Fagel, des Maurepas, des d'Argenſon, des Machau't & des Seychelles.

Je vins enſuite au chapitre des célébres Ecrivains. Je m'apperçus avec plaiſir que le public conformoit aſſez ſon goût aux arrêts du Deſtin ; je ne trouvai parmi les Auteurs deſtinés à l'immortalité que ceux à qui le public l'avoit accordée. Tous ces Ecrivains, ſoutenus par des cabales, protégés par de grands Seigneurs, approuvés par des Auteurs qui ont des raiſons particulieres de les louer ; tous ces Ecrivains n'étoient point dans le Livre du Deſtin : je n'y vis que ceux qui avoient un véritable mérite. Il y avoit dans ce chapitre un article dont le titre étoit, *Les ſept Sages modernes de la République des Lettres*. Curieux de connoître quels étoient ces ſept Sages, & ne doutant pas que ce ne fuſſent ſept Docteurs de Sorbone ou ſept Académiciens, je fus

fort surpris lorsque je connus qu'ils n'étoient ni l'un ni l'autre, & que je vis que pour faire le nombre de ces sept Sages il avoit fallu prendre des Sçavans de différentes nations, Petrarque, Erasme, Montagne, Gassendi, Bayle, Locke & Grotius. Je lûs ensuite ces paroles : *Ces sept grands hommes ont joint à une grande érudition beaucoup d'esprit, beaucoup de sagesse, beaucoup de probité, beaucoup de modestie, beaucoup de défiance de leurs lumieres, & beaucoup de précaution en disant leurs sentimens sur des matieres qu'ils croyoient difficiles à éclaircir : ils ont, chacun dans leur genre, été jusqu'où peut parvenir l'esprit humain ; mais ils n'ont point été assez vains pour vouloir aller plus loin. En cela plus sages que bien d'autres grands hommes anciens & modernes qui ont voulu soumettre à la raison des choses que cette même raison montroit ne pouvoir être connues par de foibles mortels ; ils ont douté lorsqu'ils ont cru que le doute étoit plus sage que l'assertion.*

Après les noms des gens de Lettres destinés à l'immortalité, venoient ceux des personnes célébres dans les Arts. Je vis à la suite des noms de Raphael, de Caraches, du Correge, de le Brun, de le Sueur, du Poussin, ceux de Na-

toire, de Carles Vanloo, de Pierre, de Boucher, de Caze & de Peine. Ceux de Smits & de Dreveſt étoient à côté de ceux des Edelin, des Audran & des Cochin ; ceux de Rameau, de Mondonville, de la Garde, accompagnoient ceux de Lulli, de Campra & de Mouret ; celui de Haſſe étoit avec celui de Vinci. L'aimable & célébre Salinbeni, le charmant Jéliotte, le fameux Farinelli, étoient placés auprès d'Orphée & d'Amphion. Je lûs avec les noms de Corelli & de Tartini, ceux de le Clerc, de Guignon & de Chabanon.

Après avoir examiné encore quelque tems le Livre du Deſtin, un mouvement d'amour propre me porta à voir ſi je n'y trouverois point mon nom ; je le cherchai, & il s'offrit à mes yeux : mais je vis par ce qui étoit écrit au-deſſous, que cette immortalité me coûteroit tant de chagrins & d'embarras, que la douleur que j'en reſſentis m'éveilla. Ainſi mon ſonge & mon immortalité finirent enſemble.

FIN.